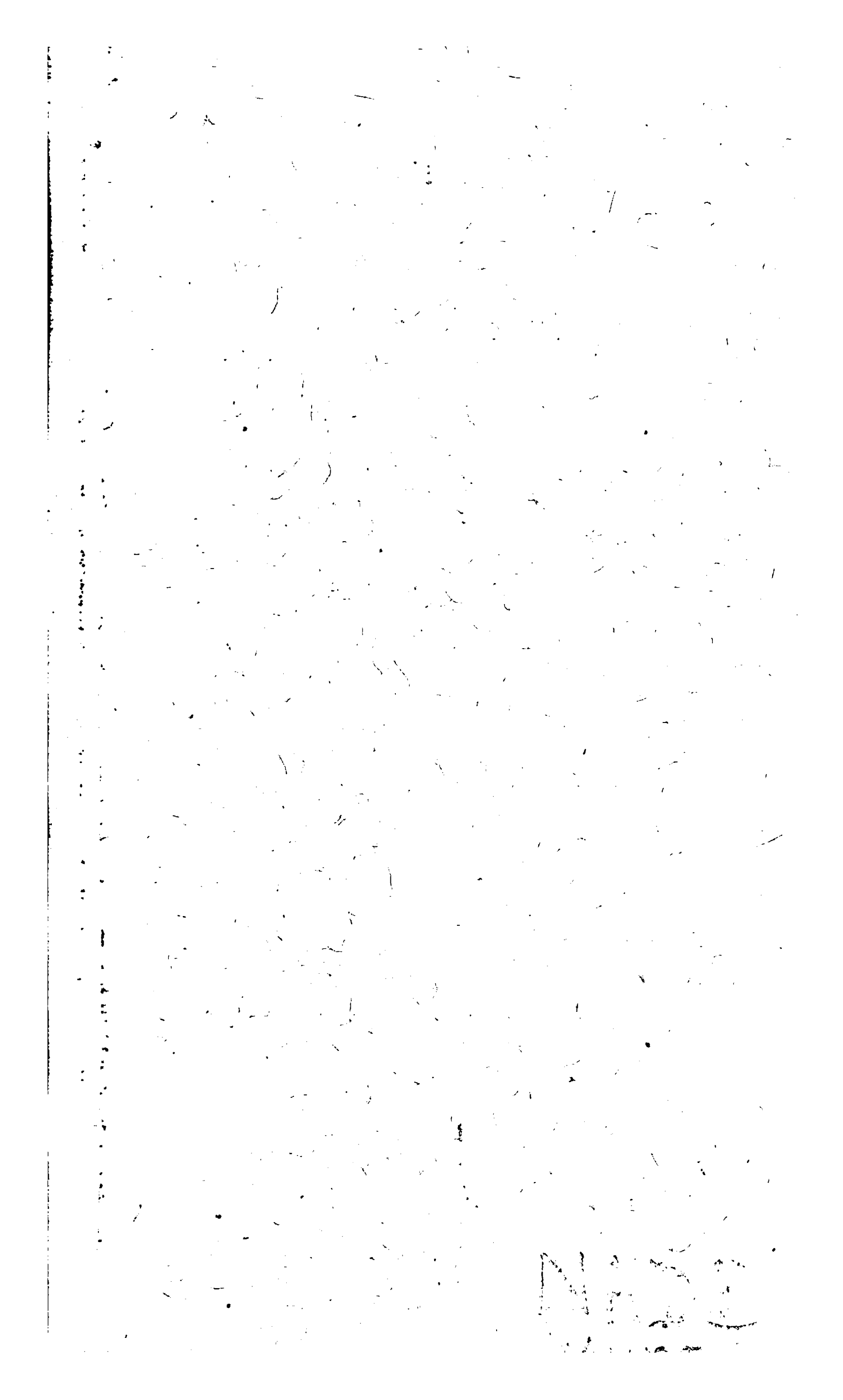


(Lettres

NADR

LETTRES

SUR LES

FRANÇOIS

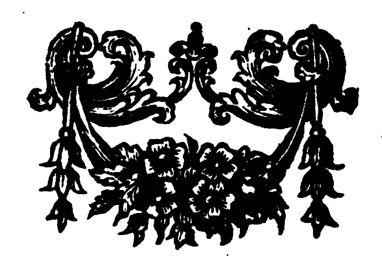
Par Mr. de M.



à Londres
MDCCLIII.

LETTRES
SUR LES
FRANÇOIS

Par Mr. de M.



à Londres
MDCCLIII.

LETTRES SUR LES FRANÇOIS.

LETTRE PREMIERE.

LE plaisir que j'ai eu à vous écrire des Lettres d'Angleterre, & celui que vous dites, Monsieur, qu'elles vous ont fait, me mettent en gout de vous en écrire de France. Je m'y trouve arreté pour quelque peu de tems, & je veux vous dire ce que je pense sur le sujet de la Nation Françoise. Les Lettres que je vous ai deja écrites me serviront aussi d'excuse, s'il en faut, sur une entreprise aussi hardie que celle-là à un homme grossier, à un *Suisse* : ce

ſera, comme ſi je m'étois exercé & degourdi l'Eſprit ſur une autre Nation, avant que d'en venir aux François. Et quant au reproche que l'on pourroit me faire, d'oſer caractériſer des Nations, ſans m'éfraier, des Caracteres particuliers des hommes qui les compoſent, je dirai que c'eſt encore là une choſe moins hardie qu'elle ne le paroit d'abord. Les hommes changent & different les uns des autres ; mais la difference qu'il y a entre eux ne va pas jusques à alterer le Caractere de la Nation ; elle ne fait qu'y mettre de la diverſité. Je dois ſeulement vous avertir, que lors que je parle de décrire la Nation Françoiſe, j'entens par là la principale partie des gens qui la compoſent, & que j'en excepte les Perſonnes de merite ; ils ſont

au

au dessus du Caractere de leur Nation, & on leur doit un article à part. J'excepte aussi ces autres personnes singulieres que leur temperamment, ou des circonstances particulieres, ont eloignées du Train general, & ce n'est que de la Multitude que je parle: de ceux en qui le François prévaut sur l'Homme, ou, si vous aimés mieux, en qui l'Homme est François: c'est là ce que j'apelle la Nation Françoise.

Les François, plus qu'aucune Nation que je connoisse, presentent le beau côté & previennent à leur avantage; c'est par là, par ce qui paroit d'abord en eux, qu'il faut commencer à vous les faire connoitre. Ils sont d'un Accés aisé & libre, ils sont civils, obligeans, empressés; ils paroissent sincéres, ou-

verts & pleins d'affection, & ils sont assés ce qu'ils paroissent. Ils font plaisir, & ils le font promptement & de bonne grace. A tous égards les François semblent être faits pour la Societé ; ils aiment les Hommes, & par là deja ils meritent d'en être aimès. Mais d'ordinaire ils ne sont pas contens des Sentimens d'Amitié qu'ils inspirent ; ils veulent être aplaudis & admirès, & de nous autres Etrangers particulierement. Ils nous regardent presque comme faits pour cela, comme les admirant d'avance ; & il faut avouër qu'en cela ils ne se trompent pas entiérement, que la plus-part des Etrangers sont faits comme ils les suposent. Ce qu'ils veulent sur tout que nous admirions en eux, c'est l'Esprit, la Vivacité, la Politesse, les Manieres. Il

font

font de ces choses là le principal mérite de l'Homme, & prétendent se distinguer par là de tout le reste du monde. En effet, le Caractère François, par sa Vivacité & par la bonne Opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, se trouve distingué du Caractère de toutes les Nations. Toutes, à la vérité, ont de la Présomption, & l'Amour propre est tellement répandu parmi les hommes, que les Peuples en géneral, aussi bien que les particuliers qui les composent, ont chacun le leur, & se rendent ridicules par la Préference qu'ils pretendent avoir les uns sur les autres. Mais cet Amour propre des Peuples varie par son objet; les uns s'estiment par un endroit, & les autres par un autre, & c'est en partie ce qui fait leurs différens Caractères.

La Vivacité & le gré que les François s'en ſçavent, eſt principalement ce qui marque le leur.

Mais cette Vivacité, ce Caractère ſi marqué du François, a le ſort ordinaire des Caractères équivoques & dont le prix dépend de l'Opinion : S'il y a des gens qui en ſont charmez & qui font des François la premiere Nation de l'Univers, il s'en trouve d'autres qui n'eſtiment pas cette Vivacité & à qui elle déplait. Ils prétendent que, géneralement & pour l'ordinaire, les hommes doivent avoir du Sang-froid & de la Simplicité, comme, generalement & pour l'ordinaire, on marche le pas, & ils diſent, qu'une Nation vive & qui ne parle qu'Eſprit, eſt admirable, à peu près comme le ſeroit une Nation qui ne

ne se remuëroit qu'en dansant. Ils soutiennent que c'est le Bon-sens, que ce sont les qualitez du Cœur qui font l'essentiel de l'Homme & nous lient les uns aux autres, & que cet Esprit vif, qu'on préfere au Bon-sens & aux sentimens du Cœur, pourroit bien n'être pas tout ce qu'on le croit. Ils remarquent, disent-ils, que la plus-part des gens qui se laissent prévenir par là, admirent moins les François, & s'en accomodent moins, à mesure qu'ils les connoissent, & qu'ils percent ce vernis qui d'abord éblouït & fait plaisir; & en cela ils pourroient bien avoir raison. Peut-être même que ce sont ces belles Apparences mal soutenuës, qui donnent lieu en suite à bien des gens à estimer les François moins qu'ils ne valent en effet, & leur inspi-

rent de l'averſion & du mépris pour eux : Nous haïſſons volontiers ceux qui nous ont impoſé, & un peu de haine ſuffit pour ne pas juger équitablement. Quoi qu'il en ſoit, & ſans être prévenu pour ou contre les François, pour peu qu'on les connoiſſe on s'aperçoit aiſément, qu'en eſtimant ſi fort l'Eſprit, les Manieres, l'Extérieur, ils négligent le Solide, qu'ils s'attachent à la Bagatelle, & que, generalement parlant, ils ne connoiſſent guere le Prix des choſes.

Il paroit même que les François, pour ne pas aſſez cultiver le Bon-ſens & n'en pas faire aſſez de cas, ſont ſujets à le méconnoitre : Lors qu'il ne ſe trouve pas accompagné d'Expreſſions & de Manieres qui le relévent, il leur arrive de s'y tromper, jusqu'à le prendre pour une eſpe-

espéce de Stupidité. On a vû de leurs gens d'Esprit embarrassez du Bon-sens & du Sang-froid d'un Etranger, sans qu'ils pussent comprendre la cause de leur embarras. Ils doivent l'être sur tout lors qu'il arrive qu'un Homme de mérite & qui est reconnu pour tel, ne fait paroitre que peu d'Esprit ; je m'imagine que ceux qui remarquent ce défaut en lui, n'en parlent à leurs amis qu'à l'oreille, comme d'une chose qui demande le secret. Une autre suite du peu d'attachement qu'ils ont pour le Bon-sens & pour le Solide, & du trop de cas qu'ils font de la vivacité d'Esprit & de l'Extérieur, c'est qu'ils sont avides de Réputation & que la plus-part y raportent le Mérite comme à sa derniere fin. Aussi recherchent-ils sur tout le Mé-

rite

rite qui fait de l'éclat, ou plûtôt, ils recherchent l'éclat qu'ils supposent attaché au mérite. Pour cette autre sorte de Mérite, qui consiste à renoncer aux Chiméres & aux grands Desseins, & à mener une vie simple & tranquille, le Mérite qui trouve sa recompense en soi-même & se suffit, ils sont tentez de le regarder comme une belle idée qui n'est en sa place que dans un Livre, & le nom de *Philosophe*, c'est-à-dire, d'un homme qui voudroit mettre ses idées en pratiqne, est chez eux une espèce d'injure. Aussi trouve-t-on dans leur Caractère ce qui est parfaitement le contraire du Philosophe : ils se repaissent aisément d'Aparence ; ils préferent le plaisir de paroitre à celui d'être réellement, si on peut parler ainsi sans trop philoso-

losopher, & en plusieurs choses on remarque, qu'ils font consister leur Bonheur à être crûs heureux : ils aiment mieux se montrer bien vêtus que se bien nourrir, faire de la dépense & passer pour riches, au hasard même de dissiper leurs richesses, ou de les risquer, que de les conserver & d'en jouïr, sans paroitre riches. Ceux qui réussissent dans les entreprises sur les Femmes, ou qui passent pour y réussir, & à qui, pour les encourager davantage, on donne le nom envié *d'Hommes à bonnes fortunes*, avouënt, qu'ils aiment mieux qu'on les croie favorisez sans l'être, que de l'être sans qu'on le croie. En France, ces Mrs. font un corps considerable par leur nombre : tout Homme bien fait est censé en être ; ainsi, quand je les cite,

je prouve plus qu'il ne paroit d'abord.

Ici comme ailleurs, & peut-être plus generalement qu'ailleurs, on est entêté de Qualité; & quoi que les François n'aient pas l'exactitude des Allemands pour fournir tant & tant de preuves de Noblesse, ils ne laissent pas d'être pleins de leurs Titres, qu'ils croient quelque chose de bien réel. Le Peuple le croit de même, il essuïe sans peine des Dédains qu'il prend pour la suite d'une subordination bien fondée, & que les Honnetetés qui les accompagnent lui font supporter gaiement. Ces Mrs. poussent ces Dedains si loin, que même dans l'extrême pauvreté, où se trouvent reduits un grand nombre d'entre eux, ils s'opiniatrent à ne vouloir se soulager, ni par le Travail,

vail, ni par le Commerce. Pour toute ressource ils ont la Guerre, le Mariage & la Cour; du reste ils regardent l'Oisiveté comme leur plus beau privilége, & comme la distinction la plus essentielle entre eux & le Bourgeois, avec qui, si cela se pouvoit, ils voudroient n'avoir rien de commun. Une autre distinction dont le François est avide, c'est l'Autorité, le Commandement: il achete chérement un Emploi qui lui donne lieu de se contenter là-dessus. Qu'importe qu'il s'endette, qu'il se ruïne; il s'est mis au dessus de ceux qui étoient ses égaux, il a paru avec Eclat dans le Monde; qu'y peut-on faire davantage? Comme le gout de la Nation est tourné du côté de ces Emplois, le nombre n'en peut être que grand, & souvent

on en crée d'autres pour l'augmenter. Mais si les Officiers de Justice sont en grand nombre en France, les gens qui leur donnent lieu d'exercer leurs offices, & qui se ruinent en Procés, le sont au delà de tout ce qu'on peut dire : Les François sont sans contredit la Nation du monde où il y a le plus de Plaideurs. Quand on les envisage par cette double folie, on se souvient des deux personnages ridicules d'une de leurs Comédies, & on est tenté de faire une application plus generale du vers qui les caractérise.

L'un veut plaider toûjours, l'autre toûjours juger.

Les François sont peu sensibles à la Liberté : non contens de dépendre du Prince en tout ce qu'on peut se laisser ôter, ils se sou-

ſoumettent à lui, même pour le Goût, pour ce que les hommes ont de plus indépendant & dont il ſemble qu'ils puiſſent le moins diſpoſer : un mot qui lui échape, une parole dite au hazard, eſt relevée & devient une décision, qui met le Prix aux hommes & aux choſes. Ce que le Prince leur laiſſe de Liberté, ils le ſacrifient à la Coutume, dont ils ſont eſclaves. Ils font de la Coutume la Reine du Païs; la grande Reine, pas moins que de leur Roi, le grand Roi, & ils ſe conforment unanimement à ce qu'elle exige d'eux. Une certaine Conformité par raport au Caractere des François que la Coutume etablit parmi eux, diſtingue leur Nation de toutes les Nations de l'Europe ; elle les fait reſſembler aux Maiſons d'une ce ces Ruës nouvelles que

l'on voit avec plaisir dans quelques grandes Villes : tout y est bati sur un même plan, sans qu'il soit permis d'y rien changer. C'est ainsi que les François batissent, qu'ils agencent leur Train de vie. *Cela se fait! Cela ne se fait pas!* leur sont des raisons sacrées pour aprouver ou pour condamner une chose, & une action hardie, en France, c'est lors qu'un homme soutient une demarche dont on lui dit : *Cela ne se fait pas!* s'il ose se revolter en quelque maniere contre la Nation, en repliquant : *Cela se fait, puisque je le fais.* Seulement la Coutume leur permet une diversité dans les petites choses qui ne touchent point au Caractere general : ils se distinguent les uns des autres, comme dans les ruës dont je viens de parler les Mai-

sons

ſons egales ſe diſtinguent par les differentes Enſeignes que l'on y voit & qui dependent entierement du choix de leurs Maitres. Outre ces diverſités que la Coutume permet, il y a encore une Liberté qu'elle etablit, une *Liberté Françoiſe*, & il n'eſt pas que vous n'ayez entendu prononcer ce mot, qu'on repete & qu'on fait ſonner haut dans les païs étrangers. Cette Liberté conſiſte, à oſer ſe diſpenſer de certaines Loix de leur Politeſſe, & à ne ſe pas gêner plus qu'on ne le trouve à propos: à oſer ſe pancher dans ſon Fauteuil quand on eſt las de s'y tenir droit, à demander à boire & à manger en tout tems chez les perſonnes que l'on connoit, à dire que le vin n'eſt pas bon, lors qu'on ne le trouve pas bon, & en d'autres choſes de cette

importance. S'il y a dequoi rire que ce soit là la Liberté d'une Nation, il y a sans doute dequoi rire davantage, de voir des Nations où cette Liberté ne se trouve pas.

On observe ici, dans tous les petits Devoirs de la vie, une très grande exactitude : on s'informe avec soin de la santé d'une personne, en suite d'une très petite fatigue qu'elle aura essuiée, & un point de leur civilité consiste à lui faire faire compliment là-dessus. Un Homme de bien ne rend pas plus scrupuleusement un dépôt qu'on lui a confié, qu'un François rend une visite qu'on lui a faite. En faire & en recevoir est une de leurs grandes occupations, & c'est à cela qu'ils croient le Tems bien emploié ; la vie qu'on passe en Compagnie leur paroit

paroit une vie bien passée, une vie passée dans l'Ordre. L'Homme est fait, disent ils, pour vivre en Societé; & cette Societé chaque jour ils la forment, & la font consister dans des Compagnies grandes ou petites, où reciproquement ils se donnent lieu de vivre & d'etre Hommes. Hors de là on ne l'est point. Il sont tentez d'apeller *Hibou*, ou *Philosophe*, toute personne qui témoigne quelque penchant pour la Solitude, ne pouvant pas comprendre qu'il soit possible qu'on ne prenne plaisir à des Conversations où se disent des choses polies & obligeantes. Avec cela ils aportent une attention continuelle à placer mille petites Manieres recherchées, qu'ils se sont renduës comme naturelles par l'Habitude, & par où ils preten-

tendent plaire. Tout cela ensemble fait ce qu'ils apellent du nom magnifique de *Sçavoir vivre*, & qu'ils ont raison d'apeller ainsi, puis qu'ils en font leur grande affaire & qu'ils semblent ne vivre que pour cela.

Des gens faits de la sorte ne sçauroient manquer de faire cas de la vie de la Cour, & de la préferer à tout autre genre de vie ; c'est là encore une particularité qui entre dans le Caractère des François. Ils sont Courtisans d'inclination, &, pour ainsi dire, de naissance : ils se plaisent à obéir, & à dominer ; ils admirent facilement, & un peu d'Extérieur suffit pour les occuper ; ils ne songent qu'à imposer & à passer pour heureux, & ils se laissent imposer à leur tour, se trouvant heureux

reux lors qu'ils passent pour l'être. Ces riches dispositions sont encore fortifiées par la forme du Gouvernement, qui est tel en France, que tout se raporte à la Cour & que tout en dépend. Ainsi l'Inclination & l'Interêt, deux puissants motifs, concourent ici à faire choisir ce genre de vie à un grand nombre de gens & à les y faire réussir. S'il arrive à un homme de la Cour, à un Grand, de déplaire au Roi, & que le Roi lui ordonne de se retirer, c'est-à-dire, d'aller vivre sur ses Terres, sur ces mêmes Terres qu'il a pris soin d'embellir & dont il a rendu le sejour délicieux ; c'est un Exil qu'il ne sçauroit suporter : dès qu'il se voit maitre de soi-même il languit, le Loisir & la Liberté le rendent malheureux. Le *Comte de Bussi*, connu par ses

Ecrits, peut servir de preuve à ce que je dis. Quelques Historiettes écrites malignement, le firent bannir de la Cour, & quoi qu'il semble qu'un Ecrivain ne doive pas craindre la Retraite, celui-ci ne s'en accommoda pas; il ne sçût plus écrire que pour tâcher d'en sortir. On a ses Lettres écrites au Roi. Eh! quelles soumissions, quels efforts pour rentrer en grace, n'y voit on pas? Ce Courtisan, inconsolable de ne pouvoir réussir dans son dessein, s'avisa sur la fin de sa vie de se jetter sur la Morale. Il en composa un petit Traité, où, après avoir montré, par plusieurs exemples, que les grands Hommes sont le plus souvent malheureux, & que la Providence se sert de toutes sortes de traverses pour leur faire sentir la vanité des choses

de

de ce monde, il se met enfin lui-même sur les rangs & fait l'Histoire de sa vie : il tire sa Grandeur des Emplois qu'il a eus dans l'Armée du Roi, c'est-à-dire, de plusieurs années de Service, & il compte pour son malheur son bannissement de la Cour, c'est-à-dire, plusieurs années de Liberté. Voilà le François, fait pour la Societé & pour vivre avec les Grands, mais qui est inquiet & ne sçauroit vivre avec soi-même ; & je ne veux d'autre preuve du peu de valeur de cet Esprit, de cette Politesse & de ces Manieres dont ils font tant de cas : toutes ces choses n'ont leur usage, ou leur agrément, que dans le Commerce, dont ils nous font dépendre, & tout homme qui n'a pas d'autre qualitez, comme le plus souvent ceux

qui s'y apliquent n'en ont pas d'autres, est come perdu quand il est seul; il se trouve abandonné de soi-même, dès qu'il est abandonné des autres.

Mais ce n'est pas seulement la Noblesse qui s'attache ici à la Cour, & qui préfere ce genre de vie à tous les autres; on peut dire que generalement, & en quelque profession que ce soit, les François ont la passion de faire fortune, & qu'ils y réussissent mieux que d'autres. Dans ce dessein ils parcourent toutes les Nations, ils trouvent moïen d'avoir entrée dans toutes les maisons, & joüent toutes sortes de personnages. Les petites gens mêmes, ceux qui ailleurs se contentent d'avoir dequoi vivre, sont possédez ici de la manie de s'agrandir, & quelqu'un a remarqué assez plaisam-

famens, que c'est la France qui fournit l'Europe de Valets de chambre & de Cuisiniers, emplois qui font la fortune du Peuple. Les Gouverneurs de jeunes gens, les Maitres à danser, les Maitres d'armes, les Ingenieurs, presque par-tout sont des François; & si on cherche des gens qui veuillent se charger de quelque autre Emploi, peut-être que par-tout il s'en trouvera de cette Nation prêts à s'en charger. Pour connoitre les François, il n'y a qu'à examiner le mélange de bonnes & de mauvaises qualitez qui fait réussir à faire fortune; c'est celui qui forme leur Caractère: Je pense qu'il y faut principalement de la Souplesse, de la Hardiesse, de l'Empressement, & qu'on ne trouve rien ni au dessus ni au dessous de soi. Ce sont

sont là en effet les talents des François, & c'est par où ils laissent bien loin derriere eux les Avanturiers des autres Nations, lorsqu'ils en ont pour concurrens. Toûjours empressez pour de petites choses, qui leur paroissent grandes, ils se croient dignement occupez, & ne se désabusent guere d'une bagatelle que par une autre bagatelle. Sans faire tort à cette Nation, on peut dire d'elle que c'est où la Bagatelle régne, & où on lui fait honneur plus que nulle part ailleurs. En échange, les François peuvent se vanter d'avoir porté, en bien des choses, la Bagatelle à sa perfection, & de surpasser à cet égard tout le reste du monde.

Je reviens à ce qui fait leur principal Caractère, à l'Esprit, au Brillant des François, ou plûtôt,

tôt, il faut vous dire plus précisement quel est l'effet, que l'avantage de briller fait sur eux; puis que par là ils ne sont pas moins caractèrisez & distinguez des autres Peuples que par l'Esprit même. Quand je vous dis, que sur ce pied là les François se croient les premieres gens de l'Univers, faits pour être admirez, vous croiez peut-être, que c'est sur ce qu'il doit se trouver plus de gens d'Esprit parmi eux que parmi les autres Peuples. Non, Monsieur, ce n'est pas cela. Les François en géneral sont les gens d'Esprit, la Nation qui brille, & les beaux Esprits parmi eux n'ont que l'avantage d'être les premiers parmi leurs semblables. Je vous entens, direz-vous, les Nations ont de l'avantage les unes sur les autres par le plus

& le moins, & se distinguent par là. Celui des François consiste à avoir plus d'Esprit, comme celui des Anglois à avoir plus de Bon-sens, & comme d'autres Nations ont d'autres avantages. Non, Monsieur, vous n'y êtes pas encore. Les François n'ont pas seulement plus d'Esprit que les autres Peuples; ils ont de l'Esprit & les autres n'en ont pas. Comme les Grecs se distinguoient autrefois de tous les Peuples de la Terre, non pas du plus au moins, mais du tout au tout, & qu'ils regardoient ces autres Peuples comme des Barbares, les François se distinguent aujourd'hui du reste des hommes; ce sont les Grecs de nos tems, & les autres Nations leur servent de Proverbes. S'il arrive que d'autres homme aient de l'Esprit,

l'Esprit, & que le fait soit bien averé, c'est qu'enfin il n'est pas impossible que dans le Monde il n'y ait des hommes qui ressemblent aux François. Leur droit sur l'Esprit, comme sur une chose qui leur appartient en propre, est si bien établi chez eux, que je suis persuadé, que le François qui s'en fait le moins acroire, & qui n'a nulle opinion de soi, par raport à d'autres François, n'hésitera point en matiére d'Esprit de se mettre au dessus de tout Etranger, & que tout ce qu'il croit nous devoir là-dessus, c'est de s'observer, pour ne nous pas humilier mal à propos, pour ne pas traiter un Allemand, comme s'il avoit dépendu de lui d'être un François. Ils étendent cet Acte de justice jusqu'à nous accorder le Bon-sens,

qu'ils

qu'ils tiennent être de tout Païs, & qu'ils nous laissent comme le reste de l'Esprit, comme ce qui en est la Lie, mais que cependant ils croient suffisant pour exempter de mépris les hommes qui en ont. Voilà, Monsieur, sur quel pied nous ne sommes méprisez des François, de ceux d'entre eux qui se font honneur de leur Nation & qui donnent quelque attention au reste des hommes, pour faire des Comparaisons & avoir le plaisir de jouïr de la Prérogative dont ils sont en possession. Mais, quand même ils s'éleveroient entiérement au dessus de nous ; quand ils passeroient jusques à nous mépriser, comme la chose pourroit arriver quelquefois, nous aurions tort de nous en formaliser & de les ren-

rendre reſponſables d'une Supériorité établie generalement parmi eux, & qu'ils ont même reçuë de leurs Peres. Peu d'entre eux trouvent les occaſions d'y renoncer, & il n'y en a ſans doute pas beaucoup qui ſoient en état de profiter des occaſions qui s'offrent. Laiſſons-les être François dans toute l'étenduë de leur Caractère, & tirons-en parti, en riant de l'Opinion & de tout ce qu'elle établit parmi les hommes. En conſéquence d'un partage qui donne l'Eſprit aux uns & laiſſe le Bon-ſens aux autres, il doit être permis aux gens d'Eſprit de s'élever aux deſſus des gens ſenſez & d'en faire des plaiſanteries, & il doit être deffendu à ceux-ci de le trouver mauvais. Il ſera permis auſſi aux gens qui ont du Bon-ſens de

Coutumes gênantes qui la rendent desagreable, & que sans doute le défaut d'Amitié & de Confiance a introduites. Ils n'ont point cette Gravité fausse & affectée, qui couvre plûtôt le manque de Mérite que le Mérite même. Ils ne s'empêtrent pas dans de continuelles Façons, & ils ne se font pas reciproquement des Honnêtetés qu'il n'est pas permis de recevoir, & qui sont autant de pieges pour les personnes à qui on les fait. On n'entrecoupe pas chés eux les actions ordinaires de la vie par des Complimens; ils en connoissent le ridicule, & dans les occasions où il est etabli d'en faire, ils les font courts. Ils sçavent abreger aussi les Visites qu'ils se font, les Visites qui dans leur genre sont elles mêmes une sorte de Complimens

mens qui se paient en même espece. On ne se trouve point avec eux dans l'embarras de leur choisir leurs Titres, & de leur en donner de magnifiques à contre-cœur ; on en est quitte pour un simple *Monsieur*, qui est en sa place par-tout, de la part d'un Etranger principalement. Ils ont des Bien-séances réelles qui ne varient point ; il est aisé de s'y conformer & on les adopte avec plaisir. Il ne faut point douter que les François ne soient la Nation où tout ce qui sied bien & qui adoucit le Comerce de la vie, est le mieux connu. C'est dommage qu'ils ne s'en tiennent là, & qu'aux vraies Bien-seances qui sont fixes ils ajoutent un nombre de raffinemens & de bizarreries qui varient & dependent de la Mode. Celles-

ci

ci embarrassent un Etranger qui n'en est pas instruit, & qui voudroit se conformer aux Manieres du Païs. Mais aussi ils ont l'Honnêteté de nous passer les fautes que nous faisons à cet égard, comme ils nous passent celles que nous faisons contre leur Langue, devenuë trop difficile pour nous, & ils pourroient nous les passer sur le même pied : leurs Manieres elles mêmes sont un Langage qui a ses termes & ses regles, ses raffinemens où nous ne sçaurions les suivre. Ils font plus que de nous passer ces sortes de fautes, qu'ils ne se passeroient pas les uns aux autres ; ils nous en corrigent, lors qu'ils nous connoissent assés familierement pour cela. A tous égards ils se font un plaisir de reprendre & de former un jeune Homme
etran-

etranger qui est docile ; ils le prennent aisement en affection & lui font prendre de la Confiance en eux, Par toutes les Honnêtetés, qu'ils font aux Etrangers, ils achevent de faire voir, qu'ils connoissent les Devoirs de la vie, qu'ils les connoissent pour les pratiquer, & se font un plaisir de les etendre dans tous les cas qui se presentent. Il me souvient que, dans le tems que je servois dans nos Troupes, qui étoient cantonnées près de Versailles, il m'arriva, étant à la chasse, de tirer sur des perdrix, tout prés d'une assés belle maison. Elle apartenoit à un Gentilhomme qui y demeuroit actuellement, & qui s'etoit retiré de la Cour. Il sortit & vint à moi, & comme il vit que jétois un Etranger, il me pria d'entrer chés lui

pour me rafraichir. La visite se passa en Honnêtetés, sans qu'il fût fait mention de la Chasse, & ce ne fut que dans une seconde visite, qu'il me fit comprendre, d'une maniere aussi cordiale que polie, la conduite peu civile qui, de ma part, avoit donné lieu à notre connoissance. C'est à dire, que cette action, comptée parmi les plus etourdies, au lieu de l'irriter & de lui donner de l'eloignement pour moi, servit seulement à lui faire comprendre, que j'étois un Jeune homme qui avois besoin de ses Avis. Il m'en donna sur mes Manieres, & me temoigna beaucoup d'Amitié pendant tout le tems que dura nôtre sejour dans son voisinage. Le François a du panchant à l'Amitié, aussi bien à la liaison étroite, qui mérite proprement ce

ce nom, qu'aux connoiſſances agréables & aux commerces d'habitude, à quoi on le donne, & il s'aquite agréablement des Devoirs qu'elle exige. Mais d'ordinaire ſon Inclination eſt trop vive, & au lieu de ſe former peu à peu, ce qui eſt le propre de l'Amitié, elle s'enflame ſubitement & arrive en peu de jours à ſon plus haut période. Dès là vous croiès bien qu'elle n'eſt pas de durée; auſſi accuſe-t-on les François d'être changeans, & d'aimer les nouvelles Connoiſſances, & cela eſt vrai à l'egard des Jeunes gens qui, changeans en toutes choſes, le ſont auſſi ſur ce qui regarde l'Amitié. Mais dans un age plus avancé ce n'eſt pas cela, & un éloge à donner aux François, c'eſt qu'ils connoiſſent le prix de l'Amitié eprouvée,

vée, qu'ils tiennent à un vieux Ami & le cultivent jusques à la fin de la vie. Revenons au bien qu'il y a à dire d'eux par raport à nous.

Il est certain que nous autres Etrangers, nous trouvons chés les François tout ce que l'on peut demander d'une Nation chés qui l'on voiage, & à plusieurs égards, tout ce que les François y trouvent eux mêmes. Loin de rebuter ceux qui veulent faire connoissance avec eux, ils leur vont au devant, & pour peu qu'un Etranger ait de Manieres & de Sçavoir-vivre, ils ne font pas difficulté de lui procurer encore d'autres Connoissances, & en general de lui faire trouver parmi eux tout l'agrement qu'il peut souhaiter dans un Païs étranger. Un François lie amitié avec un

Etranger qui lui convient, aussi aisément qu'avec un autre François. Au bout de trois jours il lui offre sa bourse, s'il en a besoin, & il fait pour son nouvel Ami toutes sortes de choses, à quoi celui-ci ne s'attendoit pas, & dont il savoit à peine qu'elles se fissent, ou, du moins, que personne dans son Païs n'avoit faites pour lui. Mais, même hors de ces liaisons particulieres, nous ne pouvons que nous louer du bon Accueil que les François nous font. On peut dire, qu'il se trouve peu d'Etrangers qui ne soient aussi agréablement en France que chés eux, & qui ne souhaitent de trouver dans leur Païs les Manieres d'agir envers eux, qu'ils trouvent chés les François, qui ne sont liès à eux que par leur Inclination bienfaisan-

faiſante, & par le caractere d'Honnêteté qui eſt particulier à cette Nation. L'Hoſpitalité exercée envers l'Etranger, qui fait un des grands eloges des Anciens, a quelque choſe de ſi doux & de ſi humain, que tout ce qui s'y raporte en quelque ſorte, tout l'Accueil que l'on fait à l'Etranger, ſert à donner du prix à la Nation où l'on y a du panchant; & à la diſtinguer de celles où l'Etranger eſt negligé. Il eſt vrai, qu'à examiner la choſe de prés, il ſe trouve que leur Politeſſe couvre des Sentimens dont nous n'avons pas lieu d'etre entierement contens: On pourroit dire qu'ils nous font des Honnêtetés, à peu prés ſur le pied que les Hommes en font aux Femmes, qu'ils nous traitent en créatures inférieures & foibles,

bles, à qui on doit des Egards. Mais cela ne diminueroit pas les obligations que nous leur avons, puis qu'enfin ils pourroient se dispenser d'être polis à notre égard, & qu'ils ne tirent pas de nôtre comerce assés de plaisir pour avoir interêt à s'observer & à se gêner avec nous. Leur Politesse n'est même pas interrompuë par ce qui ailleurs met fin à l'Humanité: ils se fient facilement à nous, du moins les Parisiens, qui sont ceux avec qui nous avons le plus de commerce, & je crois que c'est assés le Caractère general de la Nation. Quoi-qu'il leur arrive de faire des pertes considerables avec des Etrangers de mauvaise foi, qui se prévalent de leur facilité, on ne leur voit pas de la deffiance à l'egard des autres, ou du moins,

utiles & de faire plaisir à tout le monde, cherchant quelqu'un qui ait besoin d'eux, quelque Malheureux à secourir ou à consoler, & qui s'interessent pour tous ceux qu'ils trouvent, avec autant de chaleur que l'on pourroit s'interesser pour un Ami ou pour un Frére; ils y emploient leur Bien & leur Vie. Pour cet autre Héroïsme plus commun, pour celui qui regarde la Bravoure, il est trés établi parmi eux, & en cela ils ne le cedent à aucune Nation: la Noblesse Françoise en fait la premiere des qualités qui la doivent distinguer du Peuple. Même en tems de Paix elle trouve moien de se contenter la dessus, de donner des preuves de sa Bravoure par des Combats qui, à les considerer en eux-mêmes ne méritent rien moins que des élo-

éloges, mais qui sont quelquefois accompagnés de circonstances qui leur font honneur. Parmi leurs jeunes Gentilshommes enrollés par compagnies, on en a vû sauter du haut d'un Bastion, pour aller joindre leurs Amis qui se battoient, risquant de se casser le cou de la chûte, de se faire tuer dans le combat, ou, enfin, de perdre la vie, au cas que la chose vint à se découvrir. En cela encore il y a de l'excés, je l'avoue ; mais cet excés même a quelque chose de noble & de genereux ; c'est chés de Jeunes gens qu'il est en sa place, & c'est en faveur de l'Amitié qu'il est beau de le faire valoir. Le François y est sensible ; je l'ai deja dit ; & c'est une chose à y revenir. Dans les grandes occasions, comme dans les petites, il se pique de

ne point manquer à ce qu'il croit devoir à ses Amis, & la Bonté de cœur qui est propre à cette Nation, lui fait étendre ses Devoirs fort loin. Il donne à ses Amis toute la Liberté de lui parler & il est etabli parmi eux de se parler trés naturellement, de se donner tous les avis necessaires. S'il leur arrive de se brouiller, les Amis communs s'entremettent dans leurs brouilleries & les raccommodent facilement. Même les Avanies que l'Amitié produit, ils se les passent, comme ailleurs l'on se passe celles que produit le Vin, & il est vrai que chés eux l'Amitié est souvent assés vive pour produire une espece d'Yvresse, pour les faire aller dans des Excés qui ont quelque chose de noble & de très aimable, & où le Cara-
ctere

ctere François, paroit dans toute son etendue. Les François sont, je pense, les meilleurs Amis du monde, ou si c'est trop dire, ils sont du moins les Amis les plus sensibles aux Devoirs de l'Amitié; & peutêtre la Nation où il y a le plus d'Amis.

Mais voici en même tems une grande bizarrerie dans le Caractere general de cette Nation, une espece de desaveu de la Bonté de Cœur qui en fait le Merite. Non-seulement le François ne pretend pas se faire valoir par cet endroit, & n'ambitione point cet eloge; mais dans ce Païs de Bonnes-gens, que l'on voudroit pouvoir loüer dignement sur ce sujet, & s'aquiter par là en quelque façon de ce qu'on leur doit, il se trouve que les noms de *Bon-homme*, *Bonne-femme*, sont sujets à

être pris en mauvaise part ; alors ce sont des especes d'injures qui ne designent pas moins qu'un Idiot, un Homme simple, avec qui sur tout, on ne veut point ici de ressemblance. C'est par l'Esprit, qu'ils envisagent generalement comme oposé à la Bonté, que les François veulent être loués, au hazard même d'etre comparés au *Diable*, qui est une des expressions qu'ils emploient dans ces occasions. Elle peut servir aussi à faire connoitre le genre d'Esprit qu'ils loüent. Il est vrai, que par une autre maniere de parler, ils reparent cette injure faite à l'Esprit, & qu'ils la reparent hautement. Vous sçaurés qu'ils ont de l'Esprit comme les *Anges*; & il y en a bon nombre parmi eux qui, aparemment pour répondre à cet éloge, s'ils ne

ne parlent pas comme les An-
ges, cessent du moins de par-
er comme font les Hommes;
ls quittent le Simple & le Na-
urel pour le Brillant & le Spi-
ituel, ils en font l'ordinaire, le
Corps de leur Conversation,
t aprés les avoir suivis pen-
ant quelque tems, on les perd
e vuë. De maniere ou d'au-
re, & à quelque prix que ce
oit, on veut de l'Esprit en Fran-
, jusques là qu'un caractere
ssés ordinaire parmi eux, c'est
perdre, comme ils disent,
utôt un Ami qu'un Bon-mot.
les considerer par là, à les
oir négliger la Bonté de cœur
ur ce qui la vaut si peu, on
oit tenté de dire du François
'il ressemble au Cerf de la
ble, qui estime beaucoup son
is aparent, ornement qui
ut lui être funeste, tandis

qu'il a honte de ses pieds menus, qui lui rendent de trés bons services. Cette bizarrerie mérite d'autant plus d'etre remarquée, que parmi les Nations voisines, qui ont la maladie de copier les Francois, il se trouve deja grand nombre de gens qui commencent à avoir honte de la Bonté de cœur, & lui préferent l'Esprit; des gens qui ont soin de se faire des Cornes. Il est inutile de leur dire, que la Malignité qu'ils recherchent, est bien plus souvent une marque de Bêtise que non pas la Bonté; qu'il vaudroit même mieux être ce qu'on apel le Bête & avoir le Cœur bon, que d'être homme d'Esprit & l'avoir mauvais. Chés tous ces gens, des raisons ne peuvent rien contre des Expressions en vogue; ils s'en tiennent à celle qui

qui a passé en proverbe; *qu'il vaut mieux être malin que bête*, & souvent il leur arrive, qu'en voulant se racheter de la Betise par la Malice, ils joignent ces deux choses ensemble & sont de mauvaises Bêtes. On entend encore dire aux François, lors qu'ils veulent marquer du mépris pour quelqu'un, *C'est un bon Prince*; comme si un Prince, sur-tout, avoit mauvaise grace d'être pacifique & bon. Pour cela, c'est leur affaire; ils peuvent savoir ce qui en est; je veux dire ce que c'est que le mérite d'un Prince, fondé sur des qualités plus éclatantes. Mais à l'egard des particuliers, ils nous permettront de nous deffendre contre leurs mauvais Proverbes, & d'envisager constamment la Bonté de cœur, non seulement comme ce qui
 fait

fait un trés bon Caractere, mais encore comme ce qu'il y a de plus beau dans celui de leur Nation, comme la source des bonnes qualités à louer en elle & à imiter.

A la Bonté de cœur, le François joint la Franchise, ou plutôt la Franchise se trouve en lui comme une suite de la Bonté de cœur, & cette qualité seule mériteroit d'avoir son eloge, & suffiroit pour faire celui de cette Nation. C'est celui aussi que je ferois avec plaisir, si c'etoient des eloges que j'eusse entrepris de faire ; mais, à vous Monsieur, il ne faut que des récits, & vous faites ces sortes d'eloges vous même. Chés les François, la *Franchise*, & pour vous étaler toute leur richesse, qu'ils ont communiquée à leur Langue & qui leur fait honneur, la

la *Sincerité*, la *Bonne foi*, l'*Integrité*, la *Candeur*, la *Probité*, la *Droiture*, la *Cordialité*, l'*Ouverture de cœur*, la qualité d'*Homme-rond*, & enfin l'aimable *Naïveté* & *Ingénuité*, semblent être attachées au caractere d'Honnête homme, à ne parler même que des Honnêtes gens dont leur Païs fourmille. Si tous ne possedent pas réellement ces qualités, ce que je n'oserois dire, ils leur rendent, du moins, homage par l'Aparence qu'ils en prennent, & qui, plus que toute autre chose, produit certaines Manieres qui sont particulieres à cette Nation & la distinguent trés agréablement de toutes les autres. Je pense même que c'est de là que le nombre des Honnêtes-gens paroît si grand en France. Rien n'est plus propre à faire passer

pour Honnête-homme, qu'un air de Franchise, parce que rien ne convient mieux à un Homme-te-homme que d'être franc, & rien n'est plus comun en France que cet air. Chaçun le prend ; c'est proprement l'air François, & parmi eux un Homme reservé semble avoir quelque chose de singulier & d'etranger, comme en échange un Etranger qui a de la Franchise paroit come naturalisé en France. Ils auroient bonne grace de faire deriver de là le nom de leur Nation, le nom de *François* de *Franc*, qui étoit leur prémier nom, & qu'ils n'ont fait qu'allonger. Pour allonger aussi leur éloge, & l'allonger en Homme franc, je dirai que les Etourdis sont plus communs & moins ridicules ici qu'ailleurs, & que cette distinction leur doit faire

faire honneur, puis-que le caractere d'Etourdi, non-seulement est des moins à craindre dans la Societé, mais que c'est même un des plus agréables, lors-qu'il n'est pas outré, & que la Naiveté s'y trouve jointe. La Bonté de cœur qui est propre aux François, & qui fait le fond de leur Caractere, & la Franchise qui assortit cette Bonté, font ensemble l'ornement de cette Nation, de tous les ornemens le plus digne. S'ils cultivoient ces qualités autant qu'elles le méritent, s'ils les suivoient aussi loin qu'elles ménent ceux qui s'y livrent, elles les meneroient jusques à l'heureuse Simplicité, dont les François, au milieu de tous leurs rafinemens, sont plus proche que bien d'autres. S'ils plaçoient là la Préference qu'ils prétendent

dent avoir sur les autres Nations, on seroit tenté de la leur ajuger.

Au bout de tout cela se trouve leur Homme de mérite, & il est tel qu'il demande un article à part. L'Homme de mérite François a à peu prés ce que les personnes de Mérite ont par tout ailleurs, puis qu'enfin, il n'y a qu'une seule espece de vrai Mérite parmi les hommes, & que c'est de là que tout ce que l'on nomme Gens de mérite tirent, ou peu ou beaucoup, celui qu'ils ont; mais il a de plus tout l'Agrément qui est particulier aux François. On n'a pas la peine de le deviner; ses Manieres le rendent, pour ainsi dire, transparent & laissent voir tout ce qu'il a de bon; c'est en lui que s'accomplit le souhait d'un Ancien à l'egard de

la Vertu : on l'y trouve comme visible, & elle s'y fait aimer avec passion. En effet, on se sent entrainé vers le François, Homme de mérite ; on voudroit lui ressembler, & l'on a du regret de ce que tous les hommes ne lui ressemblent pas. On peut faire fond sur lui & se fier entierement à sa parole : La Probité, l'Honneur, la Generosité se trouvent en lui, en quelque façon, comme dans leur source : c'est lui qui les repand parmi les François & qui les met en vogue au point où nous les voions. Il a les bonnes qualités de sa Nation, & celles mêmes qui, lors qu'elles se trouvent ailleurs que chés lui, ne sçauroient se faire jour à travers tout ce qui les couvre, se produisent ici. La Bonté de cœur qui l'anime les met en liberté

& leur fait prendre l'essor. Même il fait valoir heureusement jusques aux Defauts de sa Nation & les rectifie. S'il fait attention aux petites choses, c'est pour ne negliger aucune occasion de faire plaisir ; il s'y prend de si bonne grace, qu'on ne croit presque pas lui avoir de l'obligation : il semble qu'il n'ait eu en vuë que de se contenter soi-même. S'il brille dans la Conversation, c'est pour dire délicatement des choses obligeantes, pour deffendre ceux que l'on attaque, ou pour faire en sorte que les gens soient contens d'eux mêmes. Il y réussit si bien que l'on sort d'auprés de lui trop satisfait de soi ; c'est ce qu'on peut lui reprocher. En un mot, & pour ne me pas engager dans un trop grand detail, être Honnête-

homme & faire plaisir, est chés lui une profession; il s'y aplique & il y excelle; c'est, je crois, ce qu'il y a parmi les hommes de plus revenant. Rien ne lui manque, que de valoir pour soi-même ce qu'il vaut pour les autres, & il ne faut pas douter qu'il ne s'en trouve parmi eux à qui cela même ne manque point. Mais, ce qui merite sur tout d'être remarqué, & qui fait beaucoup d'honneur à cette Nation, c'est que les gens faits de la sorte n'y sont pas si rares, que l'on ait lieu de se recrier en les voiant; il s'en trouve assés pour que tout homme qui a lui-même quelque Merite, ou quelque Discernement, puisse se promettre d'en rencontrer; assés pour que toute la Nation y gagne, non-seulement par l'ornement que personnellement ils

y mettent, mais encore par celui qu'ils lui valent par raport à d'autres qui en relevent. Un trés grand nombre de gens, qui ne sont pàs Gens de merite en original & par une heureuse naissance, le deviennent par Imitation, en quoi les François excellent, & qui est ici en sa place. Tous ces gens là sont tels que l'on en tire bon parti dans la Societé, qui est embellie & rendue agréable par la ; leur grand nombre, le nombre de ces Gens de merite en second, mais qui enfin sont Gens de merite, fait l'ornement general de la Nation Françoise. Par là les Gens de merite en original sont rendus semblables à ces excellens Tableaux qui ornent les Palais ; ils produisent en grand nombre des Tableaux, moindres à la verité, mais

mais toûjours trés agreables, qui se repandent dans tout le Païs & embellissent les maisons des particuliers. Les Originaux sont pour les Connoisseurs qui en sentent toute la beauté. Mais il leur arrive ce que l'on voit arriver aux personnes passionées qui ont le Goût delicat: leur Goût sert plus à les rendre malheureux qu'à les satisfaire. Je ne sçai si l'Homme de merite François est une rencontre fort à souhaiter; ce peut être matiere de regret pour le reste de la vie, & de degout pour la plûpart des hommes avec qui l'on est obligé de vivre.

Il y auroit d'autres choses encore à faire valoir en faveur de cette Nation; mais comme elles se trouvent ailleurs aussi bien que chés les François, je ne m'y arrête pas, & je passe

à celles qui les caracterisent, plus particulierement. Une des principales est l'Education des Enfans. Les Soins que les François prennent pour cela leur font honneur. Ils s'y apliquent comme à une chose importante, comme à une affaire qui les regarde personnellement & dont ils se sont chargés en mettant des Enfans au Monde. Ils les souffrent autour d'eux, & ne s'en debarassent point, pas même lors qu'ils ont compagnie. Ils les écoutent, & ils leur font des reponses raisonnables; ils tachent d'obtenir d'eux par la Douceur, ce qu'en d'autres Païs on en veut avoir d'autorité & par force. C'est dommage qu'en s'y prenant si bien, ils n'aient pas de plus grandes choses en vuë. Leurs Soins ne tendent qu'à se donner un Con-

Contentement passager, & par la ils en perdent le fruit. Ils comptent pour un grand mal de petits Defauts qui frappent; ils les font envisager sur ce pied là à leurs Enfans, & ils font moins d'attention à de grands Defauts qui frappent moins. A la verité c'est là un mal assés general parmi les hommes, mais en France, dans le Sçavoir vivre qui y est etabli, on rencherit là dessus, & l'Education que l'on y donne aux Enfans s'en ressent. On leur inspire des Habitudes plutôt que des Principes, des Bien-seances qui font honneur pour le Present, plûtôt que ce qui peut servir pour l'Avenir. On met un trop grand prix à la Contenance, aux Manieres & à la Bonne-grace, & , ce qui suit necessairement, l'on en met un trop pe-

tit à des qualités plus essentielles, aux qualités du Cœur, ou du moins l'on met trop d'égalité entre ces choses. Par là l'on fait prendre le change aux Enfans, qui vont naturellement au plus facile, aux Manieres plûtôt qu'aux Devois de la vie; plutôt à ce qui est aplaudi, qu'à ce qui est simplement dans l'Ordre. Je dirois volontiers, que cette maniere de former les Enfans est semblable à celle dont un ancien Statuaire formoit ses Statues: il ne leur donnoit pas de la Proportion, dit le Poëte, mais il excelloit à les finir par les Cheveux & les Ongles. Aussi voit-on en France le fruit des Soins si mal placés: on y voit les Jeunes gens devenir libertins, & s'abandonner à toutes sortes d'excés, dès qu'ils sont en age de le faire, & je
crois

crois que l'on peut dire, sans se tromper, que la Jeunesse Françoise est la plus vive & la plus dereglée de l'Europe : commettre cent excés, n'observer aucune Bien-seance, railler & tourner en ridicule tout ce qui se presente, est le caractere que l'on peut donner à la plûpart d'entre eux ; ils y tâchent à l'envi, comme à ce qui convient naturellement à un Jeune homme, & ils y réüssissent à merveille. Il semble qu'il devroit y avoir là dequoi dégouter les François de la Vivacité dont ils font tant de cas, & qu'ils cultivent dans leurs Enfans, au lieu de la moderer ; de Jeunes gens moins vifs se contiendroient plus aisément dans les bornes, ou du moins ils se sçauroient moins de gré de les passer. Ce mal, presque

general, doit nous faire comprendre, que même les bons Sentimens, lors-qu'ils ne sont fondés que sur des motifs d'Honneur & de Bien-seance, ne suffisent point pour preserver de la Corruption, & ne sçauroient tenir contre les occasions de debauche où les mauvaises Compagnies engagent. En effet, il n'y a que des Principes fondés sur la nature de l'Humanité & sur sa Destinée, lors qu'on les pose pour fondement de l'Education & que l'on y raporte tout le reste, qui puissent rectifier nos Actions & nous fortifier contre les mauvais Exemples. Les inconveniens du Desordre, le Degout & les Remords supleent quelquefois au defaut de Principes, & font sentir combien il importe d'en avoir. Il n'est pas extraordinaire

re en France de voir de ces Jeunes gens extravagans & plongés dans la débauche, devenir en ſuite de trés Honnêtes-gens, & s'adonner au Bien, comme ils s'etoient adonnés au Mal, de les voir s'y adonner entierement, & devenir Gens de merite, au point que j'ai eu le plaiſir de les depeindre. Il y a beaucoup de qui on diroit, que dans leur Jeuneſſe ils n'ont commis toutes ſortes déxcés, que pour les connoitre & les hair d'autant plus fortement daus la ſuite.

Une ſingularité qui caractériſe les François & les diſtingue de toutes les Nations, c'eſt leur maniere de vivre, entant qu'elle conſiſte en Viſites. Cet article, que j'ai deja touchè en paſſant, merite que je m'y étende & que j'entre dans quelque d'etail là-

dessus. Je ne parle pas des Visites que des Amis se font, pour passer quelques heures ensemble ; celles là sont, je pense, de tout Païs, & si en cela les François ont quelque avantage sur d'autres Nations, c'est parce qu'ils ont naturellement plus de panchant à se communiquer, & à jouir de la douceur de l'Amitié. Ils ont établi des Visites d'une autre sorte, qui sont plus generales, & où il entre quelque chose de plus marqué du Caractere de leur Nation : des Visites fréquentes qu'ils font chaque jour comme l'Oeuvre à faire, comme si c'étoient des Malades qu'ils eussent à visiter. Tout ce qu'il y a de Gens de mise & qui sçavent vivre, se les font & se les rendent ; on s'en tient compte reciproquement comme d'une chose en

com-

commerce, & parmi les exactitudes qui siént bien à un Honnête-homme, ils mettent celle qui regarde les Visites. Elles font honneur aussi par la maniere de les faire, qui doit être libre & degagée de tout Embarras : de tout celui où se trouveroient des Gens ordinaires, s'ils se voyoient dans un lieu où ils n'auroient rien à faire, & chés des gens à qui ils n'auroient rien à dire. Il est vrai que ceux qui sont faits à cela font ces Visites courtes ; ils ne font que se montrer aux personnes qu'ils vont voir, & dès qu'ils ont été vûs, & sur tout, lors que d'autres personnes arrivent, ils disparoissent. La Conversation, pendant le moment que dure la Visite, doit être soutenue, autant que si l'on avoit quelque chose à se dire, & d'ordinai-

re elle l'eſt, ſans que l'on voie ce qui la ſoutient, ſans qu'il y ait ce qui, proprement, s'apelle un ſujet de Converſation; c'eſt ce qui en fait le fin. On s'y montre du beau côté, du côté de l'Eſprit, ſi l'on en a, & du plus au moins tout le monde en a ici; car les Viſites ont leur Stile, qui dépend de la Routine autant que du Naturel, & la Routine ne manque ici à perſonne. Il n'y a qu'un Homme qui ne ſçauroit pas ſon Monde, un Homme qni n'auroit que du Bon-ſens, qui pût s'y trouver embarraſſé. Mais celui-là ſe tireroit d'affaire d'une autre maniere: il eſt permis en viſite de garder le ſilence, lors-que l'on y trouve quelquun qui parle, & l'on eſt ſûr d'y trouver ce quelquun aux heures où les Viſites ſe font. C'eſt à dire,

dire, qu'on les peut faire en Spectateur, si l'on veut, & que ce personnage est suporté en France. Cela est commode pour les Etrangers, & semble être établi exprès pour eux, & ces Visites, de la maniere qu'elles se passent, méritent effectivement d'avoir des Etrangers pour Spectateurs. Peutétre même que ce sont les Etrangers qui, en faisant ce personnage, l'ont introduit, & que les François pourroient nous accuser d'avoir mis une bizarrerie dans leur Sçavoir-vivre. Quoi-qu'il en soit, il y a des François qui l'adoptent, & l'on en voit parmi eux qui, dans les Visites, font la figure d'Etrangers & se donnent le plaisir du Spectacle, soit qu'en effet ils y prennent goût sur ce pied là, ce qui enfin n'est pas impossible, soit que le

le Silence, gardé en visite, leur paroisse une espece de Distinction, dont ils se font honneur. Car comme le François évite la Singularité en certaines choses où il ne seroit pas suivi, il la recherche en d'autres, où il comprend qu'il ne sera pas le seul, & se fait valoir par-là, comme un Homme qui marche à la tête des autres.

On se montre aussi dans les Visites par la Parure, qui est proprement la chose à montrer, & qui est essentielle au Beau-monde; c'est par cet endroit, sur-tout, qu'il est beau. La Parure est établie en France plus que nulle part ailleurs, & je pense qu'elle contribuë à donner cours aux Visites, autant que l'Esprit, & peut-être davantage, quand ce ne seroit que par la nouveauté & la fa-

cilité du Changement, en quoi elle l'emporte sur l'Esprit. En cela les François doivent beaucoup aux Femmes, qui, dans ce Païs, quittent la maison & courent se montrer tout comme les Hommes. Quand je dis courir, j'entens une Course honorable, qui se fait en carosse, & avec un équipage somptueux qui assortit le reste. Cette circonstance contribue beaucoup à relever la Parure, & à la pousser jusqu'à la Magnificence; car, avec la Parure, le carosse fait triompher les Femmes elles mêmes, & les expose tous les jours en spectacle au Public. Mais cette Magnificence est temperée par la bisarrerie de leurs Habillemens; le Rafinement s'y fait remarquer autant que le Somptueux, on l'apercoit autant par ce qui semble être à leur desa-

desavantage que par ce qui les pare. Elles emploient également le Beau & l'Affreux, le modeste & ce qui ne l'est point. Il leur est presque indifferent de se couvrir ou de se decouvrir, d'avoir leurs Robes peintes de Fleurs, ou de Dragons & de Furies; tout tourne à leur avantage. Dans ce Païs ici la Nouveauté repare ce qui ne sied pas, & les Femmes en France sont, je pense, les seules Femmes du monde qui ne risquent rien à faire des Essais & à passer successivement par cent & cent Bigarrures; toûjours il y a du Nouveau sur elles, & toûjours elles plaisent de nouveau aux Hommes pour qui elles se parent, & qui se parent pour elles. Je ne sçai si dans ce Païs, où les Femmes font un personnage aussi aparent que les Hommes

mes & les voient tous les jours, elles leur ont communiqué le Goût pour la Parure, ou si ceux-ci se parent, parce que le panchant de la Nation les y porte; toûjours est il vrai, que les Hommes n'y sont guere moins parés que les Femmes, & que la Parure leur sied tout aussi bien; que se parer pour faire des Visites, & faire des Visites pour montrer sa Parure, est l'occupation ordinaire de tout ce monde, qu'en France on apelle le *Beau-monde*, & qui mérite que nous le considerions de plus prés.

Le Beau-monde se fait valoir & s'eloigne des gens du commun, non-seulement par le Rang que ceux qui le composent peuvent avoir par eux mêmes, mais aussi par celui que cette maniere de vivre distinguée

guée lui donne ; par la Depen-
se que l'on y fait, & qui ne doit
pas être trop calculée ; par le
Plaisir que l'on se procure de
jour à autre, & dont on jouït
plus délicatement que les gens
du commun ; par un Tour de
conversation dont ceux là sont si
éloignés qu'à peine y compren-
droient ils quelque chose. Mais,
sur-tout, le train de vie du
Beau-monde se soutient par le
mêlange d'Hommes & de Fem-
mes, qui en est comme le fon-
dement & le lien. C'est ce qui
donne lieu au Sçavoir-vivre &
à la Galanterie Françoise de s'e-
taler. C'est par-là que l'In-
clination que les deux Sexes se
portent naturellement, est re-
veillée & mise en œuvre. Par
là les avantages de chaque Se-
xe paroissent avec éclat ; l'en-
vie de plaire les anime de part
&

& d'autre, & c'est où la liberté Françoise est en sa place & fait merveilles. Ennemis des Façons & de la Contrainte, ils s'abandonnent reciproquement à une douce Familiarité, qui leur donne lieu à s'ouvrir & à se parler de Cœur. Les Repas, les Chansons, le Jeu, les Collations, la Danse, & d'autres divertissemens y entrent, & mettent dans les Plaisirs la diversité qui les fait subsister. C'est là que les nouvelles Modes paroissent & rendent la Société respectable au Public ; c'est là aussi que les nouvelles manieres de parler s'introduisent & mettent du relief, dans la Conversation ; elles ajoutent du Nouveau au Tour ordinaire, qui consiste à se relever reciproquement des riens, à les faire valoir, & à tirer occasion de

part : il signifie *Epiloguer*, *Raffiner mal à propos*; & vous croiés bien qu'en France, lors qu'une Expression autorise un Usage, sa sûreté est sufisamment etablie. Je crois qu'il faudra leur passer ce dégoût; & les trouver gens de Bon-sens, qui se soutienent dans leur maniere de vivre, & sçavent éloigner ce qui ne leur convient pas. Ils sçavent aussi discerner ce qui leur convient: Le Beau-monde a sa propre Morale, qu'il met à la place de cette autre, rigide & surannée: une Morale gaie & riante, qui incite à la Joie, & apuiée sur la nécessité de mettre à profit le Tems qui passe si vite, & finit les beaux Jours, lors-qu'à peine ils commencent. Si ce que l'on débite familierement là-dessus ne suffit pas pour faire son effet, des Ouvrages écrits
en

en Beau ſtile le font ; ils raſſurent les Eſprits foibles, qui mal à propos ſe laiſſent aller à des Doutes.

Que dire de tout cela ? Placerons-nous galamment la maniere de vivre du Beau monde, parmi ce que l'on doit admirer chés les François ? Ou bien, en *Philoſophes*, en gens qui *moraliſent*, l'examinerons-nous ? Leur accorderons nous, que pour paſſer agréablement la Vie, il faille la paſſer dans les Plaiſirs & y revenir chaque jour ? Ou, en gens plus voluptueux, plus entendus dans les Plaiſirs qu'eux, leur ſoutiendrons-nous, qu'il eſt eſſentiel au Plaiſir de nêtre qu'entremêlé à un Genre de vie uni & ſimple, & même d'y être entremêlé avec ménagement ? Faudra-t-il aprouver l'extrême Liberté

 que

que les Femes ont en France, & tomberons-nous d'accord avec les François que le Comerce frequent & libre, entre les deux Sexes, les préserve de la Corruption grossiere, où succombent en d'autres Païs quelques-unes de ces femmes que l'on tache de tenir renfermées? Pour décider cette question, on en peut former une autre; c'est de sçavoir, si le Caractere de ce Sexe, qui dans le fond, & selon la pratique de tant de Nations, demande de la Retraite & quelque sequestre, si ce Caractere, dis-je, n'est pas miné & détruit par la maniere de vivre établie en France. Et si cela est, je demande encore, lequel de ces deux inconveniens est le plus grand: celui de ne pouvoir empêcher que de tems en tems des Femmes se laissent tenter par l'oc-

l'occasion & s'échapent, ou l'inconvenient de voir chaque jour de la vie les Femmes en general, sortir du Caractére de leur Sexe & se corrompre le Cœur, sans même que tout ce qui se passe à cet égard soit compté pour des échapées. Il est vrai que (*) „ pour les femmes du
„ monde, un Jardinier est un
„ Jardinier, & un Masson, un
„ Masson ; que pour quelques
„ autres plus retirées, un Mas-
„ son est un Homme, & un Jar-
„ dinier est un Homme ; que
„ tout est tentation à qui la
„ craint. Mais je demanderois volontiers, si ce qui en France guerit les Femmes de cette tentation n'a pas du raport à ce qui ailleurs y en fait succomber quelques autres ; si les Femmes

 qui,

(*) *Les Caractéres ou les Mœurs de ce Siecle.*

qui, tous les jours, voient familierement les Hommes, ne prennent pas à leur mode, c'est-à-dire, délicatement & d'une maniere etenduë, le Plaisir que ces autres prennent grossierement & avec plus de précipitation; si elles ne se ruïnent pas en monnoye & peu à peu, comme ces autres se ruïnent en grosses pieces & tout d'un coup. En un mot, je demande, si un caractere de Femme usé n'est pas aussi defectueux; si ce n'est pas un aussi grand défaut du Sexe, qu'un caractére qui a quelque chose de déchiré. On pourroit demander aussi, si le parti que l'on tire des Femmes en France & dans le Beau-monde, n'a pas quelque chose de plus grossier & de plus vulgaire, que celui que l'on en tireroit, si on leur laissoit la Pudeur, la Mode-

destie, la Timidité; qui sont, sans contredit, l'ornement de leur Sexe; ou, si la comparaison ne leur presente pas quelque chose de trop commun, s'il n'y a pas de la sotise à laisser chaque jour de la vie écremer à d'autres le lait dont on veut faire son repas. Disons grossierement, & à l'avantage des Nations qui tiennent une conduite oposée à celle des François, une grande verité : Une Femme qui, une fois en sa vie, a eu un malheureux moment, où elle s'est laissée aller & dont elle a de la confusion en suite; une Femme à qui une faute connuë du Public a fait prendre le parti de la Retraite, est moins corrompuë & moins P * * * cent fois, qu'une Femme qui passe sa vie à aimer les Homes & à vouloir leur plaire, à leur

donner de l'Amour & à en prendre ; du moins, s'il eſt vrai, que la Corruption reſide dans le Cœur, & que ce ſoit dans le Cœur que la Pudeur ſubſiſte. Mais tiendrons-nous pour certain, qu'en France les Femmes ſe contentent du Plaiſir que l'on y apelle innocent & delicat, & que le Beau-monde, tous les jours mis en goût, ſe contienne & ne ſaliſſe point ſa Beauté? Tous ces Hômes à bonnes fortunes ſe vantent-ils, ou ſont-ils diſcrets ſans ſujet? Toutes les avantures dont on entend parler dans le public, ſont-ce des contes faits à plaiſir? Tous ces beaux Seins découverts, & qui ſemblent être expoſés en vûë tout exprés, pour inviter les Hommes & les encourager à materialiſer l'Amour delicat, ne ſont-ils aucun effet? Si cela eſt

est ainsi, si l'on s'en tient là : j'admire cette retenue dont on ne voit pas la cause ; j'admire qu'en France les Femes sachent s'arrêter dans un chemin si glissant, que tout leur aplanit & rend dangereux pour elles. Soyons grossiers, encore une fois, & disons, qu'il y a peut-être cent fois plus de Corruption, plus de P * * * nisme en France, parmi le Beau-monde, qu'il ne s'en trouve dans d'autres Païs, où les Femmes n'ont pas la liberté de voir les Hommes, & qu'aprés tout, le grand secret pour ne pas succomber à la Tentation, c'est de la craindre & de ne s'y pas exposer.

Osons être Philosophes aussi bien que grossiers. La Beauté de l'Homme est-ce celle dont le Beau monde se pare ? l'Homme est il fait pour se bien met-

tre,

tre, pour avoir de bonnes Manieres, pour se tenir droit, pour se plier de bonne grace, pour chanter & pour danser, pour jouer & s'amuser, pour dire de jolies choses & s'en faire dire? L'Homme dont un trés grand Maitre a voulu se faire honneur comme de son chefd'œuvre, l'honore-t-il par là ? Non, sans doute. L'Homme ne vaut qu'autant qu'il entre dans les vues de celui qui l'a fait, qu'autant qu'il remplit les fonctions d'Homme, comme tout ce qui est fait par un habile Maitre n'est en sa place, que lors qu'on le fait servir pour l'usage pour lequel il est fait & à quoi toutes ses parties se raportent. Une Pendule, si elle tomboit entre les mains de gens qui n'en sçussent pas l'usage, pourroit en avoir plusieurs qui ne repondroient

droient pas au dessein de celui qui l'auroit faite, & tout ce à quoi hors de là ils la feroint servir, n'aboutiroit qu'à montrer l'ignorance de ces gens là. En voiant sa figure & ses ornemens, ils pourroient la faire servir de Tableau, & lui trouver sa place sur ce pied là. Ils pourroient la faire carilloner & par là en tirer parti. Par sa masse pesante elle pourroit servir de contrepoids, & par là encore elle ne seroit pas tout à fait inutile. Mais celui qui, faisant atention à son Interieur, sçauroit la regler & la faire cheminer, celui qui la feroit servir à marquer les heures, auroit mieux rencontré; & lui seul pourroit se vanter d'avoit une Pendule, un des chefd'oeuvres du travail & de l'adresse de l'Homme. Il en est ainsi de l'Hom-

l'Homme lui même, qui est plus Pendule, plus chef d'œuvre d'un habile Maitre, que l'on ne pense, mais peutêtre autant méconnu & de soi & des autres, qu'une Pendule pourroit l'etre d'un Indien, d'un Homme qui ne sçauroit pas même, que le Jour se peut partager en heures & qu'il est bon qu'elles lui soient marquées. L'Homme dans sa Stupidité, qui lui fait méconnoitre le prix de l'Interieur & le rend insensible à ce qui fait son veritable Merite, n'est lui même qu'une Masse inutile, un Poids sur la Terre. Dans son Bel-esprit qui le fait raisonner & dire des Gentillesses, ce n'est le plus souvent qu'un Carillon qui fait du bruit. Dans ces Manieres empruntées & dans le Sçavoir vivre qu'il s'est fait, ce n'est qu'une Jolie chose,

chose, un vain ornement de la Societé. Il n'y a que celui qui cultive son Interieur, & se sert de ses Facultés & de ses Talens pour l'usage auquel le Createur les a destinés, l'Homme qui se laisse reger par son bon Esprit, & dont la vie a son usage & pour soi & pour les autres, qui soit Homme veritablement. Tous les autres paroissent des Hommes & ne le sont pas; ils n'ont de l'Homme que l'Exterieur, qu'ils cultivent & perfectionent aux depens de ce qu'il renferme, & qui se perd s'il n'est cultivé. Ils n'ont en vuë que le Tems qu'ils mettent à la place de l'Eternité, & qu'ils envisagent comme ce qui en est un heureux abregé; tous leurs Soins ne vont qu'à en jouir, qu'à aller de Plaisir en

Plai-

Plaisir, sans en prévoir la fin, sans se metre en peine de ce à quoi le Tems les pourra mener. C'est le malheur des hommes en general de se borner au Tems; mais en France il semble que l'on ait pris ce parti plus serieusement, ou si ce mot ne leur convient pas, plus gaiement que nulle part ailleurs; on diroit qu'ils sçavent ce qu'ils font & qu'il ne s'agit pour eux que de se soutenir, que d'assortir le Parti qu'ils ont pris, & c'est en effet où le François excelle. Il fait de la Vie en general ce qu'il se plait à en faire dans le detail; il en fait une partie de plaisir, une Promenade. D'autres en font une affaire serieuse, un Voiage. C'est à chacun à voir ce qui lui convient & à ne pas confondre ces choses,
plus

plus differentes encore qu'elles ne le paroissent, aussi bien que plus importantes dans leur difference. Je vous embrasse, Monsieur, & je suis bien votre Serviteur.



LETTRE TROISIEME.

SI je vous entretenois de quelque Nation eloignée & peu connuë, j'aurois le plaisir, Monsieur, de vous raconter des choses nouvelles, & de diversifier d'avantage mes Lettres; mais des François, qui sont, je crois, la Nation du Monde la plus connue, les plus grandes singularités n'ont rien qui surprenne. Je reviens à eux par un endroit que le prix qu'ils y mettent rend important: par leurs Manieres & leur Tour de conversation, par ces choses telles qu'on les voit chés un assés grand nombre d'entre eux pour que l'on en puisse faire un article sur le compte de la Nation.

Le but que la plus-part se pro-

pósent dans la Convérsation, c'est de se faire valoir, de donner une idée avantageuse de leurs Personnes ; il semble que c'est pour cela qu'ils parlent. Les endroits par où ils cherchent principalement à se faire valoir, sont la Qualité, les Richesses, l'Esprit, la Bravoure ; & comme ces choses ont de l'influence sur l'ordinaire de la vie, ils ont le plaisir de les aprocher à tout moment dans la Conversation, & de se satisfaire sur quelque sujet qu'elle roule. Ou plûtôt, ils font si bien, directement ou indirectement, que la Conversation ne roule jamais sur autre chose ; semblables à ces Hommes riches qui peuvent voiager des jours entiers sur leurs terres. Ce que vous voyés chés celui qui vous entretient, est toûjours ce qu'il

a de moindre à vous faire voir: il a des Habits plus propres que celui qu'il porte sur soi, & vous lui verriés plus de Domestiques, s'ils n'étoient occupés. Il a plus d'Esprit aussi qu'il n'en paroit avoir ; il a fait des Reparties qui ont été trouvées bonnes & qu'il est bon que vous sachiés. Vous sçaurés encore, que son défaut n'est pas d'etre endurant, qu'on là vû l'Epée à la main plus d'une fois ; que Mr. un tel, qui est un Homme trés consideré, est son proche Parent, & qu'il a diné, il n'y a que peu de jours, chés un autre, qui est un homme de distinction, chés un Grand. Ceux là de même, les Grands, s'il en faut croire les personnes qui les aprochent, s'occupent beaucoup de leur Grandeur, & voudroient que les autres s'en occupas-

eupassent de même ; ils sont pleins des circonstances qui peuvent leur faire honneur, & ils y reviennent souvent. Quant aux Petits, il est certain qu'ils ont le défaut des Grands, qu'ils imitent en toutes choses, & qu'il est plus aisé d'imiter par cet endroit qui les abaisse, que par d'autres. Si la Petitesse des uns ne les empêche pas de se faire valoir ; si les autres ne sont pas retenus par leur Grandeur, vous pouvés juger du Caractère de la plus-part de ceux qui se voient placés entre les Petits & les Grands, comme pour s'eloigner des uns & s'aprocher des autres. Vous pouvés vous imaginer aussi, combien doit être curieuse la Conversation de toute une Compagnie, dont chacun croit mériter l'Attention des autres, & s'ef-

force de l'avoir. Parmi des gens qui ne pensent qu'à s'imposer reciproquement, parmi tous ceux qui sont de ce caractère, les Etrangers, à qui ils croient imposer plus aisément encore, doivent naturellement être bien reçus, & il n'est pas impossible que quelquefois cette consideration n'entre dans les Honnêtetés que nous recevons en France. Sur ce pied là ce sera à nous à ne pas trop aprofondir la matiere & à leur sçavoir gré de toute leur Grandeur, de tout le sçavoir-faire qui fait la Vanité Françoise. Elle est telle d'ailleurs, que l'Ouverture de cœur & le panchant à se comuniquer que l'on entrevoit en tout cela, y met du moins dequoi la suporter, & la rend moins desagreable que celle des autres Nations où il

il entre de la Hauteur. Le François dit ce qui se passe en lui ; dès là son Amour propre paroit & produit ce que d'autres sçavent cacher & derober aux peintures que l'on pourroit faire d'eux. Cet Amour propre mis au jour, doit en quelque sorte être de nature à y être mis, & par là il devient un caractere qui distingue les François, si non par un bon endroit, du moins par ce qu'il y a de moins mauvais sur ce sujet. Nous serions trop heureux si tous nos défauts etoient de cette nature, si par de pareilles Foiblesses nous pouvions paier à l'Humanité les tributs qu'elle semble exiger de nous. Venons aux Manieres des François.

Les Manieres libres & vives qui leur sont propres ne me

paroissent dans le general, ni un si grand bien que beaucoup de gens se l'imaginent, ni un si grand mal que d'autres le font. Elles donnent lieu, dans l'ordinaire de la vie, à se mettre au dessus de ce qui géne; & les mêmes choses ne gênent pas toutes sortes de gens; ainsi elles doivent produire des effets differens, selon les differentes personnes où elles se trouvent. Dans un Homme de mérite, cette Liberté est en sa place & fait plaisir: elle le met dans tout son jour, & le rend les délices de ceux qui le frequentent. Dans un homme qui manque de Mérite, dans celui que l'on pourroit apeller un Sot, elle se tourne en Impudence & en fait un Sot fâcheux, qui, à l'abris de ses Manieres, se croit tout permis, & fait des Soti-

Sotises pour étaler ses Manieres. Le mal qu'il y a dans ce partage, c'est qu'en France, quoique les Gens de mérite y soient en nombre, vous ne laissés pas, comme ailleurs d'essuier la rencontre de bien des Sots, avant que de trouver un Homme de mérite, & que l'agréement que les Manieres libres ajoutent à celui-ci, ne sçauroit à beaucoup prés vous dedomager de l'ennui qu'elles vous font essuier de la part de tous ces autres. Un autre mal que font ces Manieres vives & libres, & qui mériteroit que l'on y fit attention, c'est qu'elles rendent ridicules ceux qui ne les ont pas naturellement, & qui veulent les prendre, les Etrangers qui croient plaire par là. Le vrai moien de plaire, c'est de cultiver son Caractere personnel,

nel, sans s'atacher beaucoup aux Manieres, qui le suivent assés d'elles mêmes, & qui, sans doute, ne sont bonnes qu'autant qu'elles en sont une suite. Que si l'on se defie de la Nature, & que l'on meconnoisse ses interets jusques à negliger le Caractere personnel qui est echeu en partage à un chacun, il reste encore de cultiver le Caractere de sa Nation, & c'est ce que, generalement parlant, les François sçavent faire. Eux, que tant de Nations imitent, n'en imitent aucune; ceux d'entre eux qui ne s'abandonnent pas à leur propre Caractere, s'abandonnent au Caractere de la Nation, & c'est où ils plaisent du moins entant que François. Il ne faut point douter que, si les autres Nations s'abandonoient de mê-
me

me au leur, elles n'eussent de même dequoi plaire, chacune à sa maniere, & c'est en cela qu'il faudroit imiter les François. Une des beautés de l'Univers, c'est la Diversité; elle s'etend sur les Nations, sur leurs Mœurs & leurs Manieres, sur le Caractere qui les produit, aussi bien que sur les Païs; elle est de l'ordre de la Nature même, qui se plait à se jouër & à étaler son sçavoir-faire; ainsi nous avons tort de chercher à l'effacer, & par là nous courons risque de gâter le Caractere qui nous est propre, sans réussir à en mettre un meilleur à la place. Enfin, si par les Manieres, on entend certains petits déhors animés, dont on croit embellir son Extérieur, il se peut que l'on se trompe, & que les meilleures Manieres soient celles qui

qui ne se font point remarquer, comme en fait d'Odeurs, le meilleur est de n'en point avoir, & qu'il est établi parmi les gens de goût de ne point porter de parfum sur sói. Au reste, quoi que les François soient les gens du monde qui se piquent le plus d'avoir les Manieres naturelles, aussi bien qu'honnêtes, on voit neanmoins parmi eux une affectation sur ce sujet qui fait une de leurs singularités: on y voit nombre de gens qui font ce qu'ils apellent, *se donner des Airs*, c'est-à-dire, qui, par des Manieres affectées, veulent bien faire sentir aux autres qu'ils s'estiment plus qu'eux. On pourroit, je crois, en parlant grossierement, apeller cela, si non être fou, du moins trouver à propos de le paroitre par ses Manieres. Cette folie aussi trou-

trouve ſes Imitateurs parmi d'autres Nations.

Une choſe qu'il ne faut pas ſeparer du Tour de converſation des François & de leurs Manieres, c'eſt leur Politeſſe. Ils ne ſe contentent pas de n'avoir rien de rude, ni de choquant, rien qui rebute; ils veulent atirer à eux & ſe faire valoir par du Poli, & ils ſont adroits à le former; à peine voïés vous dequoi ils le forment. C'eſt ou le François triomphe, & où, en effet, il eſt arrivé à un point de perfection, qui peut donner le plaiſir du ſpectacle à des Etrangers. Il fait une heureuſe Attention à des riens, & il s'aſſujetit de bonne grace à ce qui n'eſt d'aucun prix; c'eſt ce qui redouble celui de ſa Politeſſe, qui par là eſt etenduë ſur toutes les Actions

ons de la vie, aussi bien que sur tous les Discours : ses moindres Actions, ses plus petits Mouvemens en sont embellis. Il étend poliment la main, & poliment il la retire. Il la présente à une Femme qui passe d'une chambre à l'autre, & accourt pour la lui présenter, tout comme si le passage étoit difficile ou le pas dangereux. De même il accourt pour ramasser un Gant ou un Mouchoir tombé à terre, avec autant de précipitation que s'il s'agissoit de le tirer du feu ; par là il fait plus que de ramasser simplement un Gant ou un Mouchoir. A table il fait plus aussi que de servir son voisin avec des mains lavées ; il lui fait des protestations de n'avoir pas touché à ce qu'il lui sert, & le regale de Politesse, au hazard même de passer

passer pour un homme qui est en mauvais état. Il ne se contente pas de dire naturellement ce qu'il a à dire, cela manqueroit de Politesse ; il le dit par *Honneur* & par *Grace* : la chose la plus indifferente devient une Grace pour lui, c'est *en grace* qu'il la demande. Il a la Politesse de ne dire une chose trés indifferente aussi qu'en suite d'un *Monsieur*, *oserai-je?* ou d'un *Permettés-moi*, *Monsieur*. Il a *l'honneur* de voir celui qu'il voit ; *l'honneur* de suivre celui qu'il suit. Il a *l'honneur* de dire ce qu'il dit, & il sçait accompagner ses *Graces* & ses *Honneurs* d'Inclinations grandes & petites, de Reverences qui les assortissent. Il à *l'honneur* d'écrire à celui à qui il écrit, *l'honneur* d'etre son *Serviteur*, son *Serviteur très humble*, son

ſon *trés-obeïſſant Serviteur*; de l'être *ſans reſerve*, *avec beaucoup de conſideration & d'Eſtime*, *trés particulierement*, *trés veritablement*, *trés parfaitement*; il a *l'honneur* de l'etre avec un *atachement inviolable*, avec un *entier devoüement*, avec *reſpect*, avec un *reſpect trés profond*, avec *toutes ſortes de reſpects*, *plus que perſonne*, & *plus qu'il ne ſçauroit dire*. Il a bien d'autres Honneurs encore, dont je ne me ſouviens pas; chacun cherche à rencherir ſur les autres, & à avoir un Honneur nouveau, & jamais on ne vit une Nation ſi fertile, ſi riche en Serviteurs, ſi glorieuſe de ſervir. Mais leur Politeſſe eſt grande, ſur tout en ce qu'ils ne ſe contentent pas de l'avoir pour les perſonnes qui ſont au deſſus d'eux, mais qu'ils l'étendent

dent jusqu'à leurs égaux ; ce ſont des Soumiſſions reciproques qu'ils ſe font, & le plus ſouvent ils ont l'honneur d'etre les trés-humbles & trés-obeïſſants Serviteurs de ceux qui ont l'honneur d'être les leurs. C'eſt un jeu qui ne reſſemble pas mal à celui des Mouches, qui paſſent leur Tems à s'abaiſſer profondément les unes au deſſous des autres. Ou, s'il faut parler plus honnorablement de la Politeſſe Françoiſe, s'il faut lui trouver une comparaiſon polie, je dirai, que toutes ces Nipes curieuſes qui nous viennent de France, & qui ſont admirablement travaillées & finies, tous ces Bijoux dans leurs étuis, tous ces petits meubles avec leurs reſſorts & leurs charnieres, ſont une figure parfaite des Jolies gens de ce Païs, de ces Hom-

mes qui se meuvent artistement, qui se plient & se replient de bonne grace, & qui, par tout ce qu'ils ont de poli & de recherché, meritent toute l'Attention des gens qui sont dans ce goût & qui savent manier les Bijoux. Car cela entre dans le caractere de la Nation Françoise : elle mérite d'avoir des Bijoux ; elle sçait les manier, & ce seroit en vain que la Nature nous feroit, à nous autres Gens grossiers, de ces sortes de presens, dont nous ne sçaurions jouïr. Cet Homme qui s'incline devant vous à tout moment, cet Homme si gracieux, & qui a l'honneur d'être votre Serviteur trés-humble, si, à vôtre tour vous ne vous inclinés devant lui, si vous ne l'entretenés d'*Honneur* & de *Grace*, deviendra roide pour vous,

vous, & tout ſon Poli ſe ternira.

Oſons être groſſiers ſur le ſujet de la Politeſſe Françoiſe; ou, ſi elle eſt petite jusques à echaper aux mots groſſiers, oſons du moins dire d'elle, ou d'un grand nombre d'uſages qu'elle établit parmi les gens du Bel air, que ce n'eſt que Singerie & Petiteſſe, & qu'il y a de l'indignité à ſe faire valoir par là; que le Merite de l'Homme n'eſt pas une choſe ſi ignorée, que nous ſoïons reduits à avoir recours à toutes ces affectations, à lui ſubſtituer un Merite inventé, qui fait de l'Homme une jolie choſe, un colifichet, plûtôt qu'une Creature qui ait de la dignité. Mais ſur tout les Etrangers qui adoptent ces choſes & s'en parent, méritent d'être marqués de tout le ridicule

qu'elles peuvent avoir. Ce ſont, dit-on, de ſimples honnêtetés qu'il eſt établi de donner & de reçevoir ſur ce pied là, & il eſt d'un Homme ſenſé de ne ſe point diſtinguer, de ne point heurter l'Uſage. Je ne deciderai point ſi un Homme ſenſé doit ſe ſoumettre à l'Uſage en ces ſortes de choſes, ou s'il doit s'en diſpenſer, c'eſt à chacun à voir juſques ou porte ſon Bon-ſens ; je dirai ſeulement, que de petits ridicules en grand nombre, & qui reviennent à tout moment, en font un très grand ; qu'ils rendent ridicules, dans l'ordinaire de la vie, les gens qui en ſont marqués ; qu'un Homme ſenſé à bonne grace de mettre de la Juſteſſe & de la Simplicité dans ſes Expreſſions & dans ſes Manières ; auſſi bien que dans ſa Con-

Conduite, & qu'une fort grande Politesse & des Manieres si embellies sont aussi peu dignes d'un Homme, qu'une fort grande Parure. En effet, il faudroit laisser l'une & l'autre aux Femmes, & même conseiller aux plus raisonnables d'entre elles de les dedaigner. Que faire donc de cette Politesse? Où placer toutes ces Manieres dont tant d'Honnêtes-gens sont travestis plûtôt que parés? On convient, qu'un Habit trop couvert de dorure sied mieux à un Charlatan sur le Théatre qu'à un Honnête homme dans la Societé. Un Exterieur tout chamarré de Politesse & de belles Manieres, ne seroit-ce point aussi une Parure à renvoier au Théatre?

Le sujet est trop riche pour n'en pas dire encore un mot.

On demanderoit volontiers à ces Mrs. si la vraie Politesse n'est pas une vertu, si elle ne doît pas avoir lieu en tout tems & à légard de toutes les Personnes avec qui l'on est en comerce. Il y a de l'aparence que cela est ainsi, puisque la Politesse est l'exterieur de l'Honnêteté, & que l'Honnêteté subsiste toûjours. La veritable Politesse est donc celle que l'on ne quitteroit point, comme la Propreté dont le Beau-monde se pare, ne se prend & ne se quitte pas pour les personnes qui surviennent, mais que chés lui elle fait partie de l'Habillement ordinaire. Si la Politesse des François, a cette marque de realité, si elle se soutient, si elle s'etend sur l'ordinaire de la vie, il faudra lui faire reparation & convenir que les autres

Peu-

Peuples ont quelque chose de grossier & de barbare au prix d'eux. Mais aussi, s'il se trouvoit, que leur Politesse les quittat pour faire place aux Manieres que produit l'Humeur chagrine lors qu'on s'y abandonne, s'il arrivoit que chés eux, que dans leur Domestique, ils fussent faits comme le reste du Monde, la chose changeroit; nous serions en droit de faire valoir leur Politesse contre eux & de leur soutenir, que des Peuples moins polis, mais qui ont des Manieres plus simples, & à peu près égales en tout tems, sont moins grossiers, moins barbares que les François, si differens d'eux mêmes, si fort au dessous de ce qu'ils sçavent être. Du moins, cela seroit-il ainsi pour les personnes avec qui ils passent la vie;
 pour

pour ceux qui ſont plutôt les temoins de toutes ces Civilités qu'ils n'en jouiſſent, & nous n'aurions pas lieu d'envier à ce Peuple une Politeſſe qui feroit ſouhaiter de ne pas apartenir de trop prés à ces Gens polis. Si cétoit là le cas des François, s'il ſe trouvoit que la Politeſſe manquat dans le beſoin aux uns, aux Gens ordinaires, & qu'elle ne les empechat pas de ſe livrer à tout ce que les diviſions & les querelles ont de hideux ; ſi d'un autre côté il ſe trouvoit encore qu'elle fut de trop pour les autres, pour les Gens de mérite, qu'au lieu d'embellir le Familier par où ils valent, & qui met leur Merite dans tout ſon jour, elle le couvrit ; ſi enfin, les hommes, quels qu'ils ſoient, aiant ce moien facile de ſe faire valoir, negligeoient dès là de

culti-

cultiver ce qui les fait valoir réellement, il seroit bien vrai que la Societé n'est pas entretenue par la Politesse, mais amusée seulement, & que c'est un trés petit éloge que celui d'Homme poli. Il seroit bon pour les François, que quelque Homme de genie leur rendit sur le sujet des Manieres, de la Politesse & du Bel-esprit, le service qu'un Homme de genie a rendu aux Espagnols sur le sujet de leur Bravoure, qu'il decrivit les Dits & les Faits d'un Heros Bel-esprit, d'un Joli homme, d'un Homme poli. Les Dom Quichotes de ce caractere ne sont pas moins fous que les Dom Quichotes en courage; ils sont plus fatigans & en plus grand nombre, & il est certain qu'en faisant perdre aux hommes le goût pour toutes ces fa-

daises, on leur rendroit un service trés considerable. Par là on leur donneroit lieu à se faire valoir par de meilleurs endroits, & à ne se pas croire Gens de mérite, lors qu'ils n'ont que des Expressions & des Manieres, un Exterieur ajusté & démprunt. De la Politesse des François je passe à leur Galanterie, à ce qui fait le Galant-hom̃e, qui rencherit sur l'Homme poli & le realise en quelque sorte.

Par Galanterie ils entendent l'art d'obliger de bonne grace, & dembellir, par toutes sortes de petites circonstances, les bien-faits que l'on reçoit d'eux. Ils entendent cela à merveille, & sçavent relever, par leur manieres d'agir, jusques au moindres services qu'ils vous rendent. Lors que vous en avés

reçû quelques-uns de leur façon, quoi que l'on fasse ailleurs pour vous obliger, il vous semblera toûjours qu'il y manque quelque chose, & vous avés de la peine à ne pas regréter les François, dans le tems même où naturellement vous devés le moins les trouver à dire. Tel est le charme de la Bonté de cœur: rien ne sçauroit la surpasser ni en tenir la place. L'Attention aux petites choses conduite par ce principe, perd ce qu'elle a de bas & en est comme ennoblie; l'Honnêteté & la Politesse, qui hors de là ne sont que des aparences, prennent ici de la vie & entrent réellement dans le caractere qui fait plaisir chés cette Nation. Le Galant-homme, tel qu'il se trouve ici, est peut-être ce qui les distingue le plus particuliere-

ment

ment des autres ; c'eſt la qualité de l'Homme de mérite qui apartient proprement à la Nation Françoiſe. Dans la Converſation les François entendent par Galanterie, un Tour d'eſprit délicat, qui tire adroitement des plus petits ſujets dequoi vous flater. Si c'eſt bien fait que de nous flater & de nous rendre contens de nous mêmes, cette Galanterie encore eſt une choſe à relever en faveur des François, & en cela nous ne pouvons que les gouter & les admirer. Mais malheureuſement les qualités de l'Eſprit n'ont pas le privilege des qualités du Cœur ; elles ſouffrent auſſi peu d'etre etendues que d'être imitées. Quoi que toute la Nation pretende à cette fine Galanterie, elle demande ce qui n'entre pas dans le

le caractere de toute une Nation, & pour mille perſoñes qui plaiſent par cet endroit, il s'en trouve en France dix mille qui par le même endroit deplaiſent ; des gens qui vous diſent des Louanges en face dans le tems que vous vous y attendés le moins, & vous metent dans l'embarras de repondre à ce qui ne merite point de reponſe, ou qui en merite une qui ne ſeroit rien moins qu'un retour de Louange comme leur Politeſſe le demande. Les Femmes ſur tout ſont à plaindre, du moins les Femmes raiſonnables. La plus-part des Hommes croiroient ne ſavoir pas vivre, s'ils les entretenoient naturellement, d'autre choſe que d'elles-mêmes ; il leur paroit que de ne pas dire à une Feñe, du moins de tems en tems, qu'elle eſt bel-

le

le & qu'elle a de l'Eſprit, ce ſeroit lui faire entendre que la Beauté & l'Eſprit lui manquent. Mais les Femmes ont dequoi ſe conſoler, en ce que les Hommes font la même choſe entre eux & ſe traitent en Femmes les uns les autres ; ils font entrer des Loüanges, où, pour me ſervir de leur terme, des Choſes obligeantes, dans tout ce qu'ils ſe diſent. C'eſt le Goût du Païs, & l'on s'y fait generalement ; comme il y a des Païs où tous les mets que l'on mange ſont apretés avec du Sucre, & qu'on les y trouve bons. Cette ſingularité des François me paroit encore une de celles qui méritent que l'on s'y arrête un moment.

Non-ſeulement leurs Diſcours ordinaires ont quelque choſe de flateur, qui fait de la

peine

peine à un Homme modeste & sensé, à tout homme qui n'est point fait à ce Langage, & qui ignore la maniere de repousser les Loüanges, où d'y répondre en les faisant retomber sur ceux qui les donnent ; mais même leurs Discours prémedités & voués à tout ce qu'il y a de plus excellent, aussi bien qu'à ce qu'il y a de plus conforme au Genie de la Nation, sont ordinairement voués à la Louange. C'est en quoi l'on excelle en France, & c'est en quoi l'on se fait gloire d'exceller. Il y a un Corps d'Hommes choisis entre tous les gens d'Esprit, entre les plus fameux Ecrivains de la Nation, & qui en prend même le nom, comme par excellence ; un Corps voüé à la pureté du Discours & à l'Eloquence, & qui, par sa superiorité d'Esprit,

ſprit, impoſe aux autres & les regle en quelque ſorte. Chacun d'eux, lors qu'il eſt reçû dans ce Corps, prononce un Diſcours, comme pour montrer de nouveau & de vive voix, qu'il eſt digne du choix que l'on a fait en ſa Perſonne ; & ce Diſcours, qui ſervira de modelle à d'autres, & qui montre ſur quoi principalement un Homme de genie a bonne grace de s'exercer, doit contenir des Eloges ; des Eloges donnés aux Vivans & aux Morts. On y louë, comme par arrêt, des hommes loüés déja, & qui doivent être loüés de nouveau dans toute la ſuite des tems. On les loüe comme on tire au blanc: on les crible de Loüanges. Çeux qui loüent recevront à leur tour la Louange qu'ils ont donnée à d'autres, & ces Hommes habi-

les

les & placés comme à la tête de la Nation Françoise, l'entretiendront, sans doute, dans l'Habitude qu'elle s'est faite de loüer, & de faire consister dans la Louange l'action la plus noble de l'Esprit humain. Si les Eloges dont je viens de parler, ne sufisent pas pour cela, ceux qu'ils mettent a la tête de leurs Livres, leurs Epitres dedicatoires, acheveront de le faire. Ils y sçavent loüer magnifiquement, non-seulement un homme ordinaire, mais même un homme indigne, & gâter un bon Livre par une Dédicace, qui, dans les aplications de ce que le Livre contient, établit précisément le contraire de son contenu. En un mot, c'est ici le Païs où on loüe à quelque prix que ce soit, & où la Loüange, à force d'etre répandue

ſur tout le monde, ne diſtingue & ne loüe plus. Elle ſert à montrer l'Eſprit de celui qui loue, s'il en a aſſes pour trouver des Loüanges nouvelles, ou pour donner aux Loüanges uſées un tour nouveau. En effet les hommes, tels que nous les voions, & les Grands ſur tout, ſont faits de ſorte, qu'une des choſes qui naturellement doit ſervir d'Épreuve à l'Eſprit, c'eſt de les louer, & aprés qu'à toutes les qualités louées en eux ils ont ajouté celle de recevoir la Louange, de les louer encore. Ces Loüanges ne ſçauroient manquer de devenir enfin epurées, telles que l'Eſprit ſeul, ſans que le Cœur y ait part, ait la gloire de les produire. Ceux qui excellent dans ces compoſitions, ſont ſur ce pied là des gens a être loués à

proportion qu'ils louent, & il faut avouer qu'il n'apartient qu'a eux seuls de se louer dignement. Parlons naturellement & repandons du grossier sur toutes ces Louanges : Louer des gens en face, quels qu'ils soient, c'est supośer qu'ils aiment les Louanges, c'est les maltraiter. Loüer, à la face de toute la terre, des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est Impudence. Louër des Grands qui veulent être loüés, sans qu'ils songent à mériter de l'être, c'est Lâcheté. Enfin, faire metier de louer, quand même le plus souvent on loueroit des gens vertueux, c'est faire un chetif mêtier ; c'est nuire à la Vertu qu'on louë. La Vertu distingue les hommes ; mais la Louange renduë generale au point où elle l'est ici, confond

les Hommes vertueux avec les autres, & rend leur Exemple sans effet. D'ailleurs, les hommes, au plus haut point de leur perfection, sont toûjours des hommes foibles, sujets à l'Erreur & aux Miseres humaines, des hommes trés imparfaits. Les Panegiriques pompeux leur sont disproportionés, & leur conviennent aussi peu que les Statuës Collossales conviennent aux hommes, qui, tout grands qu'ils puissent être, ne sont toûjours que de petits hommes. Il est étonnant que des gens d'un bon Esprit, des Hommes de mérite, ne sentent pas cette vérité; qu'ils se laissent entrainer par la Coûtume à faire le personnage de Panegiriste, qui, sans des menagemens que l'on n'y observe guere, est toûjours un personnage indigne, qui met l'Hon-

l'Honnête-homme de pair avec le Flateur, & peutêtre même avec le Corrupteur, quand ce ſont des Vivans qu'il loué. La Politeſſe outrée & le faux goût des François pour l'Eſprit, le trop de prix qu'ils y mettent & leur empreſſement pour en montrer, ont introduit chés eux toutes ces indignes Loüanges ; & la Médiſance, qui n'eſt pas moins commune en France que la Loüange, & où ils n'excellent pas moins, la Medisance qu'ils ſçavent debiter poliment, acheve de metre de l'extrême dans le caractere de cette Nation, & du ridicule dans ſa Politeſſe. Envisageons les François par d'autres endroits, & donnons-leur des Louanges qui leur conviennent.

Une choſe qui n'eſt pas fort importante mais qui mérite

pourtant d'être relevée en leur faveur, c'est qu'ils sont les gens du monde qui tieñent le mieux leur place à un Repas, & qui font le plus agreablement la Debauche. Il semble que c'est pour eux que le Vin à été fait; il leur donne une joie vive & ingenieuse. Ici tout est naturel, le trop de Politesse & de Manieres, le trop de choses obligeantes s'evanouissent; le Caractere François se produit ici agreablement & comme à decouvert. C'est où leur Esprit prend de nouvelles forces. Ils ont mille petites Chansons qui incitent au Plaisir, & exhortent à renoncer aux Soins & à jouir de la Vie; & leur Morale, debitée d'une maniere qui lui est convenable & soutenuë par l'Exemple qui l'apuie, fait son effet; On se trouve ridicule des Soins

Soins que l'on se donne, on veut vivre pour le Présent, & on ne manque guere d'en venir à bout. De toutes les Yvresses celle-ci est sans doute la plus heureuse, & peu de gens ailleurs peuvent se vanter d'avoir une Morale qui les abandonne moins dans l'occasion, & qui soutienne mieux l'épreuve. Au reste, comme les Chansons Bachiques, & peut-être les Chansons en general, se chantent en France plus que nulle part ailleurs, c'est aussi une des choses où les Francois excellent; ils ont pour cela un talent que l'on n'a point dans les Païs où une maniere de vivre plus serieuse produit un Caractere d'esprit plus serieux. Il faut dire encore à leur louange, qu'au lieu des grands Repas que l'on fait en d'autres Païs,

au lieu de ces formidables festins, qui rassemblent une multitude de gens mal assortis, & leur présentent une profusion de mets mal aprêtés, ils sçavent faire leurs Repas petits, en les reduisant à un petit nombre de Personnes qui se conviennent, aussi bien qu'à peu de plats, & qui soient bons. Ils font leurs repas tels que l'Ouverture de cœur & une entiere Liberté pour dire ce que l'on pense, en font le plaisir principal. Mais sur tout, leur maniere de joindre familierement aux gens du Logis ceux qui surviennent, & de manger ensemble ce qui se trouve apreté, a quelque chose de cordial & qui tient de la Societé, plus que du boire & du manger; c'est une des circonstances de leur Savoir-vivre qui mériteroit

roît d'être imitée ; ou plûtôt c'est une suite de leur Bonté de cœur qui l'emporte sur ce qui n'est que Sçavoir-vivre, & se fait toûjours remarquer avec un nouveau plaisir. Il y a une chose à ajoûter au sujet de leurs Plaisirs : Ces gens qui les prennent si souvent, & qui semblent n'être faits que pour cela, savent s'y prendre de maniere, que les Affaires qui leur sont confiées n'en souffrent point ; ailleurs les Debauches abrutissent, & les gens qui s'y abandonnent ne sont plus propres à rien ; ici ce n'est pas cela ; un Debauché peut être un Habile-homme, qui non-seulement ne perd aucune occasion d'aller à ses fins, mais qui souvent y fait servir les Débauches mêmes. Il semble qu'il n'apartienne qu'aux François d'étendre les Plaisirs

de la Table au point où ils les etendent, & de faire un ſujet d'éloge de ce que l'on reproche aux autres. Je ſerois d'avis de leur laiſſer en propre une choſe, dont eux ſeuls ſavent faire uſage.

Un autre abus que les François ont heureuſement rectifié, c'eſt le Jeu. Il eſt fort du goût de leur Nation, & c'eſt peut-être celle où il y a le plus de Joüeurs; au moins eſt il ſeur que c'eſt la Nation où il y a le plus de Joueuſes. Les Femmes en France, comme vous croiés bien, n'ont pas pû voir les hommes leur manquer jusques à paſſer des Aprés-dinées entieres ſans elles & prendre un plaiſir où elles n'uſſent point de part, & les Hommes de leur coté, n'ont eu garde de priver les Femmes d'un plaiſir ou elles pou-

pouvoient entrer & qui par la redoubloit pour eux. C'est ce qui a rendu le Jeu general au point qu'il l'est, & en a fait une maniere d'emploier le tems si universellement aprouvée, qu'il est permis à peu de gens de s'en dispenser. Pour jouer de maniere que tout le monde y prit gout, ils ont etabli un Jeu de commerce, un petit Jeu où la perte ne chagrinât pas, & où la Politesse & l'Esprit eussent lieu & y missent de l'Enjouement. En effet, le grand Jeu est serieux & tient de la Tragedie ; cela ne convient pas à des Societés formées pour la Joie, & il faut le laisser à ceux qui ne craignent pas de se troubler & de devenir furieux. Le petit Jeu, le Jeu de comerce, tient plus de la Comedie : les Acteurs & les Actrices y jouent leur role

de bonne grace, & en jouan
on y dit des gentilleſſes qui ſ
raportent au Jeu & y metten
du relief. Il a même ſes Spec
tateurs qui lui font honneur &
qui aplaudiſſent. Ce ſont le
petites Comedies domeſtique
qui aujourd'hui ſe jouent e
France, dans toutes les maiſon
où le Beau-monde entre. Tou
te perſonne qui en eſt, a, cha
que jour de la vie le plaiſir d
choiſir, ou d'être du nombr
des Acteurs, ou d'avoir la ſa
tisfaction du Spectacle; mais i
convient davantage de jouer, &
la dignité eſt ici du côté de
Acteurs. Auſſi les Spectateur
ne ſont ils tels que pour le plai
ſir du Changement; le lende
main ils rechangent & rede
viennent Acteurs. Cependan
il faut vous dire, que la libert
que certaines gens ſe donnen
de

de garder le Silence dans les Visites, s'etend aussi chés quelques uns jusques à y demeurer dans l'inaction, lors qu'ils osent assés pour cela, & qu'ils veulent bien essuier les questions que cette singularité leur atire. Ne trouvés vous pas, Monsieur, que tout cela soit bien imaginé, & que ce soit une partie de la Vie passée innocement, que celle que l'on passe au Jeu, ou a voir jouer? En effet, perdre son Tems, n'est pas le plus grand abus que l'on en puisse faire, & par le moien du Jeu on évite l'Oisiveté, qui est la Mére de tous les vices. Mais, dirès-vous cet amusement ne fait pas honneur à une Nation spirituelle, & on voit ailleurs des gens qui ne se piquent pas d'Esprit, s'entretenir de ce que leur fournit le Cœur, & passer en-

ensemble des heures entiéres sans jouer, & sans s'ennuier. Il est vrai, mais outre que cela aproche trop du Serieux, du Philosophe, & n'a lieu qu'entre des gens d'un certain Caractere, entre peu de gens, c'est qu'ils n'ont pas le plaisir de recommencer le lendemain, & de faire de leur commerce le Train ordinaire de la vie. C'est là le grand avantage que l'on tire ici du Jeu : il dispense les Hommes de se convenir personnellement, & les Femmes de plaire toûjours aux Hommes ; il les met tous en etat de tirer en tout tems parti les uns des autres. Par là encore les François peuvent se vanter d'être de tous les hommes les plus sociables.

De toutes les singularitez des François la plus grande, & celle qui en comprend le plus d'autres,

tres, c'est la Mode ; c'est ce qui les distingue de tout le reste du Monde. La Mode est la Coûtume dans toute sa fureur, qui semble se joüer d'eux, & faire essai & parade de sa toute-puissance. Tous les Peuples, à la vérité, sont soumis à la Coûtume, & c'est, sans doute, ce qui fait le malheur des Peuples. Par cette Dépendance, où il suffit de faire comme les autres, on se dispense d'examiner ce qu'on fait, & même les plus honnêtes-gens, ceux qui pourroient redresser les autres, se laissent entrainer & craignent, en faisant mieux, de passer pour des Gens singuliers. Mais, du moins, la Coûtume, chez tous ces Peuples, a quelque chose de reglé, & chacun sçait tout ce qu'elle exigera de lui. En France, ce n'est pas cela : La Coûtume

tume n'y a rien de fixe; c'est un Torrent qui change de cours à chaque fois qu'il se déborde; & qui, en se débordant, innonde tout le Païs. D'une Coûtume qui s'est assouvie, on passe à une autre Coûtume; c'est toûjours à une Coûtume fraîche & vigoureuse qu'on se soumet, & les hom̃es, dans tous ces Changemens, se trouvent exercez sans cesse & tenus en haleine, pour se soumettre toûjours de nouveau. Cet Exercice, à quoi ils prennent plaisir, leur paroit une Liberté; semblables à des Prisonniers, à qui tous les jours on changeroit les Chaines & les Prisons, & qui à cause de cela, se croiroient libres. D'où vient cette singularité, direz-vous? Pourquoi la Coûtume varie-t-elle davantage en France, & son Pouvoir y est-il plus grand qu'ail-

qu'ailleurs ? C'eſt que la Nation Françoiſe, plus que toutes les autres, eſt ſujette au Changement & ſenſible à la Nouveauté, & en même tems à une ſorte d'Uniformité : chacun y veut être fait comme les autres. Ils ſont peut-être auſſi la Nation qui a le plus de facilité à renoncer à une certaine Liberté que d'autres conſervent. Tout cela enſemble aſſujetit les François à la Mode, qui les unit dans la Nouveauté & contente leur humeur changeante, & inſenſiblement ils s'en remettent à elle pour toutes choſes. Tous auſſi reconnoiſſent ſon Autorité, les Grands & le Roi comme les autres : la Mode reſſemble au Deſtin dont parlent les Poëtes, qui eſt ſuperieur à toutes les Divinitez & à qui Jupiter même obéït. Vouloir entrer

dans le détail de tout ce à quoi elle oblige les François, ce séroit recommencer à les décrire; car tout ce qui se fait en France & dont je vous ai parlé dans mes Lettres; tout ce que je puis vous en dire encore, se fait sous le bon Plaisir de la Mode, & la matiere est si riche qu'on ne sçait presque à quoi se déterminer pour en parler. Commençons par les Habits, dont ils font une chose importante.

Un Etranger, qui s'arrête en France, est surpris des changemens continuels que la Mode établit là-dessus. Il croit voir des gens qui essaient toutes sortes d'Habits, sans en pouvoir trouver un qui leur convienne, & enfin sans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils passent à une Mode nouvelle, ils assurent fort sérieu-

férieusement & prouvent par bonnes raisons, qu'elle sied mieux, ou qu'elle est plus commode, que celle qu'ils viennent de quitter, & on croiroit presque qu'il en est quelque chose. Cependant, au bout de cent Changemens, tous de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes Modes; c'est-à-dire, qu'aprés avoir fait bien du chemin, ils se trouvent à l'endroit d'où ils etoient partis. Il y a, ce semble, une chose qui devroit les arrêter; ce sont ceux de leurs Voisins qui les imitent: de la maniere dont ils outrent les Modes, & prennent plaisir à rencherir sur toutes les Nouveautez qui leur viennent de France, on diroit que leur dessein est de tourner les François en ridicule, plûtôt que de les imiter. Mais ce n'est pas ce

qui arrive : les François ont bonne grace dans leurs changemens de Mode ; ils les assortissent de tout ce qui leur convient, & toute Nation qui veut les imiter se tourne en ridicule elle-même. Ils semblent être faits pour leurs Habits, & toûjours pour le dernier qu'ils mettent ; & nous autres, avec chaque Mode nouvelle, nous prenons un Ridicule nouveau. Ce qu'il y a de merveilleux en cela, c'est que tant de Peuples le prenent, & soient attentifs à détourner le ridicule des François & à s'en charger eux mêmes. Cela s'étend jusques là, que ceux d'entre les François qui entreprennent de justifier leur Nation au sujet de la Mode, alleguent le profit qui lui en revient, en ce qu'elle vend chérement ses Babioles au reste du mon-

monde. Il faut avouër que c'eſt une raiſon à alléguer, & qu'après tout il n'y a pas tant à rire des François que de nous mêmes, comme on ſe moque des Dupes & non du Charlatan, lors qu'il débite bien ſes drogues, & que ſes farces ſervent à l'enrichir.

Les changemens de la Mode ne ſont pas moins frequents en autre choſe qu'en Habits; ſouvent ils ſont plus incommodes, lors qu'ils roulent ſur des choſes plus difficiles à changer. Tel ſe ruïne à renouveller ſes Meubles, qui ſont encore neufs, mais qui ne ſont plus nouveaux; cet autre à refaire ſa Vaiſſelle, qui eſt bien faite, mais hors de Mode. Celui-ci ſe dégoute de ſa Maiſon avant qu'elle ſoit achevée, parce qu'il eſt ſurvenu une autre maniere de

bâtir. Celui-là congedie ses Domestiques, dont il est bien servi, mais qui ne sont plus à la mode ; car les Domestiques aussi en relevent, même chez les Femmes, où il semble que sur ce sujet il n'y doive rien avoir à changer. La Mode leur permet de se faire servir par des Hommes, & par là elle leur donne le plaisir du Changement. Tantôt ce sont de petits Laquais qu'il faut avoir ; quelquefois ce sont de grands Laquais ; d'autre fois ce sont des Pages ; quelques uns ont voulû avoir chez eux des Mores. Presentement j'entens dire qu'on voudroit avoir des Muëts, & je n'ai pas de peine à le croire, aprés une autre sorte de Domestiques, que la Politesse Françoise sans doute ne leur permettra pas d'introduire,
ceux-

ceux-là, à en juger par le train que les choses prennent, doivent leur convenir. Les changemens de la Mode ne s'arrêtent pas aux Domestiques ; les gens de toute Condition haussent & baissent avec son flux & reflux, & il faut qu'un Mérite soit bien éminent, pour qu'elle ne le fasse pas perdre de vuë. Il n'y a en échange Caractère ou Talent si abject, pourveu qu'il ait quelque chose d'aparent dont on ne puisse se promettre de le voir une fois à la Mode. L'Esprit même, l'Idole cherie de ce Peuple, dépend de cet autre Idole plus grande encore. Tantôt on a vû les Pointes à la Mode, tantôt les Equivoques ; il y a eu un tems où l'on n'entendoit parler que par Proverbes ; une autre fois ce n'étoit qu'Enigmes. Le Pre-

cieux & le Phœbus ont eu leur tour. Peut-être qu'après le Brillant & le Beau ſtile d'apreſent, la Mode amenera les François au Simple & au Senſé, où quelques-uns d'entre eux, qui ont oſé prendre le devant, ſont déja arrivez.

Leur Langue auſſi dépend de la Mode & ſe reſſent de ſes caprices, & tout ce nombre de Gens d'eſprit, liguez enſemble pour ſa deffenſe, ne ſçauroient la mettre en ſeureté. Non-ſeulement les Expreſſions nouvelles que la mode introduit, ne la dédomagent pas toûjours de celles qu'elle en retranche, mais les changemens qu'elle y aporte, au lieu de la rendre plus parfaite ne font ordinairement que la rendre plus bizarre, juſques là que les François eux-mêmes ne ſont pas toûjours d'ac-

d'accord pour décider des cas douteux qui se presentent. De tout cela il arrive que leurs meilleurs Ecrivains deviennent successivement hors de mode, c'est-à-dire, ridicules pour la plus-part des Lecteurs. Car l'Oreille délicate du François suporte avec peine un mot qui vieillit; il y a là dequoi lui gâter toute la page, & pour quelques Lecteurs très délicats, tout le Livre, comme un de leurs Auteurs nous assure l'avoir vû lui-même, & prend occasion de là de recommander la pureté du Stile aux Ecrivains qui veulent être lûs. Au reste, une chose très polie que la Mode établit pour leurs Ecrivains, & qu'il faut remarquer en passant, c'est qu'ils ne mettent plus leurs Noms propres à la tête de leurs Ouvrages: ce ne sont plus

les *Jean* & les *Pierre* qui écrivent ; cela seroit trop naturel & du vieux tems. Les Auteurs des Livres nouveaux, sont toûjours, ou le plus souvent, des *Messieurs* ; ils ont soin de nous en avertir à la tête de l'Ouvrage, & leurs Ouvrages, où il y a effectivement plus du *Monsieur*, que de *l'Homme*, plus de Tour & d'Expressions que de Sentimens & de Réalité, repondent à cela & en justifient le titre. Je pense que les François doivent cette Politesse à un débordement de la Mode au sujet du titre de *Monsieur*, qu'elle a jetté par tout. On le repete à tout moment en se parlant, & à force de le donner & de se l'entendre donner, on se le donne enfin à soi-même. Cela ne se fait encore que dans les Livres, & la Mode n'en est pas venuë

venuë dans la Converſation ; mais il me paroit qu'on n'en eſt pas loin: Déja la Femme en parlant à ſon Mari, auſſi bien qu'en parlant de lui, ne l'apelle plus que *Monſieur*, Monſieur un tel. Monſieur n'apelle plus ſa Femme que *Madame*, & quand il parle d'elle, c'eſt toûjours Madame une telle. Il n'y a plus qu'un pas à faire pour ſe donner ces titres à ſoi-même, pour convertir en *Monſieur* & en *Madame* tous ces chétifs monoſillabes, ces *Moi* & ces *Je*, qui reviennent ſi ſouvent dans la Converſation, & qui étant indignes de déſigner des Perſonnes de qualité, doivent être abandonnez au Peuple à qui ils conviennent. Cela ſera du dernier Poli ſans contredit, & il me tarde de le voir établi.

Enfin,

Enfin, la Mode domine également sur ce qu'il y a de plus important & sur ce qu'il y a de plus petit. Elle domine sur les Hommes mêmes, dont elle regle la Conduite & le Genre de vie, aûssi bien que l'Extérieur & les Maniéres : c'est selon qu'elle l'ordonne que tel veut être Athée ou Dévot, Sçavant ou Ignorant ; qu'il s'attache au Vin ou aux Femmes, à la sienne ou à celle d'un autre. Ou plûtôt, aujourd'hui la Mode deffend en France, qu'un Homme s'attache à sa Femme, & qu'à la promenade, ou en d'autres occasions, ce soit à elle qu'il donne la main ; cela seroit du dernier Bourgeois. Tout Homme marié, qui est du Beau-monde, doit laisser à un autre le soin d'entretenir sa Femme & de lui dire qu'il la trouve bel-

le,

le comme de ſon côté il doit avoir l'honnêteté d'entretenir la Femme d'un autre & de lui parler de ſes charmes. Et les Charmes auſſi dépendent de la Mode. Tantôt ils réſident dans les Yeux bruns, tantôt dans les Yeux bleux. On a vû les Nez aquilains faire bien dans le viſage ; on a vû auſſi les Nez un peu trouſſez, ou camards, avoir bonne grace & l'emporter ſur les Nez aquilains. La Mode ne s'arrête pas en ſi beau chemin ; elle découvre d'autres Charmes. Preſentement elle en eſt aux Seins, qu'elle a tirez de l'Obſcurité & mis au jour, comme un des ornemens du beau Sexe, & il ſemble qu'elle ſe ſoit fixée là. Peut-être auſſi qu'en ſe repoſant, elle médite un plus grand deſſein : Comme elle a triomphé des Hommes,

en les poussant à étaler toute leur Bravoure, jusques à se tuër de gaïeté de cœur les uns les autres, il se peut qu'elle veuille achever son triomphe sur les Femmes, en les portant à étaler tout ce qu'elles ont d'Atraits. En ce cas là les Fēmes des Païs voisins, prêtes à tout ce que la Mode voudra, & toûjours disposées à mieux faire encore que les Femmes en France, seront reduites à se contenter de les suivre, sans avoir le plaisir de renchérir sur elles. Venons à d'autres réglemens de la Mode.

Ils s'étendent, cōme je vous ai dit, fort loin, & on les reconnoit jusques dans les Contenances & les Postures. Il y a maniére de se tenir couché ou droit dans son Carrosse, droit ou panché dans son Fauteuil. Au-

Autrefois les François portoient le Chapeau sur la tête, & alors il y avoit maniére de le mettre & maniére de l'ôter. A présent ils ne le mettent plus, pour ne pas déranger la Perruque, à laquelle sur tout la Mode veut qu'ils fassent honneur. Car la Perruque est proprement la Coifure des François, & une correction heureuse de la Chevelure de l'Homme, que la Nature lui avoit faite trop chetive de la moitié. Il y a maniere de manger selon la Mode, maniere de se servir & de servir les autres, ce qui se doit faire artistement & avec de petites façons qui marquent de la Politesse. Sur-tout on doit montrer une grande attention aux besoins que les autres peuvent avoir, les prévenir, & ne pas permettre qu'ils se trouvent reduits

duits à la dure nécessité de se servir eux-mêmes. Mais en cela, comme en autre chose, la Mode ne s'en tient pas aux Manieres ; elle passe à l'Essentiel, & c'est selon ses décisions qu'un mets est sain ou nuisible, insipide ou de bon goût, qu'il doit être aprêté de telle ou telle maniere, servi au commencement du repas ou à la fin. Au repas elle fait succeder le Jeu, dont je vous ai déja parlé ; car c'est encore la Mode qui dispose du tems & de la maniere de le passer. Elle régle l'espece de Jeu qu'il convient de jouër, & le change de tems en tems ; cela sert à ranimer, par la Nouveauté, les personnes qui pourroient s'en lasser, & pour engager au Jeu quiconque ne jouë pas encore.

Et

Et la Converſation, direz-vous, ne dépend-elle pas en France de la Mode, pour le ſujet auſſi bien que pour le genre d'Eſprit? Ne s'y entretient-on pas ſur certaines matieres que la Mode regle, plûtôt que ſur d'autres? Non, Monſieur; c'eſt où le François conſerve ſa Liberté. Il diſcourt de ſoi-même & de tout ce qui lui vient dans l'eſprit, autant qu'il le trouve bon, & je ne penſe pas que quelque choſe le puiſſe géner là-deſſus. Mais afin que la Mode ne perde pas ſon droit ſur une choſe importante au point ou l'eſt la Converſation, les François, de leur bon gré, la font tomber très ſouvent ſur la Mode, & en parlent avec toute l'aplication que la grandeur du ſujet mérite. Ou plûtôt, ils reſpectent la Mode au

point de n'en pas parler par rapport à elle même, à ſon Origine & à ſa Dignité, qu'ils trouvent bon de ne pas aprofondir; mais ils s'entretiennent de ſes Arrêts qu'ils apellent des *Modes.* Ils les aprouvent & les juſtifient contre celui qui y trouve à redire, & ils examinent, ils peſent meurement ce qu'il y peut avoir d'équivoque ou d'indéterminé ſur ce ſujet. La queſtion de la Préference entre les Anciens & les Modernes, ſur quoi ils font des Paralleles, la grande queſtion qui occupe tous les Beaux Eſprits de France, n'eſt pas plus agitée parmi eux, que le ſont tous les jours des queſtions ſur les Modes anciennes & modernes. On fait des Paralleles entre elles, & on obſerve à quel point la derniere Mode pare davantage que la Mo-

Mode qui précede, combien les Modes d'apresent siéent mieux que celles d'autrefois. On raisonne sur la tournure d'une Manche, sur la bonne grace d'un Parement, sur le nombre de Boutons qu'il doit y avoir, & sur d'autres pareilles matiéres, qu'on régle & à quoi on met le prix avec beaucoup de justesse. S'apliquer au détail de toutes ces choses & s'en instruire éxactement, c'est avoir du Gout; il y a de l'Emulation & de la Gloire à y exceller. Les ignorer, ou les négliger, c'est être du vieux Tems, ou, comme ils disent, de l'autre Monde, qu'ils jugent assez different de celui-ci, pour soupçonner que toutes ces choses pourroient bien n'y avoir pas lieu.

En un mot, la Mode conduit & remuë tout en France; & en

toutes choses les François se sou-mettent à elle d'une Soumission parfaite. O l'Histoire curieuse que celle de la Mode, si nous en avions une, & que cette Divinité meriteroit bien d'avoir un Temple dans un Païs ou elle est adorée si réligieusement ! à moins qu'on ne veuille faire son Temple de Paris, où elle donne ses Loix, & où tous s'assemblent pour se prosterner devant elle & lui faire des offrandes. Les François y vont *se faire*, & ceux qui n'ont jamais été à Paris ne sont que des François informes, de *Provinciaux*, que les autres dédaignent. Les Etrangers de même y accourent de tous cô-tez pour se façonner, pour prendre un Titre de mérite, un Exterieur & des Habits qui imposent chez eux, & dont l'honneur retombe sur les François.
Par

Par cet endroit sur tout, par les Maniéres & par les Habits, les François ne sont pas éloignez de la Monarchie universelle, se voiant tout soumis, si ce n'est l'indomptable Espagnol;

Cuncta Terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Ces progrés ne doivent guere moins les contenter, que si les Hommes leur étoient soumis dans un autre sens, puisque les Maniéres & les Habits sont une chose capitale chez eux, & qu'ils se croiroient dans la Dépendance, si pour ces sortes de choses ils étoient obligez de se régler sur d'autres. Ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que les gens mêmes qui semblent n'avoir que de la haine &

du mépris pour les François, se soumettent à eux & reconnoissent leur Supériorité à cet égard. C'est une merveille dont on auroit de la peine à rendre raison : Haïr une Nation dans ses Habits & dans ses Maniéres, sans haïr en même tems & ces Maniéres & ces Habits, ne me paroit guere moins extraordinaire que ce qu'on raconte de la Foudre, qu'elle fond l'or dans une bourse sans la bruler.

Rendons justice à la Mode pour le bien & pour le mal qui en revient aux François. Le mal general & important qu'elle leur fait, c'est qu'en les attachant à la Bagatelle, elle les attache au changement qui est inséparable de la Bagatelle, & qu'un Caractere qui se forme de là, ou dans lequel ces deux qualités entrent, ne peut que

s'en

s'en ressentir & avoir quelque chose de petit. Ce qui fait un grand Caractere, ce qui le rend noble, c'est de ne pas craindre la Distinction. Or la Mode, au point où elle s'etend, rend la Distinction odieuse & ramene à la Foule ceux qui s'en voudroient detacher. S'il est vrai que le Bonsens fasse l'essentiel de l'Homme, & que de mettre le prix aux choses fasse l'essentiel du Bon-sens, il est certain que le grand prix mis successivement à ce qui n'est que Bagatelle fait deroger l'Homme & lui corrompt le Goût, & c'est là ce que les François ont à craindre de la Mode. Le bien qu'elle leur fait en échange, & qui, chés un grand nombre d'entre eux, repare en quelque sorte le domage, c'est que, de tems en tems, elle établit quel-

ques bons Usages, tels que la Multitude ne les recevroit peut-être pas, s'ils lui venoient d'une Autorité moins sacrée. Elle met une espece d'Union & d'Egalité entre les hommes par la même Dependance où elle les tient dans leurs Rangs trés differens. Les Grands, portant la livrée de la Mode aussi bien que les Petits, sont comme leur Compagnons de Service, & les Petits, voiant le Service rendu honnorable, se consolent d'autant plus de celui que leur Petitesse les oblige de rendre aux Grands. Egalement rehaussés par l'eclat du Nouveau, ils partagent avec eux la satisfaction de se Distinguer de ceux qui sont dans l'impuissance de les suivre & qui par la sentent tout le poids de leur mauvaise fortune. Ce Pouvoir d'egaliser les

les hommes s'etend plus loin encore ; il va jusqu'à causer des revolutions par raport à la Fortune même. Par tous les Changemens que la Mode introduit successivement, par ceux-là mêmes qui ruïnent les uns, elle fait du bien aux autres, aux Ouvriers & aux Marchands qui s'enrichissent par là, & à bien d'autres encore que ceux-ci font subsister. Il arrive même qu'elle fait faire des fortunes subites aux Ouvriers qui la servent bien, qui par des Inventions heureuses savent la mettre dans son lustre & rejouir ceux qui la suivent. Ajoutès à tout cela, que la Mode fournit à la Conversation d'un nombre infini de Gens d'esprit, de Jolies gens, qui se trouveroient embarassés sans elle & auroient de la peine à se soutenir. Il y a des

Peuples qui ne veulent pas recevoir l'Imprimerie parmi eux, parce qu'un grand nombre de gens s'occupent à copier des Livres & subsistent par ce moien. Tous ces gens là, disent ils, seroient reduits à la mendicité, & il seroit à craindre que la plus-part ne devinssent Voleurs de grands-chemins. On pourroit alléguer une pareille raison à qui voudroit introduire un Habillement & des Manieres fixes, & abolir la Mode : tant de Jolies gens qui en font le sujet ordinaire de leurs Entretiens, aussi bien que de leur Imitation, s'ils cessoient d'etre Copistes, se verroient reduits à ne sçavoir que dire & se jetteroient sur le Prochain. En un mot, la Mode détourne l'Humeur inquiete & changeante de ce Peuple, des choses importantes,

où elle pourroit avoir de mauvaises suites, & la détermine vers celles qui sont de moindre importance, & où les Changemens continuels, par la Nouveauté qu'ils y mettent, ont leur usage. Par là la Bagatelle reçoit du prix & devient importante à son tour; & le Caractère des François, entant qu'il roule sur la Bagatelle, en est relevé en quelque sorte. Seroit-ce enfin que la Mode, avec tout ce qu'elle a de bas, aussi bien que de singulier, fut un avantage pour cette Nation? En ce cas là il en sera du débordement de la Mode en France, comme de celui du Nil en Egypte, dont le Limon, qu'il répand par tout, est un bienfait de la Nature en faveur de tout le Païs, & nous plaindrons

drons l'Homme, qui eſt tombé ſi bas, que ce qui le deshonnoreroit, s'il etoit dans l'Ordre, eſt devenu un avantage, une neceſſitè pour lui. Adieu, Monſieur, il eſt bien vrai que je ſuis votre Serviteur.



LETTRE QUATRIÉME.

JE croi, Monsieur, avoir dequoi vous faire encore une Lettre sur le sujet des François, & au hazard de vous faire essuier quelques repétitions ; je continuë à vous écrire.

Le Peuple en France me paroit doux & complaisant ; du reste, son Caractére n'est pas uniforme ; il varie selon les differentes Provinces. On pretend, par exemple, que les Normands sont rusés, & que les Picards sont prompts. Les Gascons sont spirituels & braves, mais fanfarons avec cela, & si portés à se faire valoir & à tirer vanité de tout, que les bons contes que l'on fait en France roulent en partie sur leur

leur sujet. Il se pourroit pourtant que le Caractère Gascon ne fut que le Caractère François outré, & qu'en riant d'eux, bien des gens, sans le sçavoir, rissent d'eux-mêmes. Les Bretons & les Limosins ont la réputation d'être grossiers; c'est-à-dire, moins polis que le reste des François; car vous croiés bien que ce Païs ne sçauroit rien produire de grossier. C'est là sa prérogative, comme chaque Païs a la sienne, & comme l'on dit, par exemple, de l'Irlande, qu'elle ne produit rien de venimeux, & de l'Angleterre, qu'il n'y a pas des Loups. Les Habitans de Paris, qui ne font pas moins qu'un Peuple, passent pour être Badauts, pour des gens qui s'amusent à tout, & à qui tout sert de spectacle. Ils sont bons & honnêtes, &

trés ſenſibles aux Honnêtetés qu'on leur fait : Un Artiſan à qui vous demandés le chemin, quittera ſa Boutique pour vous le montrer, & ſi en le remerciant vous l'apellés *Monſieur*, il ſe tiendra fort recompenſé de ſa peine. Par toute la France le Peuple eſt moins inſolent & plus traitable qu'ailleurs ; c'eſt une ſuite du Caractère de la Nation qui en cela y met de l'uniformité. Il ſuporte la Domination, quelque rude quelle ſoit ; il admire avec ſoumiſſion tout ce qui a l'air de Grandeur, & ſe réjouit, auſſi conſtamment que la Nobleſſe même, de toutes les Chiméres dont la Cour veut que l'on ſe repaiſſe. Le menu Peuple en France tire du Caractere de la Nation dequoi ſe contenter ſoi & les autres ; c'eſt lui, je penſe, qui en tire le plus de parti.

Le *Paisan* François paroit tout à fait misérable : il est mal logé, mal vêtu, mal nourri, & ne vit qu'au jour la journée. Cependant il se trouve moins malheureux qu'il ne paroit. Il est fait à ce genre de vie, & la plus grande misère ne sçauroit ni l'abattre entièrement, ni le porter à se soulever : on n'entent pas parler ici de gens que le désespoir pousse à des resolutions violentes, ni contre eux-mêmes, ni contre le Gouvernement. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Païsan est sensible à la Grandeur du Prince sous laquelle il paroit accablé ; il semble qu'il trouve son pain noir plus savoureux toutes les fois qu'il aprend le gain d'une Bataille, ou la prise d'une Ville.

Les *Ouvriers* sont adroits ici &

& fort industrieux, & ils ne peuvent que l'être dans ce Païs où la Mode change continuellement, & où rien ne plait, ni ne se débite, que ce qui est bien fait. Car le François est difficile à contenter sur la Bagatelle; il l'épluche séverement; c'est où il raisonne & où il raffine. Il s'arrête & s'amuse volontiers chés un Ouvrier; son argent lui donne quelque Autorité sur lui, & il semble qu'il aime à étendre ce tems là & à le faire durer. D'ailleurs, comme il n'est pas extrémement riche, il n'y a que la beauté du travail qui puisse l'obliger à le bien paier. Il y a de l'aparence aussi que les Ouvriers en France doivent quelque chose aux Femes: elles ont du Goût; & outre que la Bagatelle est proprement de leur ressort, c'est

qu'il eſt aſſés établi ici que ce ſoient elles qui réglent toutes ſortes d'Ouvrages.

Les *Marchands* ſont extrémement civils, empreſſés & infatigables à vous faire voir ce que vous leur demandés, & même ce que vous ne leur demandés pas; vous diriés qu'entant que François ils prennent plaiſir à étaler. Vous les voiés toûjours contens, toûjours honnêtes, quoi que vous leur ayés donné de la peine ſans rien acheter; mais en revanche ils ſurfont exceſſivement leurs marchandiſes, ſur tout celles dont on eſt ici le plus avide, les Galanteries & les Nouveautés que l'on invente ſans ceſſe. A nous autres Etrangers ils les ſurfont encore plus qu'aux François: ils ſupoſent que ce qui n'a pas certaines Maniéres, ou qui a

l'air

l'air étranger, est marqué pour être leur dupe. Aussi, lors qu'un François trouve qu'on lui vend à un prix excessif, le terme ordinaire dont il se sert pour témoigner son indignation, c'est, *Vous me prenès, je crois, pour un Etranger.* C'est tout dire en effet : il est difficile de s'imaginer jusqu'où va leur hardiesse, & combien nous sommes embarrassés, quand avec des Maniéres trés polies, ces Mrs. entreprennent de nous faire païer les choses trois fois plus qu'elles ne valent, & nous réduisent, ou à nous laisser voler, ou à leur faire sentir que nous les reconnoissons pour des gens qui nous volent. Les *Libraires* en particulier, par leur maniere d'agir à nôtre egard, montrent l'idée que l'on a de nous en fait de Livres, & ce

doit être aussi celle que les Etrangers leur donnent. Ces Mrs. presentent aux mieux équipés d'entre nous, à ceux à qui ils veulent faire honneur, le *Mercure galant*, les Oeuvres de Mr. *le Païs*, quelques unes de leurs *Historiettes* du Tems, quelques *Comedies* nouvelles, & si les Livres nouveaux ne sont pas reçûs, ils finissent par *l'Homme de Cour*, comme par ce qu'il y a de plus excellent & que jamais Etranger, je croi, ne refusa. Je dis qu'ils presentent ces Livres aux plus Apparens d'entre nous; car avec les autres, avec les Etrangers unis, ils n'y font pas tant de façon. Lors-que nous fumes Mr. * * * & moi, au Palais, qui est le lieu principal où se vendent les Livres, nous en demandames à un Libraire deux ou trois qui ne se trouvérent

rent pas. La femme du Libraire qui étoit presente, ne nous donna pas le tems d'en demander d'autres : indignée de nôtre présomption, elle dit tout haut à son mari, qui s'excusoit honnêtement sur ce qu'il n'avoit pas les Livres que nous demandions, *Ne voiés-vous pas que ce sont des Etrangers, qui ne sçavent ce qu'ils demandent ? Donnés leur la Grammaire de Chiflet; c'est là ce qui leur faut.* Il est bien vrai qu'une autre fois je fus jugé digne des *Conversations galantes de Mad.[le] de Scuderi*, qu'un honnête homme de Marchand pensa me forcer d'acheter. Je m'en deffendis en l'asseurant, que quelque bien écrit que fut le Livre, il n'étoit pas chés moi en sa place. Que je vous dise un mot de leurs Livres.

Les François en ont assés qui sont bons dans leur espece, mais dont l'espece n'est guere bonne, & ces Livres passent chés eux pour bons. Ils servent, disent ils, à former l'Esprit, & cela est vrai; mais ils le forment trop; ils font des Pedans en Galanterie, comme les Livres des Sçavans, lors que l'on en lit trop, font des Pedans en Science. Le trop de Lecture de ces Livres bien écrits, & que ce n'etoit pas la peine d'écrire, est une des sources de ce que, generalement parlant, il y a de recherché dans le Caractère des François. Ils ont suffisamment dequoi se former l'Esprit dans le Commerce continuel des Gens sensés de tout Caractère & de tout Ordre, & la lecture des Livres qui ne sont pas excellens au point de recti-

rectifier ce Comerce & de renchérir par dessus, ne fait que gater. D'ailleurs on passe volontiers de ces Livres à ceux qui ne sont bons par aucun endroit, & qui ne valent que par la Nouveauté qui leur donne cours, aux Livres qui etouffent le Bon-sens. Quelle quantité de ces Livres du Tems, de ces Productions indignes ne vimes-nous pas dans ce Lieu où on les débite! Assés pour infecter toute l'Europe, & pour nous le faire envisager comme le Cloaque du Parnasse. Ou, s'il faut faire une comparaison plus honnête, je dirai, qu'en voiant tant de ces Livres comme rangés en bataille & prêts d'envahir les Peuples voisins, ils font souvenir de ces Armées formidables qui autrefois ravagérent l'Europe, & qui, aprés en avoir

detruits les plus beaux Ornemens, la remplirent d'Ouvrages Gothiques. Les Romans principalement font du ravage & mettent le feu par tout : ils font ressembler les François à des Conquerans qui ne se contentent pas d'emporter les richesses qu'ils peuvent avoir eux-mêmes, mais qui envoient leurs Troupes dans les Païs éloignés, & se rendent tout tributaire. La chose est triste, encore plus qu'elle ne divertit, & elle mériteroit que l'on y fit attention. S'il est vrai que les Ouvrages d'Esprit, qui manquent d'Instruction & qui ne font qu'amuser le Lecteur, corrompent le Goût, comme les Gens sensés en tombent d'accord, que serace de la foule des mauvais Ecrivains ? De ceux qui ne se contentent pas de débiter des riens,
mais

mais qui, par leurs Ecrits empoisonnés, enseignent le Mal, & corrompent le Cœur aussi bien que l'Esprit ? Les Athéniens firent boire de la Ciguë à *Socrate*, accusé de corrompre l'Esprit de la Jeunesse ; & si on les blâme, ce n'est pas d'avoir attaché cette punition à ce crime, mais d'en avoir fait l'aplication à un Innocent. Que ne méritent donc pas les faiseurs de Romans & d'Historiettes galantes, qui bouleversent l'Imagination & empoisonnent le Cœur à des milliers de Jeunes gens ? Ils mériteroient sans doute la Ciguë que *Socrate* ne mérita point ; mais le même Esprit qui a fait accuser & condamner *Socrate*, les met en seureté.

Une particularité des Livres François à remarquer en passant, c'est que non-seulement

ils ont un nombre infini de Romans, d'Historiettes galantes, & d'autres Livres dont l'Amour fait le sujet ; non-seulement leurs nombreuses Poësies chantent l'Amour & le recommandent, comme c'est aussi ce qui anime leurs Tragedies & leurs Comédies ; mais leurs bons Livres mêmes, leurs Livres de Réflexions, peignent l'Amour d'une maniére qui ne le décrédite point ; ils y reviennent souvent, & ils en font un des etats ordinaires de l'Homme, une qualité dont il n'a pas autrement sujet de se cacher, ou d'en sentir quelque confusion. Cela arrive aparemment, parce qu'en France, dans leurs Societés mêlées d'Hommes & de Femmes, on se familiarise avec l'Amour, qui y est entretenu, au delà même de la Jeunesse, qui étend

la Jeunesse au delà de son terme. C'est ce qui fait paroitre ici les personnes qui aiment, moins ridicules qu'ailleurs, & qui, en échange, donne à cette Nation dans le general, ou du moins dans les Personnes qui en doivent faire l'ornement, un ridicule qui ailleurs ne se trouve pas. L'Opera, sur tout, de la maniére dont il est composé & representé en France, est une des Sources où cette Nation, ou du moins le Beau-monde qui influë sur toute la Nation, puise son Caractère. L'Amour y est representé comme ce qui fait la félicité de la Jeunesse, & il se trouve paré de tout ce qui peut lui donner un air d'Innocence & en faire venir le Goût aux Spectateurs. Les danses d'Hommes & de Femmes mêlés y contribuent, & la Musique la plus

plus tendre achéve de rendre ce ſpectacle intereſſant, & de faire paſſer jusques au fond du Cœur l'Amour que l'on y reſpire. Les Méres y ménent leurs Filles, & les Maris y rencontrent leurs Femmes ; & aprés que les unes & les autres ont cent & cent fois aſſiſté à ce Spectacle, on ne pretend pas qu'elles aient le Cœur plus corrompu qu'auparavant, ou que le pourroient avoir des perſonnes qui n'auroient jamais été à l'Opera. Cela pourroit prouver, qu'en France cette eſpéce de Corruption eſt montée à un degré auquel il n'y a plus rien à ajouter. Quoi que ce ſoit là la Source de la Corruption groſſiere, elle eſt comptée pour rien ; & celle-ci même, la Corruption groſſiére, ſemble être generalement comptée pour peu

peu de chose. Ils sçavent l'exténuer & la rendre moins odieuse par les noms honnétes que leur Politesse lui fait donner, en appellant les hommes debauchés, *Hommes à bonnes Fortunes*, & les femmes corrompues, *Femmes galantes*.

Un genre d'hommes, qui ne devroient pas trouver ici leur place, & qui l'y trouvent néanmoins, par leurs Mœurs entiérement opposées au nom qu'ils portent, ce sont des milliers d'*Abbés* sans Abbayes : gens propres & bien mis, qui se piquent de Politesse & d'Esprit, & qui ne vivent que pour le Plaisir : C'est chés eux particulierement que se trouvent les jolis airs, les Manieres à la Mode, les façons de parler & les Chansons nouvelles, les Vers nouveaux, & toutes ces

au-

autres choses admirables dont la France se fait honneur. Ces Mrs. sont précisément parmi les Hommes ce que toutes ces choses sont parmi ce qui entre dans le Caractere de l'Homme, & eux-mêmes font honneur à leur Nation sur ce pied là. Je m'imagine qu'un Etranger, qui entend dire, que les Gens du monde, dans leur Societés galantes, les appréhendent, croit d'abord que la présence de ces Gens d'Eglise rend Mrs. les Galans honteux & les tient dans le respect, & qu'il n'a garde de s'imaginer, qu'on les craint comme de redoutables Rivaux, qui souvent l'emportent sur leurs concurrens. Au reste, ces Abbés ne demeurent pas tous sans Abbaye, comme vous pourriés vous le figurer, sur ce que je viens de vous di-
re,

re, & croire que c'est ce Train de vie qui les en exclut. On en confie à ces Mrs. & même des Evêchés, quand la fortune leur en veut. Tel est le triste sort des hommes ; il leur arrive d'avoir pour Guides dans le chemin de l'Eternité, des gens qui n'ont pas méme assés de Mérite pour remplir dignement quelques heures du jour.

Une autre singularité des François, qu'il ne faut pas passer sous silence, c'est une espece de gens qu'ils appellent *Petits-Maitres*. Ce sont de Jeunes gens de qualité, qui representent en abrégé ce que la Jeunesse, le Caractère François & la Cour ont de plus mauvais & de plus incommode. Pour se faire valoir & se mettre au dessus du reste des hommes, ils se mettent au dessus des Bien-

séan-

séances que le reste des hommes observe, & montrent, en toute occasion, de la Hardiesse & du Dédain. Ils affectent les Vices mêmes qu'ils n'ont point, plûtôt que de montrer les bonnes Qualités qu'ils pourroient avoir, & je ne pense pas que jamais la Vertu ait eu des Sectateurs plus fidelles & qui l'aient portée a un plus haut point, que quelques uns de ces gens ici portent le Vice, à quoi ils se dévoüent & dont ils font gloire. Si ces sortes de Héros se forment, en ramassant de la Nation Françoise ce qu'elle a de plus mauvais, ou de plus hardi, ils rendent à la Nation Françoise avec usure ce qu'elle leur a prêté : c'est en partie en copiant les Petits-maitres que les gens qui ne voient point la Cour la copient, & que l'air de la

la Cour se répand par tout le Royaume. Les Etrangers, en cela comme en autre chose, commencent à imiter les François & à se rendre aussi ridicules qu'on peut le devenir, par l'affectation de ce qui est mauvais & ridicule en soi, par l'Imitation de ce qui ne convient qu'à des gens tournés du côté de l'Extravagance, & qui s'en parent comme d'un ornement. Les Petits-maitres sont, dans leur genre, & parmi les Hommes, precisément ce que les Femmes découvertes sont parmi les Femmes, & il a fallu que la France produisit ces deux singularités, afin que les Peuples qui copient les François eussent pour l'un & pour l'autre Sexe des Originaux bien marqués.

Une sorte de gens encore peu connus ailleurs, & que l'on en-

tend souvent nommer ici avec envie & mépris, ce sont les *Partisans*; gens de néant pour l'ordinaire, qui font des fortunes subites & immenses, telles que, mettant un homme tout à coup en état de se satisfaire, elles servent plaisamment à en découvrir toutes les extravagantes fantaisies. Elles font voir aussi ce que peut le changement de Condition sur les hommes, sur tous ceux qui dependent de la Fortune: Des Grands, qui ne cherchoient qu'à s'éloigner de toute Roture, rebroussent chemin & s'empressent de devenir les Gendres de ces Mrs. Des Dames d'un haut rang descendent, dit-on, jusques à eux, & se jettent entre leurs bras. Tel est le pouvoir des Richesses:

Vel

Vel Cœlo possunt deducere Lunam,
Et vertere Sidera retrò.

Mais le plus souvent ces fortunes ne durent guere ; soit que les Partisans se ruïnent eux mêmes par des dépenses excessives, soit qu'ils donnent prise sur eux & se fassent dépouiller. Figurés-vous les *Souhaits* de Lucien, représentés sur un grand Théatre ; les Acteurs qui paroissent avec éclat, attirent les yeux des Spectateurs, font rire les uns, donnent de l'admiration aux autres, & disparoissent en suite.

Les *Filoux* peuvent trouver ici leur place, ce me semble. Ils sont en grand nombre, & on peut les compter pour une des singularités qui se trouvent en France. Je ne parle pas des

Joüeurs de mauvaise foi ; ceux là sont de tout Païs, & en plus grand nombre en France qu'ailleurs, parce qu'en France il y a plus de Joüeurs. Par Filoux j'entens des gens qui forment des entreprises hardies, des stratagemes bien concertés, qui surprennent par leur nouveauté, & qu'ils éxecutent avec prudence & bravoure. Toutes sortes de vertus militaires sont requises pour réussir dans ce périlleux mêtier, & ces petits Conquerans mériteroient sans doute que quelqu'un celebrat leurs prouesses. Aussi ont-ils leur Historien, mais qui n'a écrit que la moindre partie de leur Histoire. Ils ont augmenté du depuis en habileté & en nombre & ils sont arrivés à un tel point de perfection, que s'il suffisoit d'exceller dans une Profes-

fession, pour être digne de Louanges, ils mériteroient d'avoir leur Panegiriste, aussi bien que leur Historien. Il y a de l'aparence que c'est la necessité de paroitre, & de faire figure, pour être du nombre de ceux que l'on appelle les Honnêtes-gens, qui produit ces gens ici, comme c'est aussi sous la figure d'Honnêtes-gens, ou de gens bien mis, qu'ils font ordinairement leurs coups. Passons à de meilleures distinctions & aions encore le plaisir d'envisager la Nation Françoise par ses beaux côtés.

La *Noblesse*, par bien des endroits, est ici veritablement noble: par sa Generosité, par ses Manieres ouvertes & par un point d'Honneur, qui à certains egards a ses inconveniens, mais qui aussi contribue à met-

tre la Droiture en vogue parmi elle. L'Orgueil que l'on peut envisager en quelque sorte comme ce qui anime la Noblesse, ne se fait point sentir ici d'une maniere incommode. Vous diriés, au contraire, que la Naissance du Gentilhome François, en lui donnant un certain Contentement, le rend honnête & de bon commerce, au delà même de ce qu'il est par le Caractere de sa Nation, que le François gagne à etre ennobli. Il est vrai aussi que la Noblesse, faisant l'honneur d'une Nation, doit porter à sa perfection le Caractère qui lui est propre, que ce doit être là le fruit de son Loisir, & je pense que cet éloge seroit dû à la Noblesse Françoise, si elle jouissoit des prérogatives qui naturellement lui sont duës, si on lui faisoit pla-

ce pour ſe faire valoir. Mais ce n'eſt pas cela, & elle ne ſe diſtingue presque plus que par l'Epée que l'on y porte. Mrs. les Abbés lui diſputent la Galanterie, dont elle etoit en poſſeſſion, & rencheriſſent ſur elle en fait de Loiſir. Elle eſt obligée de le ceder pour la Dépenſe, non-ſeulement aux Gens d'affaire, mais auſſi au Clergé, qui, voiant que les Richeſſes accompagnent fort bien les Honneurs & les Dignités, a ſçû les y joindre, & ſe fait remarquer par là, autant que par la Prééminence dont il eſt en poſſeſſion. La Nobleſſe en France, generalement parlant, eſt ſi eloignée de ſe diſtinguer par ſon grand revenu & par la Dépenſe qu'elle voudroit faire, que les Dettes d'un Gentilhomme François ſont presque comptées parmi

mi les choses annexées à sa Noblesse. De là vient qu'ils sont moins scrupuleux pour la conserver en son entier qu'ils ne l'etoient autrefois, & qu'ils ne perdent guere l'occasion de rétablir leurs affaires, lors qu'ils trouvent quelque riche fille de Marchand ou de Partisan à epouser : la folie des François en matiere de Qualité leur rend cette ressource facile. La Politesse, qui semble convenir principalement aux Personnes nobles, pourroit encore les distinguer ; mais toute la Nation se croit en droit d'y pretendre, & là dessus ils n'ont que peu d'avantage sur les autres. Il ne reste de Distinction éclatante à la Noblesse que la Bravoure, qu'elle pousse fort loin. Il n'y a pas longtems qu'elle s'en piquoit si fort, & si mal-à propos, qu'el-

qu'elle se seroit exterminée elle même, si le Roi n'y avoit mis ordre, en punissant les Duels avec la derniere séverité. Ces Mrs. se forment à la Guerre & dans le Commerce des Femmes ; écoles oposées, qui se corrigent reciproquement, & qui jointes ensemble font l'Homme du Monde, le Galant-homme; Je pense néanmoins que ceux de ce caractère doivent plus à la Guerre qu'aux Femmes ; les Qualités essentielles l'emportent en eux sur celles qui ne servent qu'à donner de l'Agrément. Je ne voudrois pas trop distinguer la Noblesse en France de celle des autres Païs ; elle a ses excés & elle est entremêlée comme ailleurs. Mais il est vrai que c'est à son occasion que je pense agréablement à ce qui fait le Caractère de la veritable No-

blesse qui, sans doute, n'est autre que celui de l'Homme même. L'Homme est une Creature trés noble, mais ce qui en fait la Noblesse, l'Humanité, est comme perdue sous tout ce qui le fait déroger, sous les indignes liaisons qu'il contracte, sous l'Interet propre qui le remplit & l'abaisse, sous tant de bas Engagemens où il entre, & sous la Rusticité que produit l'Orgueil qui le possede. Il a donc falu qu'il y eut dans le Monde quelque Image de sa Noblesse perdue, & naturellement elle doit se trouver dans ce que les Rois ont etabli sous ce nom, dans ceux d'entre les hommes qu'ils distinguent du Peuple par des Titres & des Honneurs, parce qu'ils s'en sont distingués par du Mérite. Cet Etablissement trés

bien fondé a eu le sort de tant d'autres ; il a même degeneré jusqu'à tomber dans ce qui lui est oposé. La Corruption a ajouté à l'Orgueil naturel de l'Homme celui de se voir ennobli, & a rendu cet Ordre monstrueux dans un grand nombre de ceux qui le composent ; ils se plaisent dans l'Arrogance & s'y fortifient comme dans ce qui doit tenir lieu de Mérite. En France cet Orgueil, comme j'ai dit, se fait moins remarquer ; & la Noblesse y a quelque chose d'affable & d'honnête ; il paroit en elle du panchant à faire plaisir & l'on y fait profession d'Honneur & de Droiture. En cela elle a choisi pour s'orner ce qui fait l'Ornement de l'Homme, & il ne lui reste, pour être véritablement noble, que de rectifier les

idées

idées de Droiture & d'Honneur, & de les pousser aussi loin qu'elles peuvent s'etendre. Que je vous dise un mot des *Gens de Guerre* à qui la Noblesse doit en partie ce qu'il y a à louer en elle.

Il y a du Bon dans ce Corps, bien plus que l'on ne s'attend d'y en trouver, & peutêtre plus qu'il n'y en a dans des Corps, ou des Ordres où naturellement il y en devroit avoir davantage. Je ne sçai si ce sont les Dangers auxquels on s'y trouve exposé qui font rentrer en soi même & tendre vers ce qui rassûre, ou si c'est le point d'Honneur établi ici qui, en s'assortissant, a de si bonnes suites; toûjours me paroit il, qu'il y a dans le Commerce des Gens de guerre plus de Realité, plus de Droiture que parmi d'autres. Ils

Ils forment entre eux une Societé mieux liée & qui n'a pas besoin de tant de ressources frivoles ; il y a parmi eux moins d'etalage ; leur Conversation est plus simple, leur Politesse est moins raffinée, & dans leur Exterieur il y a quelque chose de plus naturel ou de moins affecté ; ici les Manieres Françoises sont comme rectifiées & le Commerce des Gens de guerre, de ceux d'entre eux qui ont du Mérite, est je croi ce qu'il y a en France de plus simple & de plus noble. Je vous avoue, Monsieur, que je suis charmé qu'il se trouve le plus de Bien là ou naturellement il devroit y en avoir le moins, comme il y a tel Ordre d'hommes où il s'en devroit trouver le plus & où il y en a moins que dans les autres. Cela conclut fortement

en faveur de la Droiture, à qui je ferois d'avis de faire honneur de tout ce qu'il y a de bon parmi les hommes. Par tout ou elle est etablie elle a d'excellentes suites, & par tout où, au lieu de la Droiture, les Opinions & les Speculations sont mises en vogue, tout ce qui fait le Mérite de l'Homme se perd. Au reste, une preuve que c'est la Guerre, que c'est le Service même, ou plûtôt que c'est la Droiture & la Franchise annexées en quelque sorte au metier de la Guerre, qui produisent les bonnes qualités dont je vous parle, c'est que les Régimens qui sont sur pied depuis long-tems, les *vieux Corps*, comme ils les appellent, sont ceux où l'on remarque davantage de ces Gens de mérite & qu'ils en ont même la Reputation.

tion. Une particularité encore qui fait honneur aux Gens de guerre, & qui marque de la Droiture dans leur Caractere, c'est que l'on en voit de tems en tems se retirer du Service & se faire Religieux. En ce cas là, il leur est ordinaire de se choisir quelque Ordre sévere, où ils passent le reste de leur vie dans les Austérités.

Je crois avoir oublié de vous dire des François en general une chose qui leur fait honneur, ou du moins, je croi ne vous en avoir parlé qu'en passant. Ils aiment leur Roi, plus, je pense, que ne font d'autres Nations. C'est ce qui rend les Rois de France de trés grands Rois, & doit rendre les François, ou trés heureux sous le Gouvernement d'un Roi sensible à leur Amour, ou moins

malheureux lors que leur Roi exigeroit d'eux des choses qui leur feroient de la peine. Il semble que tout le cas qu'ils font de leur Nation se réünit en sa Personne, & je croi qu'il y a peu de François qui ne voulussent tirer leur Gloire & leur Félicité de la Faveur du Roi, plûtôt que de tous les avantages qu'ils pourroient avoir d'ailleurs. Jamais leur Roi ne leur fait du mal ; ce sont toûjours ses Ministres. Il n'y a que le Bien qui leur vienne de lui, & toute la Gloire qu'il peut aquetir se tourne en Bien pour eux & en Louanges pour lui. Leur panchant à loüer se determine naturellement de ce coté là, & par là encore ils invitent leur Roi à se prêter à eux, à determiner ce panchant à ce qui lui convient au juste. Ils s'asseu-
tent

sent fort serieusement, que tous les Peuples de la Terre s'estimeroient heureux d'etre sous sa Domination & ambitionnent le nom François, & il y en a un grand nombre d'entre eux qui le croient. Quand on diroit, que les François poussent l'estime qu'ils ont pour leur Roi jusques à l'adoration, ce ne seroit peut-être pas trop dire ; les Loüanges, dans les termes qu'ils les lui donnent, ne s'en éloignent pas beaucoup, & s'ils n'en font pas une Divinité, ils lui donnent lieu, du moins, de se regarder comme le Prince à qui toute Loüange est duë, & se mettent dans la nécessité de la lui donner. La vérité est que l'Amour pour le Prince, si naturel à ce Peuple, ne pouvoit que produire quelque chose d'excessif pour le Prince qu'ils

ont aujourd'hui. Outre qu'il y a de la Majesté en sa Personne, & qu'il a des qualités qui le distinguent & qui les satisfont à plusieurs égards, il étend les bornes de la Monarchie Françoise plus loin que ses Prédecesseurs n'ont fait, & rend cette Nation fameuse, plus qu'elle ne l'a jamais été, c'est-à-dire, qu'il contente les François par leur endroit sensible. Mais ce qui acheve de faire voir, que ce Prince n'est pas un Prince ordinaire, & qu'ils pouvoient le mettre en bute à toutes leurs Loüanges, c'est qu'il en soutient le choc sans s'ebranler; semblable à ce Romain, dont l'Histoire nous aprend, que sa vigueur le soutint & l'empêcha d'être accablé des guirlandes & des fleurs que les Grecs lui jetterent aux Jeux Olimpiques.

Après tout ce que je vous ai dit des François & de l'Opinion qu'ils ont du reste du Monde, il faut, Monsieur, vous dire un mot sur l'Opinion que le reste du Monde a d'eux, qui n'est pas tout à fait telle qu'ils la suposent, & que l'Imitation de leurs Manieres & de leurs Habits, qu'ils voient autour d'eux, la leur fait concevoir. Ces choses là concluent beaucoup, sans doute, & donnent lieu à prôner cette Nation, qui veut être prônée; mais enfin, elles n'imposent pas si generalement au reste du Monde, qu'il n'y ait des gens qui regimbent, & que l'on ne varie dans l'idée que l'on a de leur Nation. Ils ont le suffrage des Etrangers qui font de la Dépense & qui voiagent pour le Plaisir; ceux-là iront plûtôt en France qu'ail-

leurs. Plusieurs d'entre eux, qui ont connu des Gens de mérite en France, s'en souviennent agréablement, & assurent qu'ils n'ont pas trouvé ailleurs ce qu'ils ont laissé dans ce Païs. Les François peuvent compter encore sur les hommes qui s'attachent aux Exercices du Corps, sur ceux qui aiment la Parure, les Ameublemens & toutes sortes de Nipes & de Bagatelles curieuses ; pendant tout le tems que ce Goût leur dure, ils sont pour cette Nation & en font l'eloge. Un parti plus considerable encore, qui est dans ses interêts, ce sont les Galants de profession, les Joueurs, tout ce qu'il y a de gens qui se vouent aux Plaisirs, & sur tout les personnes qui les fournissent : toute cette troupe choisie dont parle le Poëte :

Ambubajarum Collegia, Pharmacopolæ,
Mendici, Mimæ, Balatrones; hoc genus omne.

Les Liseurs de Romans & d'Historiettes, de Contes, de Recueils de Poësie, de Mercures galants & d'autres Ouvrages du Tems qui sont particuliers aux François, ne sçauroient manquer d'avoir d'eux une idée magnifique. Tous ceux qui veulent du Vif, du Brillant, sont pour eux. Mais sur tout ceux qui voudroient briller eux mêmes, recherchent leurs Ouvrages & essaient de s'animer l'Esprit par là, d'y allumer le beau feu qui fait briller ceux qu'il embrase, & les distingue des Hommes unis & obscurs, de ceux qui ne sçavent pas s'elever au dessus de la simple Nature. Les Fran-

çois ont encore pour eux la Jeunesse & les Femmes : je pense que par-tout ils leur plaisent, & que par-tout les Jeunes gens sont charmés des Manieres Françoises & de l'idée qu'ils ont du Train de vie de ce Païs : c'est ce qui fait la force de leur parti. L'Age de raison ne leur est pas tout à fait si favorable : au delà de trente ans la Vivacité Françoise commence à lasser, & le Sang froid des Gens faits a de la peine à compatir avec elle. Tout ce qu'il y a d'Hommes libres, ou qui font cas de la Liberté, n'envisagent pas les François comme des modelles à suivre, & ne les admirent point. Les gens qu'ils appellent *Philosophes*, c'est-à-dire, ceux qui voient de leurs yeux & qui ont des Sentimens propres en rient. Les Personnes
qui

qui tiennent du Misantrope les haïssent & grondent contre eux. Ceux qui aiment la Simplicité & le Repos, & qui ne cherchent qu'à passer la vie doucement & sans bruit, ces Hommes du vieux tems, qui ne veulent pas changer leur maniere de vivre, ni donner leur tems aux Visites; ceux qui veulent preserver leurs maisons des Mœurs d'àpresent, qu'ils appellent pernicieuses & extravagantes, & quelques autres Gens singuliers leur veulent du mal; ils les accusent d'introduire le Trouble & le Desordre. Ils ont encore à craindre les Gens grossiers qui nomment tout par son nom, & en donnent de choquans à plusieurs choses que l'on nomme avec éloge en France. Mais sur tout, les progrès des François se font lentement parmi les

gens qui ne les connoissent qu
hors du Roiaume, & par des personnes que le hazard, plûtôt que le choix, leur a fait connoitre ; ils se préviennent contre cette Nation, & il faut qu'un hazard plus favorable, ou leurs Amis qui ont été en France, les désabusent.

A cette occasion, il faut vous dire une singularité des François que l'on a remarquée il y a longtems, & dont on ne s'est point désabusé de nos jours : c'est qu'il vaut mieux les connoitre en France que hors de là ; tout au contraire des autres Peuples, que l'on croit plus sociables, plus accommodans, dans les Païs étrangers que chés eux. En effet, il n'arrive guere qu'un François, chés lui, trouve mauvais que les Etrangers n'aient pas tout-à-fait les

Ma-

Manieres Françoises ; il se contente des efforts qu'il leur voit faire, & en attendant qu'ils réussissent, il les suporte. c'est un point de leur Sçavoir-vivre, de ne point décourager ceux qui vont à eux, qui rendent hommage au Caractère François. Mais dès qu'un François vient dans un autre Païs, surpris de voir tout un Peuple differer de lui, il ne peut plus se contenir, & il s'échape à la vuë de tant d'horreurs. Les Manieres & le Sçavoir-vivre, étant chés lui une espece de Religion, un zèle de faire des Proselites le saisira, & il entreprendra de faire changer toute une Ville, plûtôt que de s'y conformer lui même le moins du monde. A une Cour, il trouvera mauvais que l'on ose prétendre à quelque Politesse avec

des Manieres si étrangeres ; c'est ainsi qu'il les envisagera partout ; par-tout il se fera le modelle des autres, d'autant plus que par-tout il trouvera des gens qui voudront se mouler sur lui. A le voir seul, & à l'entendre parler de la maniere de vivre établie chés lui, on conçoit une grande opinion de son Païs. Mais lors qu'il a lieu de se joindre à d'autres François, & qu'il s'agit de former en effet cette douce Société, elle ne leur suffit point, & ces gens si sociables chés eux, cessent bientôt de l'être dans d'autres Païs ; la plus-part préferent le Commerce des Etrangers à celui des personnes de leur Nation, & une Bagatelle sufit pour les desunir entre eux. Alors ils font si bien, qu'ils donnent, par leur Conduite, une

une aussi mauvaise opinion de leur Nation, qu'ils en avoient donné une bonne par tout ce qu'ils en avoient raconté d'avantageux. On pourroit presque conclure de tout cela, que les François sont faits pour être en France, que c'est en France où leurs Moeurs & leurs Manieres sont en leur place, & qu'il y a assés de François dans le Monde pour la diversité de Caractère qu'il doit y avoir; que d'étendre davantage ce Caractere, en l'imitant comme nous faisons, & en répondant aux Intentions des François, c'est mal répondre à celles de la Nature, & ne guère connoître le Bien qu'elle nous a fait. C'est comme si nous mettions en Parterres & en Promenoirs, les Prairies & les Champs qu'elle nous a donnés.

C'eſt n'etre guere galant, dites-vous, que de vous écrire trois grandes Lettres de Paris & ſur le ſujet de la Nation Françoiſe, ſans y parler des *Femmes* qu'en paſſant, ou à certains égards ſeulement. Il faut vous en parler plus au long, au hazard que vous me trouviés moins galant encore. Je n'ai pas eu beſoin de faire des recherches particulieres pour m'informer de leur Caractère & de leurs Mœurs; la Voix publique, qui ne varie point ſur ce ſujet, & qui s'acorde parfaitement avec ce que les Galants de profeſſion en racontent, les fait connoitre ſufiſamment, à qui n'eſt pas aſſés curieux pour les connoitre par elles mêmes. Les Femmes en France ſont de toutes les Femmes du Monde les plus connues; cela ſeul pourroit

roit ſufire pour en donner une idée à qui ne les a jamais vues. S'il faut vous les faire connoitre plus particulierement & ſupoſer que vous ne les connoiſſes point; je vous dirai qu'elles ne ſont pas extrémenent belles; les François eux-mémes en tombent d'accord; & pour le grand agrément qu'ils leur trouvent, & en quoi elles doivent ſurpaſſer les Femmes des autres Païs, je ne ſçai ſi vous y feriés fort ſenſible, & ſi elles ne vous paroitroient pas trop hardies. Les qualités eſſentielles de ce Sexe, la Timidité, la Modeſtie, la Pudeur en font ſans doute l'agrément, auſſi bien que le Mérite, je ne dis pas aux yeux d'un Philoſophe, ou d'un homme du vieux tems; mais aux yeux de tout homme du Monde, placé de maniere a en pou-
voir

voir juger. Les Mœurs d'à-present ont éloigné insensiblement les François de ce Goût: ce qui rend une Femme aimable à leurs yeux, c'est la Vivacité, c'est l'Esprit, eternel sujet de ridicule pour cette Nation. Les Femmes en ramassent non-seulement dans la Conversation où elles se rendent aguerries, mais aussi dans la lecture des Livres du Tems, composés en partie pour elles, & qui sur elles principalement font de l'effet; c'est ce qui les tire de cet Embarras si aimable en elles & leur fait perdre les Sentimens délicats & la Naïveté qui les ornent, autant que la Routine & la Hardiesse leur siéent mal & travestissent celles qui ont de la Pudeur. Les Femmes de qualité, sur tout, dédaignent cette Timidité, cette Pudeur scru-

ſcrupuleuſe. Elle leur paroit quelque choſe de petit & de contraint, qui ſied bien à des Bourgeoiſes, & pour s'éloigner de cette extrémité, elles s'éloignent de la Modeſtie. Elles l'envisagent comme un égard pour les autres, pour qui elles n'en veulent pas avoir, plûtôt que comme un égard pour elles mêmes, pour leur propre Caractère, à qui elles le doivent; & dans cette opinion elles ſe laiſſent aller à des Libertés qui ne leur ſiéent pas. En bien des choſes vous trouveriés qu'elles ſortent de leur Caractère: Elles s'intriguent beaucoup, & jusqu'à ſe mêler de Politique; c'eſt par leur moien que ſe font toutes ſortes d'affaires. Dans les Intrigues d'une autre ſorte, & vers lesquelles elles ſe trouvent portées plus naturellement,

lement, elles sortent encore du Caractère de Femmes : ce n'est pas à la Tendresse qu'elles se rendent, ce qui pourroit enfin mériter quelque indulgence à ce Sexe foible & tendre, exposé par les Mœurs du Païs aux entreprises des Hommes hardis & aguerris dans ce mêtier ; on les gagne avec de la Dépense & du Bruit. En tout sens le Bruit ne les rebute point : comme les Hommes sont intrépides à la Guerre, les Femmes le sont en Amour ; elles bravent les Dangers, & tous les exemples d'Indiscretion qu'elles ont devant les yeux, tous les Contes qui se font là-dessus, n'empêchent point un grand nombre d'entre elles de courir le même risque & de favoriser des gens qui se font honneur des Faveurs qu'ils en reçoivent. Quelques

ques uns le font en vers, & les Pieces de Poësie faites sur ce sujet, les *Jouïssances* vont tête levée parmi les Sonnets & les Madrigaux dans leurs Recueils de Poësie, comme les Femmes galantes parmi celles qui sont de bonne reputation. Dans la Conversation, les Femmes parlent haut & décident ; elles sortent, comme je vous ai dit, de leur Caractère jusques là, que vous ne leur voïes nul Embarras, peu de Naïveté, aucun air d'Innocence. Tout ce qu'elles disent & font, a un certain tour de routine qui ne sied pas aux Femmes, ce me semble ; & vous conviendrés, je croi, avec moi, qu'en elles l'Esprit devroit être couvert presque autant que le Corps ; que de même elles devroient le laisser entrevoir seulement. Ici l'on est fort eloi-

gné de ce ménagement : les Femmes se découvrent le Corps & l'Esprit. Elles oublient que c'est prodiguer leurs Charmes que de les produire en tout tems, & les Hommes devroient les en faire souvenir. Comme elles sont accoutumées aux Choses obligeantes, & qu'il est établi de leur en dire, elles en disent de même assés facilement; mais vous n'en êtes guere touché ; vous sentés que la Douceur n'a pas été faite pour vous ; d'autres l'ont déja dite, ou on l'a déja dite à d'autres : c'est Maniere de parler plûtôt que Sentiment. En un mot, comme en France les Hommes donnent trop dans la Bagatelle & ne sont pas assés Hommes, les Femmes ont trop de Hardiesse & ne sont pas assés Femmes. Dans le Commerce con-

continuel qu'il y a entre les deux Sexes, il se fait comme une échange de Caractère, qui les fait un peu déroger l'un & l'autre; mais les Femmes principalement, dont le Caractère délicat souffre moins que l'on y touche, prennent le change & excellent en beaucoup de choses qui ne sont point de leur ressort. Elles chantent des Chansons trop libres, & les chantent bien. Elles font la Debauche à table, & la font agréablement. Elles entrent dans les Cabinets comme les Hommes, & de toute maniere elles y tiennent leur place. Non-seulement elles jouent tout comme eux, & ne s'en tirent pas moins bien, mais tout comme eux elles vont à la Chasse, & hormis la Guerre, où elles ne vont pas, je croi qu'elles suivent

vent les Hommes de près par tout : elles excellent à n'être pas Femmes. Au reste, c'est du Sexe en general que je parle; & sans doute que le mal que j'en dis, n'aproche pas du bien qu'il y auroit à dire d'un assés grand nombre d'entre elles, à qui une bonne Education a sauvé les Agrémens naturels & y a ajouté tout ce qui peut orner leur Sexe ; des Femmes qui y sont ce que l'Homme de mérite est dans le sien ; je veux dire, aimables par dessus toutes les Femmes du monde.

Les *Filles* méritent un article à part & plus petit. Il est établi en France, qu'elles ne fassent point parler d'elles ; celles qui feroient autrement se distingueroient & auroient de la peine d'en revenir. Leurs Méres les gardent à vûe & ne leur laiss-

laissent pas la liberté de voir les Hommes en particulier. Mais, en voiant les Hommes elles mêmes, & de la maniere dont elles les voient elles donnent mauvais exemple à leurs Filles, & il est à craindre, qu'à la longue, l'Exemple ne fasse son effet.

Je reviens aux François en general, & j'y joins un mot sur les Anglois, qui ont fait le sujet des premieres Lettres que je vous ai écrites. Les François, comme toutes les Nations, dans leur Caractère general ont leur Mérite, & sont peut-être de toutes les Nations la plus humaine: ils méritent l'Amitié des autres. Mais dans leur Uniformité, ils n'osent pas se livrer à des Caractères propres & particuliers, &, le plus souvent, ils n'ont que celui de la Nation. Nous devons moins aux An-

glois qui nous aiment moins ; mais, par d'autres endroits, les Anglois méritent notre Attention & notre Estime & quand le Caractère general de leur Nation ne vaudroit pas son prix, ce que personne n'oseroit soutenir, les Anglois vaudroient par le nombre des Caractères particuliers, par les Hommes originaux qui se trouvent parmi eux. Nous leur devons aussi de l'estime, en ce qu'ils nous donnent l'Exemple de gens qui osent se servir de leur Raison, & qui sçavent vivre chacun avec soi-même ; plus Hommes encore & plus libres par là, que par la Liberté qu'ils ont sçû conserver à l'egard du Gouvernement moderé qui subsiste chés eux. En échange les François, quoi que dans la Dépendance de la Coûtume, qui, sans dou-

doute, eſt une Dépendance indigne, bien plus que celle qu'on leur reproche à l'egard du Gouvernement Deſpotique, ont les Vertus de la Societé; ils ſçavent vivre entre eux & en general avec les hommes. L'Anglois a ce qui eſt attaché au Caractère de ſçavoir vivre avec ſoi même, il a du Courage pour prendre ſon parti dans les grandes occaſions, où il s'agit du Bonheur ou du Malheur de la vie, & il eſt ſenſible principalement à la honte de s'être dementi dans ſes Entrepriſes. Du reſte, il dépend peu de l'Opinion, & dans la Converſation il préfere le plaiſir de dire la Vérité, à celui de dire des choſes obligeantes aux gens à qui il parle, & de les rendre contens de lui. Le François, fait pour vivre avec les autres, compte

pour beaucoup l'Opinion qu'ils ont de lui, & il cherche de leur en donner une bonne de soi, aussi bien que de rendre les autres contens d'eux-mêmes; de là viennent tant de Douceurs, tant de choses flateuses qu'il dit dans la Conversation. Sa grande Sensibilité est pour la honte qu'il a attachée au Ridicule, à la Distinction, entant qu'elle pourroit l'y exposer, & au lieu de Resolution, pour prendre de grands partis & couper court aux difficultés, qui, hors de là, se presentent, il paie d'adresse pour y remedier. Sur tout, il sçait se déterminer sur le champ & se tirer d'affaire dans ces rencontres inopinées, qui arrivent souvent dans la vie, & qui demandent de la Présence d'esprit, & même, en Galant homme, il prend plaisir à tirer d'affaire les

les autres. La maniere de vivre des Anglois, supose des Qualités plus grandes, & les François, dans la leur, en doivent avoir en plus grand nombre. L'Anglois fier des avantages de sa Nation, n'est pas autrement avide de Louanges pour elle ; il la met au dessus de toutes celles que l'on pourroit lui donner ; mais il ne suporte pas que l'on la blame ; par là il arréte ses Louanges & les diminue. Le François, amoureux de sa Nation, aime qu'on la loue & voudroit lui atirer des Louanges ; mais il souffre qu'elle soit blamée & il est capable de vouloir du bien à ceux qui, à sa maniere, la blament ; il sçait convertir le Blame en Louange pour elle & tirer avantage de ses defauts. Les Anglois, outre qu'ils esti-

ment leur Nation & la préfe-
rent à toutes les autres, s'esti-
ment encore chacun personnel-
lement : leur Nation est compo-
sée de personnes vaines de leur
propre Vanité, & les Anglois
font la Nation Angloise. Les
François, au contraire, se pré-
ferent aux autres hommes, prin-
cipalement parce qu'ils sont
François ; dès là il ne se peut
qu'ils n'aient plus de Vivacité,
plus d'Esprit, que ces Anglois
ou ces Allemands : c'est la Na-
tion Françoise qui fait les Fran-
çois. Les Anglois, en mépri-
sant les autres hommes, & les
François sur tout, les envisa-
gent par des endroits qui effe-
ctivement les rendent mépris-
bles : par leurs vains projects
de fortune, par leur indifferen-
ce pour la Liberté, par leur
trop d'attachement à la Baga-
telle,

telle, en un mot, par le peu de Mérite qu'ils trouvent à la plus-part des Etrangers. S'il étoit permis aux hommes de se mépriser les uns les autres, on n'auroit pas de grands reproches à faire aux Anglois là dessus. Aussi ne se cachent-ils pas du Mépris qu'ils ont pour nous, & ils osent nous le faire sentir ; mais ils en reviennent pour les Etrangers qui ont quelque Mérite. Les François, en meprisant les autres Peuples, ont en vuë des choses qui ne les rendent point méprisables: des Manieres differentes des leurs, le peu d'Esprit ; ou de Sçavoir-vivre, qu'ils leur trouvent, du Sang-froid, qu'ils prennent pour médiocrité d'Esprit. En un mot, les François méprisent le Genre humain, parce qu'il n'est pas François. Ils nous ca-

cachent le Mépris qu'ils ont pour nous, ou croient nous le cacher, & ils prennent ce parti avec raiſon ; mais ce Mépris caché en dure plus longtems, & il ne leur arrive guere d'en revenir. A ce Mépris, ils ajoutent l'envie de redreſſer le reſte des hommes & de dominer ſur eux : ils ſe regardent comme le Peuple civiliſé, qui, par l'Eſprit & par les Manieres, ſe trouve déja au deſſus des autres, & à qui il ne manque que de leur devenir encore ſuperieur en Puiſſance. Cette ambition eſt peut-être ce qu'il y a de plus mauvais dans le Caractère des François, & une des choſes qui les diſtingue des Anglois, qui ſe contentent de trouver leur maniere de vivre la meilleure, & conſentent que le reſte du monde, à qui ils laiſſent la ſienne,

ne, se gouverne comme il l'entend. Du reste, les François ne méritent ni la Haine que tant de gens, & les Anglois, sur tout, leur portent, ni l'Admiration qu'ils causent à d'autres; il semble que l'effet qu'ils doivent faire sur qui les connoit; c'est qu'on les aime & que l'on en rie un peu. Le Mal qu'il y a à dire d'eux occupe beaucoup de place; mais il concerne le plus souvent d'assés petites choses: c'est une liste de Bagatelles auxquelles ils mettent un trop grand prix, & par où il leur arrive de se rendre petits. Le Bien en est plûtôt dit, mais il regarde des qualités essentielles, qui s'étendent sur toute la Vie & dont nous tirons parti en cent occasions. Le mal qu'il y a à dire des Anglois, tout comme le bien, est plus important,

& il ne va pas tant au Ridicule qu'au Mauvais ; il etonne plus qu'il ne divertit ; mais il est moins general que le mal qu'il y a à dire des François, & par là les choses se compensent. J'aimerois mieux, je crois, être un digne Anglois qu'un digne François ; mais l'inconvenient seroit peut être moins grand d'être un indigne François qu'un indigne Anglois. J'aimerois mieux aussi faire la rencontre d'un Francois Homme de mérite, que d'un Homme de mérite Anglois, comme il y auroit plus de plaisir de trouver un Trésor en piéces d'or, dont on pourroit d'abord jouïr, que d'en trouver un en lingots qu'il faudroit premierement convertir en espéces. Enfin, pour donner en peu de mots, & par une comparaison sensible, une juste idée

Idée de ce qu'il y peut avoir à blamer dans le Caractère de ces deux Nations, on pourroit dire, que chés l'une, le grand chemin est couvert de Bouë; que la Foule qui y marche est crottée, & qu'un grand nombre de ceux mêmes qui s'en écartent se crottent, comme dans un Païs sujet à l'inconvenient de la Bouë, & où l'on ne tient presque pas à deshonneur d'être vû crotté; que chés l'autre de ces Nations, le grand chemin, plus battu encore, est plein de Poudre, qui de là se répand par tout le Païs & pénetre tout; que ses Habitans en sont couverts & rendus uniformes; que peu de gens osent entrer dans des Sentiers & secouer la Poudre de dessus eux, parce que cette Poudre est en estime dans le Païs & que l'on en fait parade.

rade. L'une de ces Nations reproche à l'autre sa Bouë, & s'estime plus pure, parce qu'elle est moins crottée. L'autre préfere sa Bouë à la Poudre de celle-ci ; elle se sçait gré de l'éviter à ce prix, & dedaigne ces Gens poudreux. C'est-à-dire, que le cas que les Nations font d'elles mêmes, & le Mépris qu'elles ont les unes pour les autres, redouble le ridicule de l'Amour propre des Particuliers qui les composent, & il se trouvera enfin, qu'il y a à gagner d'être né d'une Nation qui n'ait pas sujet de se glorifier si fort du Nom qu'elle porte. Je vous embrasse, Monsieur, & suis à vous de très bon cœur.

LETTRE CINQUIEME.

JE croiois, Monsieur, vous avoir dit des François tout ce que j'avois à vous en dire, mais j'y reviens encore. Je ne vous ai parlé qu'en deux mots du Bel-esprit, qui est ce qu'il y a de plus important dans leur Caractère, ou du moins ce dont sur tout ils se font honneur. Par là, & par ce que le sujet a de singulier en lui même, il me prend envie de vous en entretenir plus au long.

Il est difficile de dire au juste ce que c'est que le Bel-esprit; rien ne varie si fort, & les hommes ne conviennent là dessus, qu'en ce que les diverses choses qu'ils prennent pour de l'Esprit, sont le plus souvent de peu de

valeur. Les uns le font consister dans la facilité de s'exprimer & de s'énoncer en Beaux termes ; d'autres, dans le talent de faire agreablement un Conte. Celui-ci le place dans les Plaisanteries & les Bons mots ; celui-là le met dans les Pointes & les Equivoques. Plusieurs ne le reconnoissent que dans les Railleries & les Médisances. La plus-part ne doutent pas qu'il ne soit dans les Discours fleuris, & le trouvent par-tout où il entre beaucoup d'Imagination. On lui prête autant de figures differentes, que seroit capable d'en prendre un Esprit, à entendre ce mot dans son sens propre, & c'est de là, je pense, qu'il tire son nom. On pourroit dire aussi, pour rendre l'Etimologie complete, que de même qu'on le croit

croit souvent là où il n'est pas ; souvent aussi on ne le voit pas là où il est, ou du moins que peu de gens l'y voient. Quoi que le Bel-esprit puisse être, & quand même ce seroit quelque chose de fort different de tout ce que je viens de dire, s'il vaut son prix, comme il le vaut sans doute, ce n'est pas celui que l'on y met d'ordinaire, ou du moins l'usage n'en est pas si general qu'on le croit. Les François en font une chose essentielle, une des qualités par où un Honnête-homme doit se faire valoir, & il me paroit que ce l'est si peu, que tout Honnête-homme peut aisément s'en passer ; je ne dis pas pour soi, où l'on comprend assés qu'il n'est pas d'un grand usage, mais même à l'egard des autres & dans la Societé, où il
 doit

doit être en sa place. L'Esprit est un Ornement de l'Homme, qu'il ne dépend pas de nous d'aquerir ; c'est la Nature qui nous le donne, & par là, aussi bien que par le petit nombre de personnes à qui elle fait ce present ; elle nous prouve assés que ce n'est pas pour nous une necessité de l'avoir, que c'est un Extraordinaire, une Distinction, qui rend les uns propres à rejouir les autres.

Ce qui met les hommes en état de converser ensemble, & qui est de tout Tems & de tout Païs, c'est le Bon-sens, qui est une qualité essentielle de l'Homme. On pourroit peut-être l'envisager comme la vüe de l'Ame, comme la Capacité qu'elle a de connoitre les Objects qui l'environnent, d'en connoitre le Vrai, & de porter

l'Hom-

l'Homme à en tirer le vrai parti. Car il paroit que c'est en partie pour cela que l'Homme a été fait & mis sur la Terre, ou tant de choses se presentent à lui ; le Bon-sens doit être, ce semble, ce qui le conduit pour remplir sa Destinée à cet égard. Ce Bon-sens a son Langage qui est tout simple, & ce Langage nous suffit. Les Objects ne nous manqueront pas ; il n'y a qu'à les envisager par ce qu'ils ont d'essentiel, & nous aurons suffisamment dequoi nous entretenir. Ceux d'entre les hommes qui le font, ceux qui rapportent ce qu'ils voient à un but qui soit digne de l'Homme, ont ce Bon-sens, & il me semble qu'ils ont dès là tout ce que demande la nature de l'Homme, entant qu'il est Créature raisonnable. Ceux qui s'atta-

chent plutôt à discerner les particularités dont toutes choses sont diversifiées & embellies, & qui se plaisent à en diversifier & embellir leurs Discours, pourroient bien être les Gens-d'esprit. Dès là, l'Esprit ne seroit autre chose qu'un Bon-sens délicat, & les Gens-d'esprit ne seroient que ceux d'entre les Gens de Bon-sens qui disposent agreablement de celui qu'ils ont. Cela etant, il faudroit tomber d'accord que l'Homme qui auroit l'Esprit en partage en seroit trés orné, mais aussi qu'il doit le faire concourir au même but avec le Bon-sens dont il fait partie, que de même l'Esprit doit nous faire tirer parti de toute chose, nous porter au Bien, en nous le representant plus vivement, ou plus agréablement, & nous eloigner du

du Mal, en achevant de le rendre hideux & haïssable à nos yeux. De cette maniere l'Esprit pourroit ajouter quelque chose au Bon-sens & le fortifier en l'embellissant ; du moins cela seroit-il ainsi à l'egard des gens qui y sont sensibles & se laissent atirer par le Delicat. Mais d'ordinaire l'Esprit a l'inconvenient de faire plus d'effet pour lui même, pour se faire remarquer & admirer, que pour recommander la Vérité par l'agrément qu'il y ajoute. Il faut donc, pour le mettre à son véritable usage, le menager beaucoup & le rendre comme imperceptible ; il faut que la Vérité qu'il doit embellir l'emporte sur lui, au point de ne lui devoir que des Embellissemens tirés d'elle même, comme il suffit à une belle personne de s'or-

s'orner le visage des cheveux qui l'accompagnent naturellement, & qu'elle sçait arranger à son avantage, sans qu'elle soit reduite à emprunter des ornemens etrangers qui se fassent regarder eux mêmes.

Si vous me demandés quelque chose de plus précis sur la distinction du Bon-sens & de l'Esprit, & que vous vouliés bien me passer un Raisonnement plus serieux & presque systematique, je vous dirai, que je me figure dans l'Entendement de l'Homme deux Facultés qui répondent au Bon & au Beau, aux deux perfections des Objets qu'il considere. Celle qui répond au Bon, & qui, dans nôtre nouveau Sistême, tiendra le premier rang, sera ce qui connoit & fait connoitre l'Essentiel des choses. Il lui convien-

viendra d'avoir du corps, si l'on peut parler ainsi, d'avoir de la profondeur, & elle contiendra encore plus de Vérité qu'elle n'en montre, de la Vérité qui a toûjours pour but l'Essentiel des choses : c'est ce que j'apellerai Bon-sens. Je me le represente comme la Faculté mâle de notre Ame, si l'on peut se servir de ce terme, & il me paroît convenir aux Hommes principalement. Le Beau, sera ce qui accompagne le Bon & l'embellit ; il ira plus aux circonstances, & fera apercevoir des Raports qui plaisent par leur Délicatesse, autant que par leur Justesse : c'est ce que j'apellerai Esprit. Ce sera la Faculté feminine de l'Ame, comme c'est peut-être aussi ce qui devroit faire le partage des Femmes. Le Bon-sens & l'E-

ſprit auront également le Vrai pour fondement, ils ne pourront pas ſubſiſter ſans lui, & comme le ſimple Bon-ſens n'eſt pas ſans Beauté, de même l'Eſprit ne méritera pas ce nom, ſi, avec le Beau, il n'a encore du Bon, de ce qui eſt un avantage pour l'Homme. Tout Ouvrage où le Beau domine, ſera un Ouvrage d'Eſprit, & celui où domine le Bon, ſera un Ouvrage de Bon-ſens. Lors que le Beau & le Bon ſe trouveront enſemble; lors qu'ils concourront au même but, & que l'Eſprit ne ſe fera pas remarquer comme ajouté ſeulement au Bon-ſens, mais qu'il fera ſon effet comme faiſant corps avec lui, nous reconnoitrons ce mélange pour quelque choſe de trés agreable, & nous ferons cas des Ouvrages où il ſe trouve.

ve. Mais nous estimerons encore davantage ceux où le Bon excelle au point de se passer de tout Embellissement. Ceux-là sont beaux par eux mêmes & au dessus de tous ceux que l'Esprit embellit. C'est principalement dans ces Ouvrages du premier ordre, qui sont en trés petit nombre, que se trouvera le Sublime, où il est donnè à si peu de personnes d'arriver, & dont on ose à peine se hazarder de determiner l'idée. Ne consisteroit-il point à mettre dans tout son jour une Verité grande & composée, en la ramenant au Simple, à l'Unité, par la maniere de la concevoir & de l'exprimer? Ou plutôt le Sublime ne seroit ce point la Verité elle même, la Verité dans sa source & qui d'elle même se fait connoitre & s'exprime. Sur
ce

ce pied là l'Esprit, ou le Vrai fait pour plaire, n'auroit-il point son Sublime aussi, & ne seroit-ce point le Naïf, c'est à dire le Naturel & le Delicat reunis dans une même idée ? C'est là le Simple de l'Esprit, & il en faut toûjours revenir au Simple, comme à ce qui fait l'essentiel du Sublime, de quelque espece qu'il soit. Non-seulement le Naïf se trouve trés rarement dans les Ouvrages d'Esprit ; non-seulement les personnes qui ont du Goût en sont plus charmées que des pensées les plus brillantes ; mais lors qu'il est tel que nous le suposons, il a encore ce caractere du Sublime, que l'origine en est inconnue. Il ne dépend pas de nous de le former & d'en enrichir nos Productions ; il semble naitre de lui même, & il

il se presente à l'Esprit, comme lui apartenant, presque sans que celui-ci y ait part. On pourroit, je croi, dire à l'honneur des François, qu'il leur est plus familier qu'à d'autres, & si cela etoit, il semble qu'il faudroit leur accorder de l'avantage sur les autres Nations du côté de l'Esprit, dautant plus que l'on n'arrive guere à ce qu'il a de sublime sans avoir le Goût pour le Naturel & l'Aisé, qui est en effet le Caractère d'Esprit des François. Voions ceux d'entre eux qui brillent davantage, ceux où l'on ne hésite point d'admirer l'Esprit comme etant tout ce qu'il peut être. Ici encore il vous faudra essuier bien du Raisonnement, plus que vous ne vous atendiés d'en trouver, & que je n'etois dans le dessein d'en faire.

Que le Bon, dans toutes sortes d'Ecrits, puisse subsister sans le Beau, du moins sans celui que l'Imagination ou la Vivacité d'Esprit est capable d'y ajouter, cela est trés certain, & les Ouvrages excellens que nous avons dans ce genre le prouvent. Il s'agit de sçavoir, si le Beau peut de même subsister sans le Bon, l'Agréable sans l'Utile; c'est où il en faut revenir & trouver le prix qu'il y a à mettre à ces sortes d'Ouvrages: à ceux de *Voiture* & de *Sarasin*, par exemple, qui etoient, je croi, les premiers d'entre les Beaux-esprits de leur tems, du tems où le Bel-esprit semble avoir eu particuliérement son Epoque. Je n'hésite point là-dessus, & ce que j'ai deja dit je le dis encore: Dans les Productions d'Esprit,

ſprit, le Beau ne peut pas être ſeparé du Bon, comme dans la Nature la Beauté de l'Homme ne ſçauroit être ſeparée de la Santé qui la produit ; ſans le Bon, il n'y a point de véritable Beauté. Car l'Homme etant fait pour le Bon, il ne ſçauroit ſe diſpenſer de l'avoir, ſous peine de n'etre pas cet Homme dont il a la figure ; & la nature du Bon etant de ſe communiquer à tout ce qui en eſt ſuſceptible, il ne ſçauroit ſe diſpenſer de le faire entrer dans tout ce qui part de lui, dans toutes ſes Productions d'Eſprit. *Voiture* & *Saraſin* s'en ſont diſpenſés. Auſſi y a-t-il du Bel-eſprit dans leurs Productions plus qu'il n'y a de l'Homme, plus d'Invention ou d'Imagination que de Sentiment. Ils ont eté de Beaux-eſprits de pro-

profeſſion ; ils ont orné le Beau dont ils faiſoient leur capital, du Bon qu'il pouvoit y avoir en eux ; mais dont ils n'avoient pas l'abondance qui le fait écouler dans ce que l'Eſprit produit & en fait de bonnes Productions. C'eſt à dire, que *Voiture* & *Saraſin*, ne pouvoient manquer de faire ce qu'ils ont fait, ils ne pouvoient que changer l'Ordre qui fait la Beauté des Objets de l'Eſprit & celle des Productions qui en viennent. Dès là les leurs, ne convenant point à l'Humanité fondée ſur le Bon, ſur ce qui eſt dans l'Ordre, ne ſçauroient avoir le prix que l'on y met. Leur but, qui eſt ce qui ſur tout determine ce prix, n'eſt que de cauſer une agreable Surpriſe, d'éblouir les hommes par des Aparences qu'ils leur ont preſentées. Au hazard

hazard d'avancer un grand paradoxe, je dirai que le prix des Ouvrages d'Esprit, aussi bien que de ceux qui sont voués au Bon, dépend principalement du prix de l'Auteur, du Bon qu'il y a en lui; que son Caractère y influe par tout; qu'il lui donne sa dignité, plus que tout le Brillant qu'il y peut mettre, & que, sur ce pied là, il n'apartient qu'aux Hommes qui sont riches en Bon, de se donner le plaisir de produire du Beau, de s'égayer par des Productions d'Esprit, & dégayer les autres; qu'il n'y a que ceux-là qui le fassent noblement. Envisageons la chose par un autre endroit; elle mérite d'etre examinée, & c'est ce qui nous méne à connoitre le prix des Ouvrages d'Esprit.

Il me paroit, que tout ce que les hommes écrivent, & où il entre du Raiſonnement, tend à decouvrir les divers Raports que les choſes peuvent avoir, ſoit entre elles mêmes, pour former un Tout bien proportionné, ſoit à l'Homme qui ſe trouve placé au milieu d'elles, & qui aparemment en doit tirer quelque parti. La decouverte des Raports que les choſes ont entre elles, ne demande que de l'Attention & du Diſcernement, & la plus-part de ceux qui aiment à faire uſage de leur Raiſon, la tournent de ce côté-là. Nous voions de ces Productions ſans nombre; presque tous les Ouvrages d'Eſprit qui ont quelque réalité, ſont de ce genre. La découverte des Raports que les choſes ont à l'Homme, demande, ou-

outre la Droiture d'Esprit, de la Droiture de Cœur, de l'Inclination pour l'Ordre, & les Ouvrages de ce caractère sont aussi rares que ces autres sont communs. Car, pour sentir ces Raports, il faut que l'Homme lui-même soit dans l'Ordre, qu'il soit tel que toutes choses se puissent raporter à lui comme à un but fixe. L'Homme de bien, lors qu'il fait attention à ce qui l'environne, se tourne vers cette sorte de Découverte, & il y subordonne cette autre; car il comprend que les Raports que les choses ont entre elles ne lui importent que par ceux qu'elles ont à lui, & c'est par ce qui lui importe qu'il se conduit. Si un Homme de ce caractère se met à écrire, il ne manque pas de produire d'excellens Ouvrages excel-

cellens même au de là de la beauté de son Genie. L'Utile ne s'y trouve pas mêlé à l'Agreable; l'Agréable y est mis pour faire valoir l'Utile, le Vrai, qui découle de lui plus naturellement encore que l'Agreable. Les Beaux-esprits que nous avons cités pour exemples, *Voïture* & *Sarasin*, n'étoient point dans cette situation: ils n'ont point fait attention à ces Raports, & l'Agréable, au lieu d'embellir leurs Productions, en a fait l'essentiel. Se sentant une Imagination vive & fertile, & avec cela tout le Loisir que le defaut du Bon, quand on ne s'aplique pas à le cultiver, fait naitre dans l'Homme, ils se sont mis à inventer des Raports, soit entre les choses mêmes, soit entre les choses & l'Homme, l'Hom-

l'Homme oisif à l'egard du Bon, dont il doit faire son Occupation ; & ils ont embelli ces Raports de tout ce que la fertilité de leur Esprit leur a pû fournir. De pareilles Nouveautés ne pouvoient que faire plaisir aux hommes pour qui ils les inventoient, puïs qu'ils les confirment dans leur Oisiveté, & il n'y a pas dequoi s'etonner, si, ne connoissant pas les Raports veritables qui regardent l'Homme actif & tourné vers le Bon, ils admirént ces Ouvrages & les regardent comme des chefs-d'oeuvres de l'Esprit humain, de l'Esprit qui se redouble pour remplir, le Vuide que laisse le defaut du Bon. Il n'y a pas dequoi être surpris non plus, s'il y a des gens qui, reconnoissant ces Raports pour des Raports inventés, pour des

choses de nulle valeur, prennent de là occasion de mépriser les Productions de l'Esprit, de quelque nature qu'elles puissent être, & ne veulent pas convenir que l'Esprit soit de quelque utilité dans le Monde.

Soions moins séveres, & consentons qu'il y ait du Jeu dans les Ouvrages & dans les Entretiens des Hommes, puisque la Nature leur donne de l'Esprit & qu'elle les forme avec de l'Inclination à se jouer; mais exigeons d'eux que ce soit d'une maniere qui ait sa dignité & son usage, comme les Jeux qui regardent le Corps ont le leur & servent à lui donner de la Vigueur & de l'Agilité. Un Homme sensé ne se fait ni Danseur de corde ni Bateleur, mais il se choisit des Exercices qui aient de la Bienséance, & person-

ſonne ne l'en blâme. Faiſons la même choſe à l'égard de l'Homme raiſonable : aions des Plaiſirs nobles qui lui conviennent, qui, en nous délaſſant & en nous rejouiſſant, nous encouragent à retourner au Travail, à ce qui fait l'Occupation de l'Homme. Par une Occupation digne de lui l'Homme vaut ce qu'il vaut ; il ſe marque à lui même ſon prix, & par l'Eſprit, lors qu'il ſe deploie noblement, il s'orne. Que ſes Ornemens repondent à ſon prix ; que l'Eſprit qui eſt un des talens que l'on eſtime le plus dans l'Homme, ſoit emploié à des choſes eſtimables & qu'il contribue à rendre eſtimable l'Homme lui même. Que le but des Ouvrages d'Eſprit ſoit le Bon, le Bon rendu agréable ; qu'ils nous inſtruiſent en

se jouant, & même, si l'on veut, sans qu'il y paroisse du dessein de nous instruire. Que ceux d'entre les hommes qui ont reçû de la Nature du talent pour badiner, badinent, s'ils veulent, mais qu'ils badinent en Hommes qui se jouent avec des Enfans; à qui ils donnent des Idées de tout ce dont ils leur parlent, & non pas en Enfans qui badinent avec d'autres Enfans, en gens qui ne se disent que des riens les uns aux autres: Que l'Homme ne soit pas moins Homme lors qu'il se joue que lors qu'il s'occupe serieusement. Que ses Jeux plaisent par le raport qu'ils ont à l'Ordre, c'est à dire, par ce qui met l'Homme en droit de se jouer & d'avoir de la Joie; que les Jeux qui ne font qu'amuser, soient dedaignés & reputés
pour

pour faux, pour des Jeux qui ſe jouent de l'Homme, au lieu de jouer devant lui. Que l'Humanité ſoit la Sphére où il ſe joue; qu'elle gagne à ſes Jeux; que rendue plus riante elle en ſoit embellie, ou du moins que par là elle perde ce qui la deguiſe. Qu'enfin ſes Jeux ſoient de nature à ne pas effraier, à ne ſe pas faire ſous le maſque de Satire, comme n'apartenant pas entierement à l'Homme. Que la Verité riante n'offenſe non plus qu'elle ne cherche à offenſer: qu'elle rejouiſſe par ſa Beauté ceux mêmes qu'elle reprend; qu'elle faſſe rougir s'il le faut, mais qu'elle honnore la Rougeur qu'elle produit, & qu'il entre dans le caractère d'Homme noble, du Galant homme, de ſe prêter à la Verité riante & de la mettre en cre-

dit. Il eſt glorieux à l'Homme de devoir plus aux Jeux, où il ſe determine librement; qu'aux Corrections ſerieuſes qui lui font nne eſpece de violence, & il lui eſt commode de trouver de l'Inſtruction par tout. Tout eſt fait pour l'Homme, pour lui mettre devant les yeux certaines Verités qui au fond regardent le prix des choſes, le prix que les choſes ont par raport à l'Homme; tout ſe raporte à lui, de maniere ou d'autre, & toute Production d'un Homme de genie doit avoir cette marque de ſa realité, qu'elle contienne ces Raports & ce Prix, & les faſſe connoitre à ceux qui les ignorent. C'eſt le propre du vrai Génie, & l'Homme qui en a, le fait comme naturellement & ſans qu'il y tâche; cela a lieu dans ſes

Jeux

Jeüx aussi bien que dans son Serieux ; c'est ce qui acheve de les rectifier, de les marquer pour apartenir à l'Homme. Il faut avec cela que chaque chose y soit maniée peu ou beaucoup, à proportion du peu ou beaucoup qu'elle vaut, & que, par là encore, le Prix de tout ce que ces Productions contiennent, s'y trouvant marqué, elles puissent servir à la plus utile de toutes les Connoissances, a celle qui, mettant à chaque chose son prix, nous aprend à bien arranger chaque chose dans la Vie, & à en tirer parti. C'est là la Connoissance à laquelle toutes les autres doivent se raporter. Sur ce pied là tout ce qu'il y a dans la Nature peut servir aux Hommes de sujet d'Entretien, & l'Esprit peut entrer & trouver sa place par

par tout, dans les petites choses autant & peut-être plus que dans les grandes ; car elles ont la même Origine, & toutes méritent notre Attention, puisque la Nature nous les met toutes devant les yeux. Le simple Bon-sens s'occupe plus volontiers des grandes choses, laissant à l'Esprit à se jouer de ce qu'il y a de petit, & l'Esprit, de son côté, s'acomode de ce partage & se porte au Petit naturellement, comme etant plus propre à lui servir de Jouët. Joüons nous donc de ce qu'il y a de petit dans le Monde; mettons cent & cent choses à cet usage, en attendant qu'on leur en trouve un autre, & que l'on trouve à l'Esprit le sien, si ce n'est pas celui de se jouër. Revenons aux Ouvrages de *Voiture* & de *Sarasin.*

Les

Les François en font un cas extrême, & ce sont des choses importantes pour eux. *Voiture* sur tout, leur impose ; ils le mettent comme à la tête de leurs Beaux-esprits, & (*) un d'entre eux l'en apelle *le Roi*. *Sarasin* de même a ses Admirateurs qui l'elevent fort haut, & qui ont raison aussi bien que les Admirateurs de *Voiture*, s'il est vrai que le genre d'écrire de ces Auteurs soit ce qu'on le veut faire valoir. Il faut avouer, qu'ils y excellent tous deux : *Voiture* dans ses Lettres, & *Sarasin* dans quelques unes de ses Piéces de Poesie, où, à mon avis, il l'emporte sur *Voiture*. Jamais on ne badina plus agreablement ni plus finement que n'ont fait ces Ecrivains ; jamais

(*) *Pelisson*, dans son Discours sur les Oeuvres de *Sarasin*.

jamais il n'y eut d'Imagination plus feconde que la leur ; les Fleurs naissent sous leurs mains, comme elles naissent sous les pieds de leurs Bergeres, & ils les répandent sur tout ce qu'ils manient ; jamais il n'y eut d'Ecrits plus merveilleux dans leur genre ; mais aussi jamais genre d'ecrire ne fut plus imaginaire que celui de ces deux Ecrivains. Je leur joindrai *Balzac*, dont la réputation n'est pas moins grande, & qui est, dans le Stile serieux & élevé, ce que ceux là sont dans le Stile familier & enjoué ; & je dirai que ces Beaux Esprits sont des bizarreries de la Nature ; qu'elle a voulu essaier jusqu'où l'Imagination des hommes pouvoit être ou agréablement ou pompeusement déréglée ; de qu'elle espece seroient les choses

que cette Imagination produiroit d'elle même, & lors qu'elle auroit le Bon-sens à son service, au lieu de se mettre au sien. Si je n'avis deja dit que le Bon, ou le Sensé, doit faire l'essentiel de ce que les Hommes écrivent, je le dirois ici, & je demanderois que le Sensé fut comme le Corps de tout Ouvrage. Si l'Ecrivain se plait à l'embellir & à le rendre agréable, à la bonne heure ; c'est où il peut se servir de l'Esprit qu'il a, & habiller ou orner ce Corps. Mais d'habiller du Rien, de nous donner de l'Esprit ou de l'Imagination sans réalité, c'est produire comme un Ombre revêtuë ; c'est nous presenter quelque chose qui tient du fantôme. Ou, si je dois faire une comparaison moins effraiante, je dirai qu'il en

en est de l'Esprit comme du Sucre ; il adoucit certains mets qui seroient moins agréables sans cela, & en reléve le gout ; il sert à faire des confitures que l'on mange avec plaisir ; mais de soi-même ce n'est guere un mets à servir. Les Ouvrages de *Voiture* & de *Sarasin*, de *Voiture* sur tout, ne sont pas des confitures ; c'est du Sucre déguisé en differentes manieres, c'est de la Pâte sucrée mise en figures. On les regarde un moment & elles font plaisir ; mais il faut être Enfant & prendre le change, pour en manger beaucoup & en faire son repas.

Il y a une autre remarque à faire sur les Ouvrages de *Voiture* : elle regarde en particulier ses Lettres, qui sont ce qu'on en estime d'avantage, & que sur tout on voudroit imiter. Nous écri-

écrivons des Lettres à nos Amis, pour leur faire connoître ce qui se passe en nous, & principalement ce qui s'y passe à leur égard; nous leur écrivons tout ce que nous leur dirions si nous les entretenions de bouche. La perfection de ces sortes de Lettres consiste donc, en ce qu'elles ressemblent aux Discours ordinaires, qu'elles soient familieres & naïves, & que bien loin de sentir la Composition, elles la surpassent, que le langage du Cœur s'y fasse connoître. Ce n'est point là le caractère des Lettres de *Voiture*. Au lieu d'être naturelles, elles ne sont qu'ingénieuses; elles imitent l'Amitié qui ne veut point d'imitation; elles s'en joüent. Cet Ecrivain feint de sentir tout ce qu'il ne sent point, & il l'outre, pour lui donner du

prix, pour paroitre ſentir beaucoup. A chacun de ceux à qui il écrit, il dit tout ce qu'il peut imaginer de plus flateur, & il les eleve, chacun a ſon tour, au deſſus de tous les autres. Chacun lui ſert de Poupée à qui il ſe plait de mettre les beaux Habits qu'il ſçait faire. C'eſt un jeu dont au fond les perſonnes qui reçoivent de pareilles Lettres n'ont pas lieu d'être fort contentes ; car il eſt fâcheux pour nous que nos Amis, en nous écrivant, ſoient reduits à avoir recours à la Fiction, & qu'à chaque Lettre que nous recevons d'eux, nous ſentions que nous ne ſommes pas encore parvenus juſques à leur inſpirer quelque Sentiment pour nous. De toute maniere, ces Lettres font un effet contraire à celui qu'elles doivent faire : elles mé-

ménent à *Voiture* Bel-esprit, & non pas à *Voiture* Ami ; il semble qu'en lui le Bel-esprit ait englouti l'Homme. A la vérité, toutes les professions où les hommes s'engagent sont sujettes à cet inconvenient ; rarement excelle-t-on en quelqu'une, que ce ne soit aux dépends du fond, aux dépends de l'Humanité. Mais cela devroit avoir son exception précisément à l'egard de l'Esprit ; il doit être l'Ornement de l'Humanité sans qu'elle en souffre, comme les fleurs ornent une Prairie sans en diminuer la valeur. Cet Ecrivain devoit s'exercer sur d'autres sujets, sur des sujets de pur badinage, sur des matieres qui n'interessassent pas l'Homme pour qui il ne sentoit rien. Quelques unes de ses pieces sont de ce genre ; ce sont

celles-là qu'il faut lui passer, & placer là la Roiauté où on l'élève. *Voiture* est le Roi du Badinage & de la Bagatelle; sur ce pied là il sera, si l'on veut, le Roi des Beaux-esprits d'un Païs où la Bagatelle est en credit, & son éloge sera précisement celui que *Sarasin* lui donne, & qu'en changeant de nom, on pourroit donner à *Sarasin*: *Veturius, nulli nugarum laude secundus.* Continuons de voir les Beaux-esprits dont les François se font honneur, ou du moins quelques uns d'entre eux qui sont des principaux, & essaions de trouver le prix qu'il convient de leur mettre.

Ils ont des Poëtes fameux dans le Dramatique; c'est à dire, dans ce qu'il y a de plus estimé en fait de Productions d'Esprit, & que l'on envisage com-

comme plus important que les Productions ordinaires dont l'Esprit est capable. *Corneille* & *Racine* ont excellé dans le Tragique, & *Moliere* dans le Comique. Essaions de mettre le prix, non pas à ces Poëtes, mais à ce genre d'écrire, où il suffit d'exceller pour être compté parmi les Genies extraordinaires, & qui en effet demande une sorte de Genie qui se trouve rarement. Ici les Raports vont à l'Homme, mais le but du Dramatique, étant uniquement de nous donner du plaisir, ces Raports ne sçauroient avoir toute leur justesse, & dans le general, le Poëte ne peut que leur faire violence pour les accommoder au goût du Public. Dans le Comique il les diminuë & les met au dessous de l'Homme, & dans le

Tragique il les étend pour les rendre héroïques & les met au dessus de l'Humanité. Ces Productions d'Esprit, comme la plus-part des autres, n'ont pour but que les Aplaudissemens, & le tout aboutit enfin à en donner au Poëte. Nous en donnerons donc aussi à ceux que nous avons nommés, nous dirons encore une fois, qu'ils ont excellé dans ce genre d'écrire & l'ont peut-être porté plus loin que qui que ce soit avant eux. Mais le Beau du Dramatique nous imposera aussi peu pour lui donner du prix, qu'il impose au Public pour lui faire gouter la Vertu, ou pour lui donner de l'horreur du Vice. Le Tragique que l'on fait valoir par là & que l'on eleve si fort au dessus du Comique, non-seulement me paroit de

peu d'usage, mais il me semble, qu'il a quelque chose de plus comique, dans un sens, que le Comique même. Le Théatre n'est point fait pour donner aux hommes ce qu'ils n'ont pas, les grands Sentimens qui sont le sujet de la Tragédie ; il n'est propre, tout au plus, qu'à leur faire perdre ce qu'ils ont de trop, & qui se perd aisément, les Folies qui les rendent ridicules. La Comédie, en mettant ces Folies dans tout leur jour, peut les en dégouter ; par là le Comique est en sa place sur le Théatre. Il l'est encore, en ce qu'il est proportionné à l'Esprit de l'Homme, qui aime à se jouer & se porte volontiers à la Bagatelle. Tout ce qui est vain & sujet à disparoitre, est propre à être representé sur le Théatre, & la Co-

médie, étant en abrégé ce que le Monde est en gros, les hommes qui la voient jouer en riant, y mettent le prix assés au juste. Si elle etoit rectifiée & purgée de ce qui n'est que Farce, si elle étoit vouée à la Correction, autant qu'elle l'est à l'Amusement, il se pourroit enfin qu'elle eut son usage & que ce fut un Jeu à donner au Peuple. Il n'en est pas de même de la Tragédie; & je ne pense pas qu'on lui trouve sa place. Elle expose sur le Théatre des Objects sérieux & graves, & fait un jeu des choses dont on pourroit tirer tout un autre parti. Il est vrai qu'elle represente le Vice comme haïssable & comme puni, mais c'est le Vice extraordinaire & poussé dans l'extremité, & ses Punitions de même sont de natu-

re à n'etre pas à aprehender dans l'ordinaire de la vie. Elle recommande la Vertu; mais elle l'expose & l'avilit en quelque sorte même en la recommandant. Elle convertit le Bon en Beau, à sa maniere, en le faisant servir à des Representations, à des Peintures dont il n'est question que de sçavoir si elles sont bien faites. On n'ignore pas le prix du Bon; on sçait assés que la Vertu doit avoir son usage dans le Monde. La question est de sçavoir où il la faut placer; & de la maniere que les hommes sont faits, si quelqu'un peut la leur montrer comme dans l'éloignement & hors de l'ordinaire de la vie; si de quelque maniere que ce soit, il peut les dispenser de se la rendre propre, de l'adopter, il leur fait plaisir. Les Poëtes leur

rendent ce ſervice par le moien des Tragédies. Ils y étalent la Vertu; mais dans une Sphére ſi extraordinaire & ſi eloignée du Familier, ils ſçavent ſi bien la convertir en belles Paroles & en Sentimens étalés, qu'ils mettent une eſpece de proportion entre le Jeu & la Vertu. Les Spectateurs la voiant devenuë la Theſe, le Jouet magnifique de l'Eſprit, s'acoutument à l'enviſager comme faite pour cela, & il leur paroit qu'une choſe ſi pompeuſement ſervie, a tout ce quelle peut exiger de l'Eſprit humain. En aprouvant & admirant ces Compoſitions, en ſe laiſſant toucher de ce qu'elles ont de pathétique, il leur ſemble qu'ils ont ſatisfait à ce qu'elles peuvent exiger d'eux du côté du Cœur. Ainſi la Vertu devient un Spe-

étacle donné à la Curiosité du Peuple, un object de Théatre où les hommes la releguent, & tous ces grands Sentimens leur paroissent éloignés de l'Ordinaire de la vie, autant que les habillemens & les attitudes du Théatre le sont de ceux qu'ils voient dans leur Domestique. L'Amour seul, qui d'ordinaire fait l'essentiel de ces Representations, & en quoi toutes les Pieces de Théatre conviennent & s'entr'aident, l'Amour, qui est ce qu'il y a de plus à la portée de la Jeunesse, & que les beaux sentimens ne font qu'accompagner, fait son effet dans ces Jeux inventés pour elle, & se communique réellement. A cet égard sur tout, on peut dire que la Tragédie fait du mal aux hommes. Elle avilit le Bon en le mêlant avec le Mauvais,

vais, avec l'Amour, comme elle autorise le Mauvais en le faisant aller de pair avec le Bon. Nous compterons donc les plus grands efforts de l'Esprit pour le Tragique, parmi les choses disproportionnées & vaines; & nous conclurons de tout cela, que si l'Esprit ne peut pas se soutenir, lors-que pour s'élever il s'apuie sur le Serieux, si avec ce Secours il ne produit qu'une montre vaine autant que fastueuse, à plus forte raison, lors que de lui même il se soutient & s'eleve, il ne doit produire que des inutilités, des riens qui ne méritent nulle atention.

Parmi les riens qu'il produit sans nombre, parmi ce qui est pire que les Inutilités & les riens, il faut mettre un genre d'écrire tout singulier, le Bur-

les-

lesque qui ne se trouve, je pense, que chés les François, & il ne faut pas oublier de mettre dans la liste de leurs Beaux-esprits le Poëte à qui ils en sont redevables. *Scarron*, Auteur célébre de ce Siecle, a excellé dans ce genre d'écrire & l'a porté tout d'un coup à sa perfection. Ici tous les Raports vont non-seulement à l'Homme oisif, mais même à l'Homme qui extravague, qui sort de la Nature pour se jetter dans l'Invention; dans ce qui n'est point & ne doit pas être, & ce Bel esprit mérite d'etre déclaré le Roi de l'Extravagance, comme *Voiture* le Roi du Badinage. Le nombre de ses Admirateurs fait voir aussi que son Roiaume n'est pas moins grand, & qu'il n'y a point de fou qui, avec des talens proportionés à sa folie, ne

puisse esperer de la faire couronner & de se voir elevé sur le Thrône. Au reste, il semble que la Nature & ce Belesprit se soient fait la guerre reciproquement : la Nature le logea mal & dans un Corps difforme, & lui de son côté, comme pour se vanger d'elle, rendit difforme *Virgile*, le Poëte dont le Génie fait honneur à la Nature ; il le travestit comme elle l'avoit travesti lui même. Ce ridicule Ouvrage a dû trouver cours autant qu'il a fait, pour montrer aux hommes, jusqu'où on peut être la dupe de l'Imagination, lors qu'on s'eloigne du Bon-sens & de la Simplicité ; à quel point on se corrompt le Goût, lors qu'on le cultive par tout autre chose que par le Vrai, par ce qui convient à l'Homme.

Un

Un autre Ecrivain, qui parût sur la Sçene au Siecle passé, s'etoit deja joué de ce Goût dépravé. Il avoit écumé de l'Esprit dans son *Pantagruel*, où, par le moien de quelques traits ingenieux, qu'il semble y avoir fourrés par ci par là, comme pour leurrer le lecteur, il lui fait parcourir des pages entieres, non-seulement d'ordures, où la foule se laisse mener sans peine, mais même de choses insensées, de veritables délires; c'est à dire, qu'il accompagne ses Bons-mots de ce qui les assortit naturellement, & qu'il présente aux gens qui courent aprés cette sorte d'Esprit, ce que leur Goût mérite. Ici, il ne faut point chercher de Raports; le plaisir de ce Bel-esprit a eté de les detruire, de mettre au Monde un Ouvrage où il n'y

en

en eût point, un Ouvrage qui fut au dessous de l'Humanité, & que, par une aparence misterieuse qu'il lui a sçu donner, on crut au dessus d'elle. On se fait néanmoins honneur en France de cet Auteur, & il est compté parmi leurs (*) Excellens hommes. Mais quelqu'un lui a rendu meilleure justice, en faisant dériver le nom de *Rabelais*, de *Rabie læsus*, c'est à dire, *Atteint de Rage*; & l'on pourroit dire, que tant de gens qui puisent là leur langage & ont ses Bons-mots dans la bouche, confirment cette etimologie, qu'ils font voir que c'est un Enragé qui les a mordus. Il n'y a pas là, je pense, dequoi recommander le Bel-esprit, & je croi que d'autres Peuples n'en-

(*) Voies sous le nom de *Rabelais* le Dictionaire de *Moreri*.

n'envieront point aux François la Gloire d'avoir produit ces deux Hommes extraordinaires. Ceux de leurs Ecrits dont je viens de parler, peuvent avoir leur usage, pour faire voir jusques où la vogue peut pousser le Bel-esprit, jusqu'où, dans le Païs où il regne, il est permis aux Honnêtes gens, à ceux qui d'ailleurs ont une Reputation à soutenir, de se laisser aller au plaisir d'extravaguer, de faire le personnage de fou, rendu honnorable par le titre de *Comique* ou de *Plaisant* qu'on lui donne. Une suite de tout cela, c'est que même les Gens sensés goutent & admirent ces sottises & se rangent tranquilement parmi la lie du Peuple pour qui elles sont faites. Il y auroit encore d'autres Beaux-esprits du tems passé à conside-

rer, mais laissons là les Beaux-esprits du tems passé, pour en venir à quelques uns de ceux qui brillent à present, & qui paroissent abuser moins de leurs talens, ou qui en ont reçû de moins bizarres.

Le premier qui se presente est leur Poëte célébre, l'Auteur des *Satires*, qui balaye le Parnasse François & en chasse la foule des Beaux-esprits qui le sont à faux titre. Ses Ouvrages ont leur mérite, & justifient en quelque sorte le cas que le Public en fait : ils sont compassés & élegants, & ils ont quelque chose qui impose. L'Art & le Travail s'y trouvent joints à des Talens de nature, & le Poëte a sçû emploier heureusement les plus beaux traits des Poëtes anciens, & s'en parer. Ici, les Raports vont à l'Hom-

l'Homme, à l'Homme entant qu'il est raisonnable & qu'il se garantit du ridicule. Generalement parlant, ils ne manquent pas de justesse, ni l'Ouvrage de dignité. Mais le prix que l'Auteur y met au Bien & au Mal, au Bien surtout, paroit moins partir du Cœur que de la Tête, comme aussi l'effet que ces Satires font, va plus à la Tête qu'au Cœur. Par là deja, par ce qui en doit faire le Bon, elles ne sont pas du premier ordre, & pour ce qui regarde la Beauté; qui est l'endroit par où on les envisage & qu'on leur aplaudit, on ne sçauroit les placer fort haut non plus. Cet Auteur n'a point de Caractère dominant. Il a du Bon-sens & de l'Esprit, assés pour être au-dessus des Genies ordinaires; mais on ne peut pas dire

de lui que ce ſoit un grand Genie. Il ſemble ſouvent emploier ſon Bon-ſens & ſon Eſprit ſéparément, & l'un au défaut de l'autre, plûtôt que de ſe ſervir de l'un & de l'autre conjointement pour donner de la force & de L'agrément aux Sentimens du Cœur, qui ſont le Poëte. Il lui arrive de s'élever ; mais il a de la peine à ſe ſoutenir ; il a le Vol court, & ſes Poëſies ſentent l'effort & le travail. On s'aperçoit que la recherche du Beau, d'un certain Eclat, en fait le grand reſſort ; de la viennent les Bons-mots où il lui arrive ſi ſouvent de s'échaper, auſſi bien que toutes ces Malignités hors d'œuvre, ces traits qui divertiſſent le lecteur, mais qui ne font pas honneur au Poëte. Ils font ſentir que le tout n'eſt qu'un Jeu,

Jeu, que le Poëte n'a d'autre vûë que de s'égayer, & de remporter l'Aprobation du Public, du grand nombre qui prend gout à ces Malignites. C'est encore ce qui lui a donné lieu à se jetter sur des matieres generales; plûtôt que sur les Défauts de sa Nation, &, par cet endroit, aussi bien que par son caractère d'Esprit il ne fait pas aux François de bien qu'un Poëte satirique pouvoit leur faire. Par cette raison principalement, je le crois autant au-dessous de l'Excellent, où la Voix publique de place, qu'au dessus du Médiocre qu'il attaque avec succés dans ses Satires; & je suis persuadé que le Tems, qui met le vrai prix aux Auteurs, ne placera pas celui-ci au premier rang où son Siede le place. Que je fasse une remarque

sur les Ecrivains François à l'occasion de ce Poëte : D'ordinaire ils écrivent pour le Public, non pas pour lui faire du bien, mais pout lui plaire & avoir son Aprobation ; ils en etudient le Goût, & tout ce qu'ils jugent lui étre desagréable, ils ne le hazardent point. Le Public est leur idole, comme le Bel-esprit est l'idole du Public. Je crois que l'on peut dire, sans se tromper, que quelque Genie qu'un Ecrivain pût avoir, cette vûë trop basse suffiroit pour le borner, & l'empêcheroit de prendre l'essor, comme il feroit sans cela. Un Genie véritablement grand a le Public en vûë, pour lui donner la loi, & non pas pour la recevoir de lui ; c'est ce qui produit les excellens Ouvrages.

Les François ont un Ecrivein, à qui

à qui le titre de Bel-eſprit convient, je crois davantage, & trés préciſement. Il donne, & en vers & en proſe, un Tour aiſé & ingenieux à ce qu'il écrit, & il y ſçait faire entrer le Naïf auſſi-bien que le Brillant. Il connoit la Nature, & il s'en écarte peu dans les Ouvrages où on doit la ſuivre. Quelque ſec que ſoit le ſujet qu'il traite, il ſçait l'embellir de penſées vives & delicates, & en lui paroit, dans tout ſon agrément, &, peut-être même, dans toute ſa profuſion, l'Eſprit enjoué & galant, qui fait proprement le Bel-eſprit, l'Eſprit des François. Mais ſes Ouvrages, comme tant d'autres, manquent par ce qui en devroit faire l'excellence; par le Bon, que le Cœur ſeul, quand il en eſt plein, y ſçait répandre, & on

 ne

ne ſçauroit s'empecher d'ajouter, que c'eſt grand domage que ce ſoit là ce qui leur manque. Il ſemble que cet Auteur ſe tienne comme neutre entre le Bien & le Mal que l'on peut faire aux hommes en écrivant, s'il eſt vrai, du moins, que ce ne ſoit pas leur faire du mal que de les entretenir dans ce qui flate le Goût ordinaire, de peindre de couleurs vives, & d'une maniere touchante l'Amour qui les ſéduit, & de faire un jeu d'Eſprit de tout ce qui ſe préſente. Les Raports ſont moins inventés dans ſes Ouvrages que dans ceux de *Voiture* & de *Saraſin*, au rang deſquels on le peut mettre pour la beauté de l'Eſprit, s'il ne les ſurpaſſe; mais ces Raports ne vont pas moins à l'Homme oiſif, à celui qui ne vit que pour le Plai-

Plaisir, & même il trouve ici davantage dequoi s'y confirmer. Le Prix des choses y est observé de maniere à repondre à tout cela & à l'apuier. Par là sur-tout on ne sçauroit en mettre un fort grand à ses Ouvrages, quelques bien écrits qu'ils puissent être, quelques éloges qu'ils méritent d'ailleurs. Il y en a un principalement qui marque le Caractère de cet Auteur. Il y fait descendre son lecteur dans le sejour des Morts, pour les entendre discourir & l'emporter en matiere d'Esprit sur les Vivans, s'il est possible, & en cela il réussit. Mais en faisant faire à l'Esprit ce personage, en lui laissant prendre l'essor de lui même & animer d'autres creatures que celles qui ne songent qu'à jouir de la Vie, il lui fait faire le personnage d'un

d'un Esprit echapé qui se met à une place qui n'est pas la sienne, & fait parler aux Ombres un langage qui n'est pas le leur. Les choses qu'elles disent ne leur conviennent le plus souvent, qu'en ce que de même, elles disparoissent lors qu'on croit les tenir, & peut-être qu'il est bon que cela soit ainsi, qu'elles disparoissent. Quoi qu'il en soit, on s'aperçoit dans cet Ouvrage tout ingenieux, que l'on suit un Esprit qui, en se conduisant lui-même, conduit en Païs perdu ceux qui le suivent. Si c'est là le but de l'Auteur, on peut ajouter à son eloge, qu'il sçait aller à son but, & à l'eloge de l'Esprit, qu'il n'y a rien dont il ne sçache se jouer. Au reste, s'il est vrai, qu'en matiere d'Esprit, on ne puisse guere aller plus loin que cet Auteur n'est

n'eſt allé, comme quelques perſonnes le croient, & le mettent à la tête des Modernes, celui de ſes Ecrits qui doit lui valoir ce rang, l'Ouvrage où il promene agréablement le lecteur dans des Mondes nouveaux, ſervira à nous faire voir de quelle maniere l'Eſprit peut prendre l'eſſor. Il s'eleve à l'aide des Ouvrages de Bon-ſens que d'autres lui fourniſſent, & les Ecrivains de ce caractère auront toujours raiſon de prendre ce parti; mais s'ils veulent l'emporter ſur le Bon-ſens, ſi le Bel-eſprit veut ſe faire proclamer Roi, il faut avouer qu'il ſe trouve reduit au ſtratagême du Roitelet, qui ſe cacha ſous l'aile de l'Aigle, pour être porté au haut des Airs, & ne prit ſon vol, pour le ſurpaſſer, que lors que l'Aigle eut fini le ſien.

Il se presente ici un Bel-esprit d'un caractère plus marqué, & qui garde moins de mésures, un Auteur renommé, qui aprés s'être exercé dans ses Ecrits, sur toutes sortes de matieres, avec une facilité extrême, & avoir aquis beaucoup de Reputation, s'est avisé enfin, de vuider toute son Erudition, & de la decharger dans un grand Livre critique, pour en regaler le Monde curieux. Cet Auteur, sur tout, peut faire voir jusques où un homme qui manque par le Cœur, peut s'égarer par l'Esprit; & son Ouvrage, qui, par la maniere agréable dont il est écrit, impose à tant de gens, peut montrer de quel côté est tourné le Goût presque general de nos Tems. Les Raports que les choses ont entr'elles se trouvent bien observés ici; le Raison-

ſonnement eſt le fort de cet Ecrivain ; mais les Raports que les choſes ont à l'Homme y ſont renverſés & détruits entierement. Ils ne vont ni à l'Homme oiſif, ni à l'Homme extravagant, mais à l'Homme libertin & corrompu, qu'ils corrompent encore davantage. Il ſort content de la lecture de cet Ouvrage & ſe rejouit de la recommencer, charmé d'y trouver établi dans ſa diverſité préciſément ce qu'il voudroit voir établi. L'Auteur s'eſt plû a y repandre des obſcenités auſſi bien que des railleries, ſur des ſujets, que toute Perſonne ſenſée fera toujours profeſſion de reſpecter, & il fait valoir le tout par le moien de l'Eſprit, qui s'ajuſte à tout, au Sale & au Mauvais, comme au Bon, & qui, ſur le Mauvais encore plus

que sur le Bon, se plait à montrer les merveilles qu'il sçait faire. Le gros du Livre est une merveille lui même, par toutes les Inutilités qu'il contient, par tant de choses de neant qu'un Stile agréable, un Tour aisé & ingenieux fait valoir & admirer; c'est l'Ouvrage du monde où les hommes qui courent aprés l'Esprit, ceux qui veulent être amusés & trompés, le sont davantage. Ce terrible Volume, cette Montagne d'entre les Livres, aprés avoir jetté de grands cris dans une Préface qui l'assortit au juste, & dispense un Homme judicieux de la lecture de l'Ouvrage, n'enfante véritablement qu'une Souris; ou plutôt elle en enfante toute une nichée, qui se fourrent par-tout pour ronger & faire du dégat, & qui n'epargnent

gnent pas même les choses les plus sacrées. Cet Ecrivain qui pense si mal de ce que nous respectons, dira-t-il tout ce qu'il pense, & se fera-t-on une bien-séance de ne pas dire ce que l'on pense de lui? Disons hardiment, que le caractère d'Esprit de l'Auteur du *Dictionaire critique*, est celui d'un Charlatan, & que c'est peut-être de tous les Charlatans qui aient jamais paru, le plus signalé. Paré d'une fastueuse Erudition, d'un ramas de faits & de circonstances qui ne méritérent jamais l'attention d'un Homme sensé, il se produit avec une espece d'eclat, & attire sur lui les yeux de tout le monde. La fertilité de son Esprit, qui le rend propre à jouër toutes sortes de personnages, le met en état d'amuser

agréa-

agréablement la Foule qu'il attire. Tantôt il fait le Philosophe qui témoigne faire cas des bonnes Mœurs, & il fait des reflexions qui les recommandent; tantôt c'est un Libertin qui se jouë de tout, & se laisse aller à son panchant. Quelquefois il paroit comme un Esprit-fort devant qui rien ne doit tenir; d'autres fois il se met en posture contre les Esprits-forts eux-mêmes, & vous diriés qu'il va les combattre. C'est un Sçavant qui cite ou qui refute d'autres Sçavants; c'est un Cavalier qui imite le Langage de la Cour; quelquefois il affecte celui de la Guerre; d'autres fois il emploie celui du Barreau. Souvent il en parle un qui n'est propre qu'à charmer la Canaille, & il le parle si bien, que par là principalement, il l'emporte

porte sur tous les Charlatans qui ont paru avant lui. Il n'est rolle qu'il ne joüe, ni figure qu'il ne prenne, pour grossir la foule des Spectateurs, aussi-bien que pour les contenter; & le fruit de tout cela, c'est de leur faire envisager toutes choses comme faites pour servir de matiere au Raisonnement & le Raisonnement come fait pour se joüer de toutes choses. Quelques-uns se contentent d'être simples Spectateurs de ses Singeries, & n'y perdent que leur Tems. D'autres, plus à plaindre, ajoutent foi à ses Discours & se pourvoient de ses Dragues, comme de quelque chose d'exquis, & qui perserve les hommes des Scrupules & des Terreurs incommodes que la Religion leur cause, & ils trouvent en effet ce qu'ils cherchent. De

toute maniere c'est un Ouvr
propre à séduire ceux qui v
lent bien être séduits.

Un Bel-esprit à mettre à
suite de celui dont je viens
parler, & qui a brillé en m
me tems, un Ecrivain en vog
qui impose par quelque for
& étendue d'Esprit ; aussi bi
que par ce que l'on apelle C
noissance du Monde, c'est ce
qui a fait des *Oeuvres mêlé*
mêlées en tout sens, & qui p
leur Mêlange sur tout mérite
d'être rejettées. S'il étoit pe
mis de donner l'effet qu'un O
vrage fait sur nous pour u
marque de son caractère bon c
mauvais, je nommerois ce
de cet Auteur pour être d
plus haïssables, & je croi qu
ne seroit pas difficile de justifi
ce goût. A une grande Op
nion de soi, il joint le tale

de mettre de la profondeur dans ce qui n'en a point, & d'effleurer seulement des sujets qui ont de la profondeur. Il a assés de Genie pour amuser, pour divertir le lecteur sensible au Brillant plus qu'au Simple & au Naïf, & il a assés de Souplesse d'Esprit, ou de Hardiesse, pour se jouër de tout ce qui se trouve sur son chemin, & diversifier par là ses Productions qui en partie subsistent par la Diversité. Dans le même Esprit qui lui fait debiter tout ce que l'amour des Plaisirs lui fournit, il parle de Religion, & il en parle comme pour la faire valoir. Sans examiner si tout ce qu'il en dit n'est qu'un Jeu, ou, si à sa mode, il en parle serieusement, c'est à dire, si c'est un Jeu d'une autre espece, je dirai que tant de fadaises que ses

Ouvrages contiennent ſeroient mieux aſſorties, ſi, voulant parler de Religion, il en parloit dans un eſprit de raillerie plus marqué & pour la combattre ouvertement ; la Religion ſeroit moins avilie par là, comme une Femme chaſte ſouffriroit moins par les inſultes que lui feroient certaines gens, que par les careſſes qu'elle ſeroit obligée d'en eſſuier. Le Sale entre dans le Libertinage de ce Bel-eſprit & il a du talent pour l'enveloper, aſſés pour intereſſer le lecteur qui eſt dans ce goût, celui qui ſe plait à developer ces ſortes de choſes, & qui mériteroit qu'on les lui ſervit toutes developées, comme il en trouve ici quelques unes. Elles le ſont ingénieuſement, comme ingénieuſement elles ſont envelopées ; cela ſuffit.

L'E-

L'Esprit que l'on fait entrer par tout, fait tout valoir & rend honnorable ce qui sans cela couvriroit de confusion ceux qui le produisent. Il est à ces sortes d'Ecrits ce que les Aromates sont aux Corps morts que l'on embaume ; il les empeche d'exhaler la puanteur qui leur est propre, il leur fait comme changer de nature, & comme des Corps embaumés on les expose en Spectacle. Mais tous les Aromates du monde n'empechent pas qu'un Corps mort ne soit un Cadavre, une chose que les hommes qui ont de la vie ne sçauroient envisager sans une espece d'horreur, & c'est ce qui arrive aux Ecrits morts & embaumés en quelque façon, qui de nos Tems sont en vogue. Leur effet est de donner une sorte d'Esprit, d'embau-

baumer à leur maniere, les hommes qui s'y raportent, ceux dont la Corruption a besoin de ce secours & qui sans cela n'oseroient se produire.

Il y auroit ici riche matiere à decrediter le Bel-esprit, entant qu'on le fait valoir par lui même, ou qu'il doit faire valoir ce qui par lui même ne sçauroit se soutenir. C'est là l'usage que l'on en fait aujourd'hui, & aux Auteurs que j'ai cités je pourrois en joindre d'autres qui ne manquent pas de Reputation non plus, & qui precisemment ne la tiennent que de là. Mais il suffit de ceux dont je viens de parler. Ils sont preparés plus que d'autres pour mettre au jour le Goût que les hommes se sont formé. L'un plus Charlatan, & qui ose davantage pour les rejouir & leur

comuniquer son Libertinage, montre comme en gros caractere la double marque de ceux, qu'en parlant naturellement, on pourroit apeller les grands Fous de nos Tems : le Prophane & le Sale. L'autre, plus equivoque, & tenant sa Marque comme cachée, se plait à faire prendre le change au Lecteur, & à jouer plutôt le personnage d'Empirique. En Homme ridiculement sententieux, en personnage expert, il ordonne à chacun ce qui lui convient. Si les Ecrits de *Scaron* & de *Rabelais*, & de ceux qui leur ressemblent, ne sont enfin que des sotises, du moins sont ce des sotises debitées sous leur propre figure & personne n'y est trompé. Ces Auteurs n'ont pas pretendu d'enseigner, & s'ils jouent leur role sur le Théa-
 tre

tre des Beaux-esprits, c'est celui de Farceurs seulement. Ceux-ci pretendent à quelque chose de plus; ils sont plaisants pour persuader; ils veulent que l'on remporte quelque chose de leurs Ouvrages, & il se peut que ce soit du Poison que l'on en remporte. Les hommes se sont parfaitement corrompu le Goût, & ce Goût corrompu dans une espece de perfection, produit des Ouvrages parfaits dans leur genre, & qui continuent à le leur former selon eux. A la verité, un reste de Pudeur ou de Bien-seance, retient le plus grand nombre de leurs Ecrivains pour ne se pas laisser aller à des Saletés, & l'Irreligion n'a pas encore gagné le dessus jusques là que chacun se fasse un merite de prophaner. Mais pour ce qui est de nul prix,

prix, pour ce qui n'aboutit à rien, on le fait valoir par tout, & par tout il se débite heureusement dans les differens sujets où on le fait valoir. Le nombre de ces Ouvrages est tel qu'ils font une espece de Corps, un Assemblage qui se soutient; c'est ce qui nourrit & produit même dans les hommes le Rien qui les mine, qui fait l'Homme de rien. Des Ecrits qui se jouent de lui, l'entrainent & le forment, comme lui, ou quelqu'un fait comme lui, les a formés. Le nombre de ces gens fait Corps de même & prend de là sa force. Parmi ceux qui se mettent sur les rangs pour entretenir le Public, ou pour lui parler de ceux qui l'entretiennent, il faut esperer qu'enfin il se trouvera quelque Homme sensé, qui lui fasse connoître

les Livres qui se debitent, non pas sur le pied de Livres bien ou mal écrits, ou du peu ou beaucoup d'Esprit ou d'Erudition qui s'y trouve, mais sur le pied de leur veritable valeur, de leur But ou du Raport qu'ils ont à l'Homme ; qu'il notera d'infamie ceux d'entre les Ecrivains qui repandent le Libertinage, & qu'il fera dedaigner ceux qui ne contiennent que du Rien. Que si en mortifiant les Ecrivains de ce genre, ceux qui ne font qu'amuser, il pouvoit aller jusqu'à donner de la confusion au Lecteur qui veut bien qu'on l'amuse, s'il pouvoit lui faire comprendre que c'est Imbecilité d'Esprit en lui, ce seroit un Livre à lire avant tous les autres, & celui precisement qui manque à toutes les Bibliotheques. Venons à l'E-

ſprit conſideré dans ſon veritable uſage, lors que ſoumis au Bon-ſens, il eſt voué, conjointement avec lui, au Bien de la Societé, par le Cœur tourné de ce coté là, & rempli de bons Sentimens.

Deux Ouvrages de ce caractère ſe font remarquer de nos jours, & c'eſt la France qui nous les fournit : Ouvrages excellens par leur but, qui eſt d'inſtruire, embellis par la Delicateſſe d'Eſprit & les agrémens qui s'y trouvent répandus. L'Auteur de l'un, placé de maniere à pouvoir conſiderer les Hommes dans la ſituation la plus élevée, & frapé du Travers, du Faux qui ſe trouve parmi eux, & qui de la découle & ſe repand dans la Multitude, s'eſt mis à les peindre, & ſa peinture, eſt telle, que l'on

l'on reconnoit par tout que c'est un autre motif que l'envie de briller qui là produite. L'Amour du Bien & la haine du Mal l'animent & y mettent de la vie, & ce double caractère en fait une Sàtire rectifiée & complete. Par tout le Lecteur s'y reconnoit, ou y reconnoit quelqu'un, & se trouve entretenu de ce qui va à l'Humanité. Cet Auteur fait un espece de parallele entre les Caractères des hommes d'autrefois, décrits par un des Ecrivains les plus estimés de l'Antiquité, & les Caractères des Hommes d'apresent. En même tems aussi il fait, par sa maniere d'ecrire, un parallele entre le Genie simple de l'Antiquité, ou du moins de l'Auteur qu'il a traduit & mis à la tête de son Ouvrage, & le Genie fertile en

tours

tours ingenieux de nos Tems, qui lui eſt naturel, & il y réuſſit à un point, que même les partiſans de l'Antiquité doivent être tentés de ſe déclarer pour le Genie moderne, pour l'Ingenieux. Mais l'Ouvrage eſt ſi bon par lui même, par ce qui en fait l'eſſentiel, que le plus ſouvent il permet à peine de faire attention à l'Eſprit qui l'orne. L'Auteur y dépeint principalement les Mœurs de ſa Nation à qui il cherche d'être utile, & il ne faut point douter qu'il ne le ſoit, qu'il ne lui faſſe tout le bien que des Ecrits de cette nature lui peuvent faire. On remarque dans les ſiens, outre le Genie François, qu'il a dans toute ſa beauté, tout le Diſcernement qu'un homme deſintereſſé, un Etranger, y pourroit joindre, & ſa

peinture, vive & pleine de grace, vaut sans doute, & pour l'Instruction & pour l'Agrément, les Satires les plus ingenieuses que l'Antiquité nous a laissées, comme elle surpasse de beaucoup les Satires écrites de nos jours.

L'autre de ces deux Ouvrages, formé encore sur le Goût de l'Antiquité, & qui renchérit sur le premier par la noblesse de son sujet, & par l'elevation qui lui est propre, nous présente en stile poëtique, aussi doux & harmonieux, aussi riche que la Poësie même, la Suite d'un des plus fameux Poëmes des Anciens ; & cette Suite, où la Fiction, si avilie par l'abus que l'on en fait de nos jours, reparoit dans son ancien lustre, est remplie d'Instructions importantes, dignes de l'attention des per-

personnes, pour qui, principalement, elles sont écrites, c'est-à-dire, de ceux qui sont destinés à regner, & à qui, préferablement à tous les autres, les Hommes de genie doivent leurs veilles. Les idées les plus saines pour bien gouverner les hommes s'y trouvent developées tout ce qui fait le Bonheur de l'Homme dans la Societé, & qui est comme perdu sur la Terre, se presente ici agreablement à lui. La Crainte de la Divinité anime la Morale qui y est repandue par tout, elle ennoblit tout l'Ouvrage, & les Verités de la Religion les plus importantes s'y reconnoissent sous l'heureuse Fiction. Cet Ouvrage est peut-être pour nos Tems, ce que ceux du Poëte Grec étoient pour les Tems où ils parurent, je veux dire excel-

lents

lents par dessus tous les autres. On pourroit dire quelque chose de semblable de celui que nous lui associons, & qui ne lui cede guere dans son genre. Dans l'un & l'autre tout se raporte à l'Homme, à l'Homme dans l'Ordre, & tout tend à l'y faire rentrer, avec cette difference seulement, que la haine du Mal prédomine dans l'un, & que dans l'autre prédomine l'amour du Bien. L'un, plus sensible au Faux & au Ridicule de la Societé, s'aplique davantage à le démêler & à en guerir les hommes. L'autre ajoute à ce dessein celui de les porter à tout ce que la Societé rectifiée peut avoir de plus doux, & même à quelque chose de plus qu'au contentement que la Societé leur peut donner. Pour être des Ouvrages parfaits,

faits, il ne manque à l'un que d'être plus trié, & à l'autre d'être moins chargé. Le trop fait le defaut de ces deux Ouvrages, s'il en faut venir jusques à leurs defauts. Mais à qui d'entre les hommes est il donné de faire un Ouvrage qui en soit exempt? C'est assés que quelques uns réussissent à faire des Ouvrages d'Homme, & c'est là ce qui fait l'eloge de ces deux Auteurs. Ce ne sont pas de Beaux-esprits; ils ne sont pas de ceux qui se servent du Bon, qu'ils n'ont que dans la Tête, pour orner le Beau, ou ce qui est fait pour plaire, & qu'ils ont dans le Cœur. Ce sont des Hommes d'esprit, qui ont le Bon dans le Cœur & le Beau dans la Tête. L'Esprit en eux n'absorbe pas l'Homme, il l'orne seulement, & entremêle le

Beau au Bon, qui fait leur capital, auſſi-bien que l'eſſentiel de leurs Ouvrages. Le caractère d'Homme-de-bien, qui ſe fait ſentir dans tout ce qu'ils écrivent, fait ſon effet ſur le Lecteur, plus que tout ce qu'il y a de beau ou de bien dit dans l'Ouvrage même, ou plûtôt ce caractère en fait la véritable Beauté; il eſt aux Ouvrages d'Eſprit ce qu'une Phiſionomie heureuſe eſt aux Perſonnes: il prévient en leur faveur, & nous met dans la Diſpoſition la plus propre à nous laiſſer perſuader. Hors de la celui qui ſe met à decouvrir les Raports que les choſes ont à l'Homme, à l'Homme tel qu'il eſt lui même, doit neceſſairement faire de fauſſes Découvertes, & ſes Ouvrages s'eloigneront du but à proportion qu'il voit clair, ou qu'il

a une etendue de Raiſon. Il reſſemble a un Géometre qui meſureroit fort bien ſon Terrain, mais qui, aiant en main une meſure fauſſe, ne feroit, avec toute la juſteſſe de ſon calcul, que ſe tromper continuellement.

Aux deux Ouvrages dont nous venons de parler, ajoutons en un troiſiéme: Les *Fables* embellies de la Poëſie ingenieuſe & naïve d'un Beau genie encore, d'un Genie original, & peut-être unique dans ſon genre. Par un Badinage heureux & noble il ſçait faire valoir agreablement les petites circonſtances qui ſe trouvent dans la Nature & qui aſſortiſſent ce qui s'y paſſe; il en ſçait revetir à propos ce qu'il y auroit de nud dans ſes narrations & par là leur donner de la gra-

ce. Une Morale ſimple & ſaine & qui paroit venir du Cœur, s'y trouve repandue & s'inſinue avec le reſte. Il n'eſt pas juſques aux Enfans, ou pour mieux dire, il n'eſt pas juſques aux perſonnes les plus eloignées du caractère heureux de l'Enfance, qui n'en ſentent la verité & ne la goutent. Cet Ouvrage fait voir ce qu'un de ceux dont nous avons parlé tantôt nous a déja montré en quelque ſorte: que tout homme en qui l'Eſprit prévaut, fait bien pour ſe remettre dans l'équilibre, d'emprunter du poids de ceux qui ont en partage le Bon-ſens; que, de quelque maniere que ce ſoit, il doit vouer ſon Eſprit au Senſé, au Bon, à ce qui mérite des Ornemens, & qui, par là, s'il n'augmente pas de prix, eſt du moins mis en vogue.

L'E-

L'Eſprit en s'attachant au Bon, y participe, il s'eleve par ce moien & prend de là une nouvelle dignité. Que s'il va jusqu'à ſe perdre en quelque ſorte dans le Bon, alors il devient tel lui même, & c'eſt là la perfection de l'Eſprit. Ses propres Productions au contraire l'abaiſſent; elles n'aboutiſſent qu'à des Aparences, à des riens, & l'Eſprit ne pouvant pas ſe ſoutenir dans le Rien, il lui eſt ordinaire d'en ſortir, & alors il eſt en danger d'entrer dans le Mauvais à quoi le Rien ſert aiſément de paſſage. Cet Auteur peut montrer juſques où cela peut aller, dequoi l'Eſprit, le Bel-eſprit, lors-qu'il vient à ſe détacher du Bon, eſt capable. Il a ſali ſon Talent & taché ſa Reputation, par un Ouvrage trés different de celui

dont nous venons de parler: l'Agréable y est employé pour donner cours au Mauvais, au Sale, & le fait goûter à des Personnes qui le dédaigneroient sans cela. Sans son premier Ouvrage le second feroit moins de mal, & cet assemblage fait voir, que pour être un Ecrivain utile à la Societé, & mériter les loüanges dûës aux Hommes qui se distinguent, il ne sufit pas d'avoir des Talens extraordinaires, & qui puissent être d'un grand usage; qu'il ne sufit même pas de les emploïer de maniere qu'il en puisse resulter du Bien; qu'il faut avoir le Bien en vûë, & y vouer ses Talens; qu'il faut que le Cœur, rempli de ce qui fait le Mérite de l'Homme, determine en lui l'Esprit vers un même bût, vers le seul qui est digne de lui; qu'à

qu'à moins de cela un Ouvrage peut mériter toutes ſortes de loüanges, ſans qu'elles aillent juſques à ſon Auteur. Les extrêmes regrets que celui dont nous parlons a eu, a ce que l'on dit, ſur la fin de ſa vie, d'avoir écrit l'Ouvrage qui donne lieu à ces reflexions, font voir que l'Eſprit ſeduit les perſonnes mêmes qui ont naturellement de la Vertu, de la Bonté de cœur, mais qui en font trop peu de cas, parce qu'ils en font trop de l'Eſprit, qui leur donne une Reputation plus generale, ou du moins plus prompte.

Ne mettrons nous pas parmi les Ouvrages d'Eſprit diſtingués, le Livre des *Reflexions morales?* S'il eſt vrai que l'Eſprit ſoit un Bon-ſens delicat, cet Ouvrage ſera ſans doute un Ouvrage d'Eſprit, & même un des prémiers

dans ce genre. Mais come il est tout simple & sans brillant, le Bon-sens pourroit le reclamer & s'en faire honneur, & en ce cas là, ce seroit une chef-d'oeuvre de Bon-sens. C'en est un, sans contredit, & il peut servir à prouver ce que j'ai dit au commencement de ma Lettre : que le simple Bon-sens, lors-qu'il paroit dans sa force & qu'il met la Verité dans tout son jour, l'emporte sur les Ouvrages où l'Esprit entre & où il y a du mêlange ; que le Bon a sa propre Beauté qui en resulte si naturellement, que l'on ne sçauroit l'en distinguer & que le Beau n'y fait point d'effet pour soi-même. Par là, comme par d'autres endroits encore, cet Ouvrage est du premier ordre. Il vaut par l'importance du Dessein, autant que par la Justesse

&

& par la Delicateſſe des penſées. Il met le prix à des choſes qu'il importe aux hommes de connoitre & qu'ils ne connoiſſent guere ; à ce qui ſe paſſe en eux dans tout le cours de la vie & qui leur donne lieu de ſe flater mal à propos. En leur faiſant ſentir le charme de la Verité, en leur faiſant une douce violence, il leur ravit leurs pretendues richeſſes, leurs Vertus imaginaires dont ils ſe contentent, & qui les empechent d'en aquerir de reelles. Ici tout va à l'Homme directement. Cet Ouvrage le demaſque & le reduit à connoitre ſon Naturel pour ce qu'il eſt, pour corrompu juſques dans le Bon même. Les faux Raports ſur quoi ſa Corruption eſt fondée y ſont détruits, & par là l'Homme eſt pouſſé à chercher les Raports

 véri-

véritables, à se porter à la Religion qui les renferme tous. Ces Reflexions, insensiblement, le conduisent à en comprendre la nécessité, & en lui donnant de saines idées sur l'etat de l'Homme, elles lui aprennent à ne pas prendre si facilement le change sur ce qui doit le rectifier. Il comprend que la Religion n'est pas ce qui augmente ou pallie les Aparences qu'il prend, mais ce qui les détruit & rend l'Homme réellement tel qu'il veut paroitre. Tout ce que les hommes écrivent, tout ce qu'ils produisent d'ingenieux, ou de sensé, devroit tendre à quelque chose de pareil. Toutes les productions de la Nature y tendent secretement; elles sont faites pour nous y conduire, & il se trouvera enfin que l'Homme, qui dans ce qu'il produit

duit ne concourt pas avec elle, demeure au dessous de toute la Nature. L'Esprit, aussi-bien que le Bon-sens, est donné à l'Homme pour son bien, & le Bien de l'Homme consistant dans la Réligion, le veritable usage & de l'Esprit & du Bon-sens, ne sçauroit ne la pas regarder. Ils doivent nous y acheminer, du moins en nous faisant connoitre le Prix de tout ce qui se présente à nous. Le Bon-sens sert à nous marquer ce Prix, & l'Esprit, en se joignant au Bon-sens, sert à le faire recevoir aux autres, à ceux qui ont besoin de ce secours. C'est là le contentement que l'Esprit nous donne, & qui est plus grand que tous ceux que hors de là nous en pouvons tirer. Mais il ne faut pas quiter ce sujet sans faire

encore quelques remarques qui le regardent, & sur-tout il faut vous parler d'une sorte d'Auteurs peu connus chés les autres Nations, & en faire honneur à celle-ci.

Les Femmes en France se sont aperçuës que le Bel-esprit étoit de leur sphére, autant que de celle des Hommes, & elles sont entrées en lice avec eux. Il n'y en a pas moins de dix ou douze qui se sont mises à écrire, & qui, en Vers & en Prose, ont réüssi assés pour l'emporter sur la plûpart des Hommes, & pour conserver à leur Sexe les droits qu'il peut avoir sur le Parnasse; c'est à dire, que dans ce Païs, toute Femme qui voudra écrire ne fera rien dont le Public soit surpris, & qu'il desaprouve par un préjugé qu'il ait contre leur Capacité. En effet

effet le Parnaſſe n'eſt pas habité par des Hommes, mais par des Filles; & je vous avouë que ſi j'avois à regler quelque choſe dans ce Païs là, ce ſeroit pour le moins autant en faveur de leur Sexe qu'en faveur du nôtre. Il eſt bien vrai que le caractère d'Auteur ne paroit pas tout-à-fait leur convenir, & ce n'eſt pas ſans quelque raiſon, que juſques ici on a vû peu de Femmes ſe mettre à écrire; mais depuis que la Bagatelle, le Rien, fait la matiere des Livres, quand même les Femmes n'auroient pas le Genie de celles dont je parle, elles peuvent ſe faire Auteur, & donner au Public le *Je ne ſçai quoi*, qui ſuit le Rien immediatement & qui ne ſe trouve, je crois, qu'en France. On doit, dit-on, écrire comme l'on parle, & les Fem-

Femmes ſont déja en poſſeſſion du Bel-eſprit pour la Converſation, autant que les Hommes; c'eſt proprement parmi elles que le Rien & la Bagatelle s'étalent, qu'ils parent les perſonnes qui ſçavent les mettre en oeuvre, & je ne ſçai ſi les François ne doivent pas aux Femmes, à celles qu'ils n'ont pas fait ſortir de leur Caractère, ce que parmi eux l'Eſprit de converſation a de plus agreable qu'ailleurs. Elles ont même un talent pour écrire des Lettres que les Hommes n'ont pas; des Lettres qui ſont comme ſans ſujets; elles ſçavent les animer & les tirer du Rien par du Tour & par ce qui vaut mieux que du Tour, par des Sentimens delicats qui ſemblent leur être particuliers, & que le Naïf, qui ne leur manque pas, ache-

ve

ve de rendre inimitables. Elles ont dont raiſon de ſe mettre à écrire, & les Hommes devroient non-ſeulement ſe les aſſocier pour le Bel-eſprit, mais même le leur ceder. Ils ſe ſont emparés du Gouvernement, & ils ont en main la Force & l'Autorité ; galamment ils devroient laiſſer aux Femmes l'Agrément & la Parure, de quelque nature que ces choſes là fuſſent. Les Femmes en ſeroient plus accomplies, & les Hommes, dans le commerce qu'ils ont avec elles, en ſeroient plus heureux, puis qu'aprés tous les Femmes aportent aux Hommes tout ce qu'elles ont d'aimable, & qu'il eſt ſûr qu'elles ne voudroient briller que pour leur plaire, comme elles ne ſont belles que pour eux. Conformément donc aux réfle-

réflexions que j'ai faites dés le commencement de ma Lettre, & en protestant contre tous abus, en cas qu'elles ne se servissent pas de cet avantage avec ménagement, j'ajugerois à leur Sexe, le Beau, l'Agréable & le Délicat en matiere d'Esprit, comme elles l'ont deja en ce qui regarde le Corps ; je joindrois ces deux choses, comme faites pour être ensemble, que l'on n'a nulle raison de séparer, & je ferois valoir en leur faveur la Nature même. Il est certain que ce Sexe, lorsqu'il conserve l'Agrément qui lui est propre, & qu'il n'y mêle rien d'étranger, a l'Esprit plus fin & plus délicat que ne l'ont les Hommes. Il sied mieux à une Femme de dire de jolies choses qu'à un Homme, comme il leur sied mieux d'être

lies ; elles le disent avec plus de Douceur & de Timidité, & , par consequent , avec plus de grace. Il n'est pas jusques à leur ton de voix qui n'assaisonne ce qu'elles disent , & n'y ajoute un nouvel agrément. Un Homme a bonne grace de dire des choses sensées & qui aient de la dignité , comme il a bonne grace d'être grand & d'avoir l'Air majestueux ; & il devroit y avoir là dequoi le contenter. Mais la verité est qu'en Bon-sens non plus qu'en Bon-air , n'est pas Homme qui veut ; & il y en a peu d'entre eux que la grandeur & la force de l'Esprit dispensent de l'avoir beau & delicat. Sur tout, cela est ainsi à l'egard des François. Leur Politesse & d'autres choses encore leur énervent l'Esprit , & outre les Femmes Auteur , ils

ont parmi eux des Auteurs Femmes, ou des Ecrivains de ce caractère en tres grand nombre. Il faut vous en dire un mot.

Les Beaux-esprits de ce genre font consister leur principal mérite dans le Beau stile, dans la pureté de la Diction & dans la maniére d'écrire à la Mode. Le Stile, independamment de ce qu'il exprime, est une affaire importante en France, & l'on y met un trés grand prix. Il ne faut pas douter que pour la plûpart des Lecteurs, un Livre qui en Beau stile ne dit rien ne soit un Livre à lire, bien plûtôt que celui qui en mauvais Stile diroit de bonnes choses, ou même, qui leur diroit des choses spirituelles. Le cas n'est pas arrivé, que je sache, parce que chacun se gar-

de

de ici d'une pareille incongruité ; mais si jamais il arrivoit, je suis persuadé qu'il y auroit une grande consternation au Parnasse François, & que l'on verroit toutes les Muses effraiées d'un si sinistre évenement. Car les Filles du Mont sacré ressemblent à toutes les autres, en ce qu'elles n'aiment pas à paroitre en mauvais equipage, & souvent elles prennent tant de goût à se parer, qu'elles se méprennent, & inspirent l'esprit de Parure au lieu de celui des Pensées & des Sentimens. La foule des Lecteurs fait de son côté ce que le Peuple a coûtume de faire, lors qu'il voit beaucoup de Parure : Ils s'amusent au Spectacle qui les éblouït, & ne font guere attention au reste. Peut-être aussi qu'il y a du dessein dans ce gen-

genre d'écrire, & que les Ecrivains, pour faire honneur à la Langue Françoise, pour laquelle on a ici une véneration extrême, essaient s'il n'y auroit pas moien de la faire valoir indépendemment des Pensées, à la place dequoi ils mettent du Tour & de l'Harmonie. Ils leur substituent aussi des manieres de parler figurées, que la Langue Francoise a par miliers, & qui sont comme autant de Pensées qui lui sont annexées & qui l'ornent. Ailleurs les Pensées font naitre les Expressions, & c'est ce qui n'en produit guere que de simples ; ici il arrive le contraire ; souvent les Expressions font naitre les Pensées, & c'est ce qui retombe sur les Expressions & les fait cultiver au de là même des Pensées. On arrondit des periodes,

riodes, & de ces Périodes arrondies on fait des Ouvrages harmonieux & qui plaisent par le Stile, par ce qu'on apelle *bien écrit*; semblables aux Airs que l'on chante, sans prononcer les paroles que les airs doivent faire valoir & qu'une belle Voix fait compter pour rien. Quelque chose de plus réel que l'Harmonie & les manieres de parler figurées qui s'y raportent, ce sont les Romans & les Historiettes galantes, qui se trouvent en France presque en aussi grand nombre que ces manieres de parler. Ce sont des Realités parmi les Riens, & leur usage est de faire passer les hommes du Rien au Mauvais, à quoi le Rien sert d'acheminément. Le Beau stile joint à l'Aprobation du Public, que les Ecrivains regardent comme le
 grand

grand but de tout Ouvrage ; sont les deux choses qui multiplient en France le nombre des mauvais Auteurs au point où nous les voions, & qui diminuent le mérite des bons, de ceux, du moins, qui n'ont pas le courage de se mettre au-dessus de ces choses, autant qu'il seroit nécessaire. Il faudroit, ou ne pas écrire, ou écrire des choses qui fussent au-dessus du Stile, & être soi-même par son Caractère, autant que par ce que l'on écrit, au-dessus de la Foule qui fait le gros du Public.

A la suite de ces Beaux-esprits il faudra placer ceux qui se distinguent sur toutes sortes de petits sujets, & qui font honneur à leur Nation par leur nombre, aussi-bien que par le Brillant de ce qu'ils produisent.

Par

par cet endroit, autant que par celui de leurs Femmes Auteur, cette Nation l'emporte sur chacune des autres, & je pense sur toutes les Nations ensemble. Si ces autres Beaux-esprits font de la France le Païs des Eloges & des Panegiriques, des Comedies & des Opera, des Romans & des Historiettes, ceux-ci en font le Païs des Chansons, des Chansons à boire & des Chansons à danser, des Chansons satiriques & des Chansons d'amour, des Chansons obscenes & des Chansons impies, & enfin des Vaudevilles, qui donnent lieu au Peuple à prendre part aux Plaisirs des Honnêtes gens, & font retentir les Chansons par les ruës des Villes, & dans les grands chemins de la Campagne. Cette fertilité d'Esprit remplit encore la Fran-

çe de Stances & de Sonnets, de Fables & de Contes, de Portraits & d'Etrênes, de Parodies & de Bouts-rimés, de Rondeaux & de Balades, d'Idilles & d'Eglogues, de Madrigaux & d'Epigrammes, d'Enigmes & d'Epitaphes, d'Odes & d'Epitres, de Satires & de Pasquinades, d'Elegies & de Jouissances. Tout Galant-homme e censé y fournir quelque piece pour sa part : c'est comme une Capitation que la Mode leve sur ce Peuple, & il y en a qui se sentant hors d'etat d'y fournir, s'adressent à leur Amis qui paient pour eux. C'est ici encore le Païs des Devises, tant pour les faire que pour les emploier, mais pour les emploier sur tout. Il n'y a presque personne qui ne se pare de quelque une & ne fasse voir par là

là qu'il fait cas de l'Esprit & qu'il a du Goût. Il faudroit ajouter à leur richesses les Imprompptus, dont on voit des essais de tems en tems, & qui sont ce qui fait le plus d'honneur à ceux qui y réüssissent. Mais, malheureusement, ce n'est pas ce qui a le mieux réussi jusques ici, & tous ces Jeux d'Esprit, de même que ces autres plus célebres qui ont leur Theatre, sont des Jeux pour les gens à qui on les fournit, bien plus que pour ceux qui les leur fournissent & qui, en les produisant, ne font rien moins que se joüer. Les Impromptus sont le partage des gens qui brillent dans la Conversation, & à qui il reste les Bons-mots, les belles Saillies, les Rencontres heureuses, les choses obligeantes, les Plaisan-

teries & les Railleries agréables, les Reparties adroites, les Equivoques & les Jeux de mots, les nombreux Proverbes, les Bons contes, les Jolies expressions, les manieres de parler à la Mode, & d'autres avantages qui, s'ils ne donnent pas des Titres, attirent du moins des Eloges aux gens qui se font remarquer par là, & les distinguent du Peuple, qui ne sçait parler que naturellement. Ne seriès-vous pas d'avis, Monsieur, de laisser aux François ces avantages que la Nature leur a accordés si richement, & qu'ils achevent de se rendre propres, par leur Aplication à les cultiver? Pour moi, il me paroit que nous devons nous contenter du caractère d'Esprit simple que nous tenons

nons d'elle, qu'à cet égard nous devons nous ranger du côté du Peuple, où ils nous rangent. Je vous embrasse, Monsieur, de trés bon cœur.



LET-

LETTRE SIXIEME.

DEpuis que je vous ai écrit ma derniere Lettre, par où je croiois finir ce que j'avois à vous dire sur la Nation Françoise, il est arrivé une (*) chose, qui me donne lieu, Monsieur, de vous en écrire encore une. L'avanture n'est pas des plus mémorables; mais un Voiageur en train d'écrire tire parti de tout. Voici ce que c'est: Nous sommes venus de Paris à Lion par la Diligence, en compagnie d'un Abbé Bel-esprit, & de quelques Marchands. L'Abbé lisoit les Satires

(*) Ceci n'est point une fiction; la chose est arrivée comme on la raconte, & c'est ce qui a donné lieu à cette Lettre.

tires de Mr. D*** . Les Marchands écoutoient & admiroient. Mr. *** & moi, que ces autres prenoient pour des Anglois, écoutions sans rien dire. A la premiere couchée, l'Abbé ne pouvant plus suporter nôtre Silence, nous demanda si nous avions lû les Ouvrages de ce Poëte, ce qu'il nous en sembloit, & s'il s'en trouvoit dans nôtre Païs qui les valussent. Nous lui répondimes que nous les avions lûs & lûs avec plaisir, comme un des Livres fameux de nos Tems; que nous y trouvions du Bon plus que du mauvais; mais que, cependant, nous croyions que quelques Poëtes Anglois avoient plus de Genie que celui-là. Il ne nous parût pas tout-à-fait content de nôtre réponse, & après avoir feuil-

leté le Livre un moment, il nous le présenta, nous disant avec un Souris moqueur : *Vous venez de Paris, Messieurs ; voici une Satire sur le sujet de cette Ville. Voudriez-vous bien, Messieurs, nous faire voir ce que vous y trouvez de bon & de mauvais ?* Nous ne nous attendions pas à cette proposition ; mais n'ayant rien de meilleur à faire, nous l'acceptâmes comme un Divertissement qui se présentoit. La Satire fut critiquée, & il m'a pris envie de mettre nôtre Critique sur le papier, pour vous l'envoyer. Elle pourra vous servir d'amusement pour une demi heure, & à moi pour le tems que j'aurai de reste pendant les deux ou trois jours que je suis obligé de m'arrêter ici. Cela seul n'auroit pas suffi pour me la faire écri-

re; mais après vous avoir entretenu dans mes Lettres sur le Caractère & le Bel-esprit des François, il m'a paru que le revir de cette Critique, qui a quelque raport à ces choses, pouvoit le suivre. Elle regarde un Ecrivain qui non-seulement est Bel-esprit lui même, mais qui regle en quelque façon l'Esprit des autres, & j'avouë que sur ce sujet je me croirois un petit divertissement permis, quand je me le donnerois de gayeté de cœur & sans que personne m'eut rien proposé là-dessus. S'il est vrai que nous ne puissions pas avoir de l'Esprit, comme ces Mrs. le prétendent, ils doivent s'attendre à nous voir prendre le parti que l'on prend d'ordinaire en de pareilles rencontres, & qu'autrefois les Philosophes pri-

prirent à l'égard des Richesses; faire profession de mépriser ce qui nous manque, soutenir que c'est une chose pernicieuse, & sur-tout crier contre ceux qui l'ont. Je mets ici toute la Satire, parce que toute la Satire fut critiquée, & que pour bien juger d'une Piece il faut la voir toute entiere.

SATIRE VI. DE Mr. D***.

Qui frape l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?

Voilà de grandes Exclamations. Elles ne conviennent peut-être pas trop bien à un Début, qui a bonne grace d'être simple. Mais elles conviennent à la Satire, & au sujet que le Poëte s'est choisi; car à Pa-

Paris il y a peu de Nuits où il n'arrive quelque triste Evenement, des Cris poussés qui allarment ceux qui les entendent.

Et quel fâcheux Démon, durant les nuits entieres,
Rassemble ici les Chats de toutes les goutieres?

Ce n'est pas à cette chûte que le Lecteur s'attend, & ces *Chats*, quoi-que *rassemblez* par un *Demon*, ne sont pas des personnages qui ornent une Satire.

J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi;
Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un Enfant qui crie.

Ces Chats ressemblent aux Chats de tout Païs, c'est ce que leur Description nous aprend. Du reste, ces derniers vers sont bons, & peignent bien la chose.

Ce n'est pas tout encor, Les Souris & les Rats,
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les Chats.

C'est encore tout comme ailleurs ; on ne reconnoit jusques ici, ni une grande Ville, ni un grand Poëte, & tout cela tient plus du Comique que du Satirique.

Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de P***.

Voila aparemment de l'Esprit, ou une Pensée vive qui doit relever le reste. Il faut, en ce cas là, qu'il y ait du mistere là dessous, quelque raport caché entre l'importunité que peut causer cet *Abbé* de *Jour*, & celle que cause le bruit des *Souris* & des *Chats* durant la *Nuit obscure*. Hors de là, ce trait n'a que de la Malignité ; & la

Ma-

Malignité, lors-quelle n'est pas tournée contre le Mauvais, est mauvaise elle même, dans la Satire aussi-bien qu'ailleurs; jamais ce n'est ce qui embellit une Piece de Poësie. Ces petits traits à quoi on ne s'attend point, donnent plûtôt l'idée d'un Satire qui heurte ou qui ruë, que d'un Satire qui se jouë.

> Tout conspire à la fois à troubler mon repos :
> Et je me plains ici du moindre de mes maux.

C'est-à-dire, que nous allons entendre des choses plus terribles, que celles qui lui ont fait croire *tout l'Enfer chez lui.*

> Car à peine les Coqs, commençant leur ramage,
> Auront de Cris aigus frappé le voisinage:
> Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux,
> A fait pour mes péchez trop voisin de chez nous,
> Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
> De cent coups de marteau me va fendre la tête.

Le Genie de la Satire devoit engager le Poëte à nous donner une description des Desordres de Paris. Car la Satire doit corriger les hommes de leur Corruption, ou comme les Habiles gens s'expriment là dessus, c'est un (*) *Ouvrage fait pour reprendre, pour censurer les Vices, les Passions dereglées, les Sotises, les Impertinences des hommes*; cependant jusques ici, nous ne voyons rien qui réponde à cette idée. Le Poëte s'attache plûtôt à censurer les Animaux, ou la Nature qui leur a donné des qualitez incommodes, & ce qu'il dit là dessus, peut se dire du moindre Village aussi bien que de Paris, & mieux encore. Sur-tout les *Cris aigus*, qu'il apelle *Ramage*, se font plus enten-

(*) Voyez le *Dictionaire de l'Academie Françoise* sur le mot de *Satire*.

tendre à la Campagne qu'à la Ville. Son chagrin contre le *Serrurier* a le même défaut que la censure des animaux ; il retombe sur la Nature qui a disposé les choses de maniere qu'il faut des Serruriers, des gens faits comme celui qu'il dépeint ici, & contre qui il n'y a rien à dire. Ce n'est pas le chagrin du Poëte contre ce qui l'incommode, qui mérite d'être raconté au Public, mais le mal qui se trouve dans ce qui le chagrine ; c'est là ce qui fait la beauté d'une Satire. Mais, surtout, il a tort en ce que pour si peu de chose, pour le *bruit* que peut faire un *Serrurier* dans le *Voisinage*, il fait intervenir le *Courroux* du *Ciel*. On auroit déja pû lui reprocher sur ce pied là le début de cette Piece, où il s'adresse au *Bon*

Dieu mal à propos. Il vaudroit mieux tourner l'Esprit de Satire, contre de pareilles manieres de parler que la Coutume autorise, que de les autoriser de même, en les emploiant dans un Poëme Satirique. Elles ne sont bien nulle part, dans la Poësie encore moins que dans la Prose, & ce n'est que faute de Genie qu'un Poëte y a recours. A parler naturellement, cette Satire, ou cette Piece de Poësie; car on ne sait au juste ce que c'est, jusque ici est très peu de chose. Mais peut-être que la Poësie, comme un genre d'écrire particulier, & voüé principalement à l'Harmonie, a quelque chose de privilegié, & qu'au lieu de reconnoitre le simple Bon-sens pour Juge, elle à son propre Tribunal où l'Oreille préside. En ce cas-là, il

il y auroit de la témerité à nous de juger de cette Piéce, comme nous faisons, & ce n'est qu'entant que nous la suposons sujette au Bon-sens, que nous nous hazardons d'en dire nôtre pensée.

J'entens déja par tout les charettes courir,
Les Maçons travailler, les Boutiques s'ouvrir;

Ces deux vers sont bons en ce qu'ils sont simples, & qu'ils donnent une idée de ce qui se passe à Paris à la pointe du jour. Du reste ils ont le défaut des précedens; ce n'est pas un Abus qu'ils attaquent; ce ne sont point les vers d'une Satire. Si le Poëte continuë ainsi, ce n'est plus sur le pied de Satire qu'il faudra examiner cette Piéce; mais sur celui d'une Description du Bruit & des Incommoditez de Paris.

Tandis que dans les airs mille cloches émûes,
D'un funebre Concert font retentir les nuës,
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les Morts, font mourir les Vivans.

La description du bruit des *Cloches* est bonne, supposé qu'il soit si grand à Paris que le Poëte ait raison de le relever. Du reste, Paris n'est pas autrement dans un Païs de *Grêle* & de *Vents*, & la Grêle sur tout semble être ici de trop. Mais quand même il y grêleroit plus souvent, le bruit des Cloches est un très petit inconvenient au prix d'un grand Orage; cependant, c'est ce petit bruit, ce *Concert*, comme il l'apelle, qui fait ici le grand mal; & que dès là il n'étoit point nécessaire de faire accompagner de la Grêle & des Vents. La vérité est qu'il

qu'il faloit une rime à *Vivans*, où le Poëte en vouloit venir ; les *Vents* sont bons à cela, & voilà l'origine de cette Tempête. Elle devoit renforcer le bruit des Cloches pour lui aider à produire une Pointe d'esprit, s'il est vrai, du moins, qu'il y ait de l'Esprit à étendre ce bruit jusques à faire *mourir* les gens.

Encor je beniroïs la bonté souveraine.
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine.

La *Bonté souveraine* & le *Ciel*, sont ici précisement la même chose, ainsi l'un est de trop ; ou plutôt ils sont de trop tous deux ; le sujet est trop petit pour remonter jusques là, & il ne faudroit jamais se servir de pareilles expressions que sérieusement & avec dignité. Le Poëte donne souvent lieu dans cette Piece à lui faire ce repro-

che : cela ne lui fait pas honneur.

Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.

Ces deux vers sont très peu de chose ; le premier, sur-tout, ne dit rien, & les Expressions, si nôtre critique doit s'étendre jusques là, n'en valent pas mieux que le Sens. *Pester* en est une qui n'est rien moins que noble. Pester *avec raison*, est plus mauvais encore ; c'est la Rime qui fait emploier au Poëte ces termes, & c'est sur les mots qui font la Rime, que la critique tomberoit assez souvent, si on vouloit y faire attention, & lui relever de petites choses. Mais au lieu de critiquer sa Piéce par là, par ce qu'il peut y avoir de desagréable seulement, comme on peut lui reprocher d'avoir fait

fait la Satire de Paris, on voudroit ne lui relever que les défauts qui regardent l'Essentiel, si du moins il y a de l'Essentiel dans sa Piece.

En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
D'un Peuple d'Importuns qui fourmillent sans cesse,

Ce dernier vers est si méchant & si parfaitement inutile, que si cette Satire en general, ou du moins ce que nous en avons vû jusques ici, & la Rime en particulier ne le reclamoient, on le croiroit suposé. C'est une explication du mot de *Presse*, qui s'explique assez de soi-même. Que signifie *Peuple d'Importuns*? Un *Peuple*, une Multitude que l'on trouve comme un embarras sur son chemin dit tout. *Importun* designe des Facheux qui par raport

raport à nous & mal à propos font des choses qui nous incommodent, des gens qui ont tort dans ce qu'ils font. En quoi tous ces gens là ont-ils tort à l'égard du Poëte ? Il semble qu'il veuille dire, qu'ils sortent dans la ruë pour le voir passer. Et *sans cesse* ; qu'ajoute t-il ici à *fourmiller*, si ce n'est la Rime ? Tantôt nous avons trouvé que, jusques là, les vers de cette Satire étoient peu de chose. Ceux que nous avons vûs depuis ne valent pas mieux, & il est certain que, jusques ici, cette Piéce ne mériteroit pas même d'être critiquée, si elle n'étoit faite par un Poëte qui a de la Reputation, & qui en a fait de meilleures.

L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé.

Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.

Là

Là d'un Enterrement la funebre ordonnance
D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboier les chiens, & jurer les passans.
Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste présage :
Et des Couvreurs, grimpez au toit d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.

On ne sait que dire de ces vers ; ils ne sont ni assez bons pour être loüez, quelque purgez d'Esprit qu'ils soient, ni assez méchans pour être blâmez : ils peignent passablement bien des choses qui ne valoient peut-être pas la peine d'être peintes.

Là sur une charette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six Chevaux, attelez à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.

D'un

D'un Carrosse en passant il accroche une roue,
Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.

Tout cela est bon, à n'envisager ce Poëme que comme la description des Incommoditez d'une grande Ville. Sur ce pied là on reconnoit Paris à cette Peinture, & elle vaut encore son prix par la beauté des vers. Mais une bonne Description de l'embarras d'une Ville ne vaut pas une mediocre Satire, qui doit être une Description des Hommes.

Vingt Carosses bien-tôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :

Les *Carosses* dans leur grand nombre, même hors des cas singu-

singuliers, tels que celui que le Poëte dépeint, sont pour les Passans une des Incommoditez de Paris. Il semble qu'un Poëte Satirique auroit ici bonne grace de se jetter en passant sur le Faste de cette grande Ville, sur ce qu'il a d'incommode aussi bien que de blamable d'ailleurs.

Et pour surcroit de maux, un Sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs.
Chacun prétend passer; l'un mugit, l'autre jure.

En prenant en main une des Satires du célebre Poëte des François, nous nous attendions à critiquer des Pensées, des Censures bien ou mal apliquées; mais elle ne nous présente que des Expressions. Ce sont donc les Expressions, au

cas

cas qu'elles manquent de justesse, qu'il nous reste à critiquer; c'est à dire, qu'il faudra nous résoudre à faire sur une Piece qui n'est guere bonne, une Critique de peu de valeur, à relever ce qui à peine merite que l'on y fasse attention. Sur ce pied là nous dirons, que de la maniere dont ceci ex exprimé, il semble qu'à Paris ce soient les *Bœufs*, que l'on entende, les *uns mugir* & les *autres jurer*. Ou, si cela est dit des Hommes, que le mot de *chacun* doit désigner, on diroit que les hommes y mugissent. On peut du moins relever de pareilles manieres de parler à celui qui dit, *que son Esprit tremblant sur le choix de ses mots, n'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos*; & si nous lui en relevons encore d'autres, ce sera sur le même pied.

Des

Ces Mulets en sonnant augmentent le murmure,

Le bruit de quelques clochettes doit être compté pour peu de chose parmi ce Tumulte, qui, en faveur de ces clochettes, & afin qu'on les entende, devient un *murmure*. Ici encore, comme au vers précedent, la critique tombe sur le Mot qui fait la Rime.

Et bien-tôt cent Chevaux dans la foule apellez,
De l'embarras qui croît ferment les défilez.

A Paris comme ailleurs, les *Chevaux* se trouvent engagez dans la *foule* par rencontre, & sans que personne les y demande. C'est le Poëte qui les *apelle* pour rimer à *défilez*. Il bronche trop souvent au bout du vers; c'est là une remarque fâcheuse pour un Ouvrage de Poësie, qui doit tirer en partie

sa Beauté, d'une Rime naturelle, & qui ne soit nullement affectée ; le mal est grand sur tout quand l'Ouvrage ne vaut que par là. Mais peut-être que dans ces vers encore, il y a du mistere qui nous passe, & que les *Chevaux apellez*, sont de ces endroits où le Poëte aux *Saumaises futurs prépare des tortures.*

Et par tout des Passans enchaînant des brigades
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris poussez confusément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.

On entend les Clochettes des Mulets à un point qu'elles augmentent même le bruit, ou du moins, on entend les *cris* des hommes, & *Dieu* en *tonnant*, ne viendroit pas à bout de se *faire*

faire entendre? Voilà aparemment de l'Esprit : l'envie d'en faire voir, ou de s'éloigner du Simple, fait dire quelquefois de grandes niaiseries ; & s'il faut, à l'exemple du Poëte, apeller chaque chose par son nom, & n'avoir point d'égard à la Reputation qu'il peut avoir, nous dirons que la liberté que l'on se donne de parler de la Divinité mal-à-propos & sans respect, conduit insensiblement à dire de grandes sotises. Celle-ci en est une qui sent plus le Corps-de-garde que le Parnasse, & je doute qu'il s'en trouve de plus grandes dans les Ouvrages des Ecrivains, qu'il apelle si souvent des Sots.

Moi donc, qui dois souvent en certain lieu
me rendre,
Le jour déja baissant, & qui suis las d'attendre,

Ne sachant plus tantôt à quel Saint me
vouër,
Je me mets au hazard de me faire voüer.

Puis-que le Poëte parle de *Dieu* cavalierement & sans respect, il ne faut pas attendre de lui qu'il respecte les *Saints*, ainsi il ne faut pas lui relever cette maniere de parler. Au reste, on seroit tenté de dire, qu'il ne sait plus à quel Saint se voüer, pour continuer son Poëme, aussi peu que pour continuer son chemin; car il n'y a nul raport entre le premier & le second de ces quatre vers, entre la nécessité de se rendre *souvent* en certain lieu, & le jour, qui baisse *déja*.

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me
pousse:
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabousse.

Comme ce Poëte, d'un côté, né-

néglige de blamer ce qu'il y auroit à blamer à Paris, & de donner par là quelque prix à son Poëme, de l'autre, il va chercher de petites circonstances qui ne valoient pas la peine d'être relevées, & nomme les gens par leur nom, ce qui a toujours quelque chose d'odieux. A la vérité il ne fait pas grand mal à *Guenaud*, en disant qu'il en est *éclaboussé*; mais cela n'empèche pas qu'il n'ait tort de le nomer, pour lui donner mal à propos une espece de ridicule. On pourroit dire, que c'est le Poëte qui, en chemin faisant, se plait à mettre le pied dans la bouë, & à éclabousser les Passans.

Et n'osant plus paroître en l'état où je suis;
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

 Deux

Deux vers simples, qui viennent bien à la suite des précedens, & qui sont bons par là.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
Souvent pour m'achever il survient une Pluie,
On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un Déluge nouveau.

Ces vers sont bons, suposé qu'à Paris il *pleuve* plus souvent qu'ailleurs, & que les Pluies y soient plus abondantes. Hors de là cette Pluie, quelque bien décrite qu'elle soit, pourroit bien être ici de trop. On diroit que D ***. le spirituel D ***. ainsi que les hommes du commun, se trouve réduit à parler du Tems, des Vents & de la Pluie, pour se tirer d'affaire.

Pour traverser la ruë, au milieu de l'Orage,
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant.

Nous compterons ces vers parmi les bons : ils décrivent un inconvenient de Paris, & le décrivent bien. Mais que ne saute-t-il ce Ruisseau, comme il a sauté les vingt autres ? En voici la raison, qui commence par un *Et*, & non pas par un *Car*, comme les raisons ordinaires.

Et les nombreux Torrens qui tombent des goutieres,
Grossissant les Ruisseaux, en ont fait des Rivieres.

L'eau qui tombe abondamment des Goutieres pourroit bien dans la Poësie former des Torrents, mais non pas des *Tor-*

rens qui grossissent les Ruisseaux & en font des Rivieres. Cette gradation est contre l'ordre de la Nature ; les Ruisseaux y grossissent les Torrens, & les Torrens y grossissent les Rivieres. A cela près ces vers sont beaux, & l'on ne sauroit mieux décrire ce qui se passe à Paris dans le tems des grandes Pluies. Au reste, s'il est permis de deviner, en passant, pourquoi, aux dépends du Bon-sens, le *Car*, par où ils devoient commencer, se trouve changé en un *Et* ; c'est, je pense, qu'un second *Car* le suivoit de trop près, & que l'Oreille délicate du François ne sauroit suporter deux *Car* si près l'un de l'autre.

J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la Nuit précipite mes pas.

Ces vers encore sont bons ; ils

Ils achevent de peindre l'incommodité des ruës de Paris inondées.

> Car si-tôt que du soir les Ombres pacifiques,
> D'un double cadenat font fermer les Boutiques,
> Que retiré chez lui, le paisible Marchand,
> Va revoir ses billets, & compter son argent;
> Que dans le Marché neuf tout est calme & tranquille,
> Les Voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.

Cette Description encore est belle, & l'on y reconnoit Paris. Mais la circonstance de la *tranquillité du Marché-neuf* a quelque chose de petit, & ne rencherit point sur les *Boutiques fermées* & sur le *Marchand retiré*; & le dernier vers, qui d'ailleurs seroit très bon, a le défaut de se raporter à cette circonstance.... On diroit que la *tranquillité du Marché-neuf*,

est le signal qui donne lieu aux Voleurs de s'emparer de la Ville. Il faloit rendre cette tranquilité plus génerale, & telle qu'elle regardât tout Paris, puis-que c'est de tout Paris que les *Voleurs s'emparent*. Ici, le Poëte perd encore une belle occasion de blâmer, de blamer en passant, comme en passant il sçait jetter du ridicule sur les gens. Ce n'est guere pour subsister que l'on vole à Paris, ou du moins, ce n'est pas ce qui y rend le nombre des Voleurs si grand; on y vole pour avoir dequoi fournir au Train de vie dissolu qui y est ordinaire.

Le bois le plus funeste, & le moins fréquenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévûë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë;

Bien

Bien tôt quatre Bandits, lui serrant les
côtez :
La Bourse ; il faut se rendre ; ou bien non,
resistez,
Afin que vôtre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.

Ce morceau qui nous représente ce qui se passe à Paris, & qui s'y passe assez souvent pour mériter d'entrer dans une Satire, peut, je crois, passer pour ce qu'il y a de meilleur. C'est un trait de peinture naturel & hardi, qui frape comme venant de main de maître. En effet, on diroit qu'un Maître n'a touché à cette Piece que par-ci par là, comme il est ordinaire aux Peintres fameux, de relever de quelques traits les Ouvrages de leurs Aprentifs, & de les faire passer ensuite sous leur nom.

Pour

Pour moi, qu'une Ombre étonne, accablé
de Sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le
Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint
la lumiere,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la
paupiere.

Ces vers ne sont plus de la même force : le Poëte dit qu'il se *couche avec le Soleil*, parce qu'une *Ombre l'étonne* ; c'est sa principale raison ; & il ajoute, comme en passant, qu'il est *accablé de Sommeil*, qui en est une beaucoup plus naturelle & plus forte. A ces circonstances, il en ajoûte une autre assez plaisante : *il se couche avec le Soleil*, & il *éteint la Lumiere*.

Des Filoux effrontez, d'un coup de pistolet,
Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.

C'est un hazard bien extraordinaire que celui-là, & qui ne doit point être compté parmi

les

les incommoditez de Paris. Il y auroit autre chose à dire sur les *Filoux*, qui les caractériseroit mieux, & de tous les Personnages que le Poëte pouvoit leur faire jouër, il n'y en a peutêtre aucun de si recherché que celui de leur faire tirer ce *coup de pistolet*, ni qui les distingue moins des Voleurs. Au reste, ces six vers, aussi-bien que plusieurs autres de ce Poëme, ne sont rien moins que des vers aisez & libres, dont la Rime soit heureuse ; elle est trop chargée, trop clouée au vers. Il me paroit que la Rime, pour lui donner de la grace, n'en doit pas contenir l'essentiel ; mais quelque légére circonstance seulement ; qu'elle doit servir à l'orner autant qu'à le finir, & avoir quelque chose de libre & qui jouë, que le vers en doit de-

dependre le moins qu'il est possible. Ceux de ce Poëte n'ont pas cet agrément : souvent le Sens y apuie sur la Rime, & elle les fait trébucher plutôt qu'elle ne les releve. Ce Poëte avoit raison de vouloir aprendre de Moliere *l'art de la trouver*, & si plusieurs de ces Poëmes ressembloient à celui-ci, on pourroit dire qu'il avoit raison de vouloir aprendre de lui *l'art de ne rimer plus.*

J'entens crier par tout, au meurtre, on m'assassine;
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.

Les *Assassinats*, quoi-que frequens à Paris, ne le sont pas au point qu'il en donne l'idée, en faisant crier *par tout* au meurtre, & les *Embrasemens* n'y sont pas plus ordinaires qu'ailleurs ; peut-être même

l'y sont-ils moins qu'en aucune autre grande Ville, & que n'est le Poëte qui met ici le *feu* à une *maison* pour se tirer d'affaire.

Tremblant, & demi mort, je me leve à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flame en ondes se déploie,
Fait de nôtre cartier une seconde Troie;

Vous diriez que tout son *cartier* est reduit en cendres, que le feu le poursuit dans sa fuite, & même que cela lui arrive *souvent*.

Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troien.

Ce *Pillage* acheve de donner l'idée d'un grand Embrasement.

Enfin sous mille crocs la Maison abîmée
Entraine aussi le feu qui se perd en fumée.

Cet Embrasement, comparable à celui de Troie, & qui l'ob-

l'oblige de courir toute la nuit, se reduit enfin à une *Maison* brûlée. Les Evenemens generaux qui se trouvent ramassez dans cette Piece, devroient du moins avoir leur exactitude, & être par-là au dessus de la Critique ; mais il faudra nous contenter de la beauté particuliere des vers. Ces deux ici sont très beaux, & peignent bien la chose. C'est dommage qu'ils en renversent tant d'autres.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez
moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :

Ces trois vers peuvent, je crois, être mis au rang des bons ; ils sont simples & sans Esprit. Il y a un peu plus d'Esprit dans celui qui suit, & il vaut un peu moins.

Ce

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.

Ne diroit-on pas que le Sommeil se vend à Paris ? que c'est à tant par heure, ou à tant par nuit que l'on y dort ?

Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre apartement.

C'est trop s'arrêter sur ce qui regarde son Sommeil. Au lieu de nous dire comme quoi on ne peut pas dormir à Paris, ou y passer tranquillement la Nuit, & d'apuier là dessus, il pouvoit se plaindre de ce que l'on n'y peut pas passer tranquillement le Jour, que l'on n'y est point à soi, à cause du grand nombre de gens dont il faut essuier les Visites. Cet inconvenient doit être très-grand pour un Homme d'esprit, pour un Poëte fameux, & il convient mieux à la Satire ; c'est sur ce pied là

qu'il seroit bon d'avoir *loin de la ruë un autre apartement.*

Paris est pour un Riche un Païs de Cocagne.

Pas trop *Païs de Cocagne*, puisque tantôt le *feu prend à la maison voisine*, que tantôt on est menacé d'un *Déluge nouveau*; que les *Filoux* tirent des *coups de pistolet* & font *crier au meurtre*; que le *bruit des Cloches*, des *Vents* & de la *Grêle* font *mourir* les gens, & que le Riche lui-même est renversé dans son *Carrosse*, qui se trouve jetté dans un *tas de bouë*, dans un *grand tas*.

Sans sortir de la Ville, il trouve la Campagne.
Il peut dans son Jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Receler le Printems au milieu des Hivers,
Et foulant le Parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.

Fouler du Parfum, est une expression hardie, & la Pensée

l'est

l'est aussi : A Paris les *Jardins* ne présentent point en *hiver* des *Plantes fleuries à fouler.* Mais quand cela seroit, il n'y auroit pas là dequoi remplacer les incommodités qu'il vient de decrire & dont la plus-part regardent les Riches tout comme les Pauvres. Bien moins encore y a-t-il là dequoi remplir l'idée d'un *Païs de Cocagne*, & si la Ville de Paris la donne, c'est par de tout autres endroits. Ce *Païs de Cocagne*, de quelque maniere qu'on l'entende, est une conclusion à laquelle on ne s'attend point dans un Poëme sur les Incommoditez de Paris.

> Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
> Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.

D'abord le Poëte a un *chez soi* au voisinage d'un Serrurier ;

 après

après cela il insinuë qu'il a un *Apartement*, quand il dit, que pour dormir il en faudroit avoir *un autre*. Ici il n'a *ni feu ni lieu*; le tout en vingt-quatre heures de tems. Ne seroit ce point là ce qu'il apelle, *Sur la Scene en un Jour, renfermer des Anées?* Mais ce qu'il importe davantage de lui relever, c'est que, finissant comme il a commencé, il fait intrevenir *Dieu* mal à propos, *Dieu* & le *Destin*, & en parle d'une maniere indigne. C'est qu'un peu d'Esprit fort, qui met au-dessus des Sentimens vulgaires, fait bien; cela donne un air cavalier qui impose & fait honneur dans le Monde. En cela le Poëte n'imite pas son modelle: *Horace* non-seulement prononce avec respect les noms de *Jupiter* & *d'Apollon*, mais il pare même plu-

plûsieurs de ses Poësies de Sentimens réligieux ; il se fait gloire de les avoir, & il veut que les Romains les aient de même ; qu'ils respectent les Dieux. Pour *Virgile*, qui est un *Poëte sans défaut*, outre qu'il fait de la Religion le grand mérite de son Heros, du pieux *Enée*, les plus beaux endroits de son Poëme tirent leur Beauté des Sentimens réligieux que l'on y remarque. Mais *Virgile* & *Horace* valoient par le Cœur, autant que par l'Esprit ; ils ne se régloient pas sur le goût du Peuple, mais, en Genies superieurs, ils en regloient le goût. La plûpart de ceux qui prennent aujord'hui le nom de Poëtes, pourroient bien n'être que des Genies subalternes, des Imitateurs des Poëtes. Soit qu'ils ne sentent pas les grandes Fo-

 lies,

lies, les Folies en vogue, soit qu'ils n'osent pas les attaquer, ils sont comme inutiles aux hommes, & ils n'ont rien de grand à leur dire. Ou ils n'ont pas les Sentimens de Religion qui font le merite de l'Homme & qui produisent le Grand, ou ils n'osent pas faire paroitre ces Sentimens; tout comme le Peuple ils manquent de ce qui fait l'essentiel de l'Humanité; ils sont Peuple eux-mêmes.

Mais quoi? c'est là un des Poësies aplaudies en France, une des dix ou douze Satires de leur fameux Poëte, & Paris ne fournit que cela à D***? Cette Ville, dit-il, a toutes sortes d'incommodités: Il arrive que pendant la Nuit on y entend du bruit qui empeche de dormir: dès la pointe du jour, les Ouvriers y recommen-

cent

cent à travailler, & le bruit redouble : Il y grêle, & il y vente : il y a de la presse dans les ruës, de l'embarras qui incommode les Passans, & qui augmente quelquefois jusqu'à les arrêter, & les retarder dans leurs affaires : La Nuit expose aux Voleurs les personnes qui s'écartent, & il est inutile de se coucher pour y trouver du Repos ; car il arrive que le feu prend à une maison & nous expose à de nouveaux embarras : Il n'y a qu'un Homme riche à qui le séjour de Paris convienne, & le Poëte, qui ne l'est pas, n'y est guere agréablement. Voilà à peu près ce qu'en Beaux termes cette Piéce de Poésie nous aprend, & qui ne méritoit pas de nous être apris. Elle ne vaut ni par le Bon-sens, ni par l'Esprit, mais par l'Ex-

 pres-

pression seulement : c'est-ce, qu'elle a de poëtique. On envisage un vers prosaïque, ou qui s'explique en termes ordinaires, comme un grand défaut dans un Poëme ; à plus forte raison un Poëme prosaique par son contenu, un Ouvrage qui ne dit rien, doit-il être envisagé comme mauvais, parmi les Ouvrages de Poësie : Ou le Prosaïque ne se trouveroit-il que dans les Expressions ? Si cela est, si l'Expression est le seul avantage que la Poësie ait sur la Prose, c'est peu de chose que la Poësie. Mais ce n'est pas cela ; ce Langage des Dieux, comme les Poëtes l'appellent, doit nous dire des choses divines, aussi bien que nous les dire divinement ; de là vient que le Mediocre dans la Poësie est envisagé comme mauvais, ce qui

qui aparemment doit s'étendre sur le Sens, aussi-bien que sur l'Expression. Il est certain que d'habiller en belles Expressions des Pensées ordinaires, c'est nous donner des Aparences de la Poësie, & non pas de la Poësie même. Mais peut-être que tout Poëte, fameux jusques à un certain point, peut faire valoir une Piéce, en lui faisant prendre rang parmi ses autres Productions, comme les Princes peuvent ennoblir ceux de leurs Sujets qu'il leur plait, ou legitimer leurs Enfans naturels. Si cela étoit, nôtre critique iroit plus loin qu'elle ne doit aller, & nous aurions tort de condamner ce Poëme autrement que sur le pied d'une Satire, dont elle porte le nom sans en avoir le caractère. Que si l'on s'obstine à en vouloir faire une

bonne Piece satirique, il reste un endroit par où elle pourra le devenir; je ne sçai si on voudra nous le passer. C'est de l'envisager comme une Piece chagrine, où le Poëte a ramassé les incidens qui peuvent mettre de mauvaise humeur, non pas un Homme raisonable, ce qui fait le sujet des Satires ordinaires, mais les incidens qui font cet effet sur un Homme bizarre, qui se chagrine de tout ce qui n'est pas à son gré. C'est un Caractère qui mérite effectivement d'être dépeint; sur ce pied là ce Poëme sera bien une Satire, & il faudra tomber d'accord, que generalement parlant, le Poëte a bien traité son sujet.

Voila, Monsieur, si j'ai bonne memoire, qu'elle fut la Critique que nous fimes de la Satire

re de Mr. D * * *. Pour en faire une meilleure, il auroit falu avoir une meilleure Piece à critiquer, une Piece qui nous presentat des Pensées & non pas des Mots seulement, mais Mr. l'Abbé qui nous presenta celle-ci, crût aparemment, qu'il devoit nous en choisir une qui ne traitât pas de choses trop relevées, & que, du moins nous pussions comprendre, & il est certain que, telle qu'il la choisie, elle fournit mieux à une Critique dans la Conversation, qu'elle n'est propre à bien remplir une Lettre. Elle fourniroit encore à des reflexions, mais ce seroit pour en revenir à ce que je vous ai deja dit, à rire du Goût des hommes qui se laissent imposer par du Rien revetu & en font cas, jusques là, que leurs fameux Poëtes,

tout comme les autres, les en regalent. A la faveur d'un Titre qui promet quelque Verité, ou ſous l'habit de la Poëſie qui doit parer la Verité, ils debitent courageuſement, ſi non du Rien, du moins ce qui ne méne à rien. Il eſt aſſés plaiſant que l'on ſoit reduit à dire ſerieuſement aux Hommes, que ce qui ne les méne à rien n'eſt rien, que celui qui donne ſon Attention à ce qu'on lui preſente pour quelque choſe, & qui en ſuite ſe trouve n'être que du Rien, eſt trompé, qu'il a perdu ſon Tems & ſa peine, que l'attention de l'Homme qu'il eſtime un rien, eſt quelque choſe, que c'eſt quelque choſe de trés reel, que c'eſt de l'Argent qu'il perd lors qu'il l'emploie pour aquerir ce qui eſt de nul prix. Qui ſeroit l'homme aſſés hardi pour

pour leur dire, que l'Argent dont ils font tant de cas n'est que la figure de celui-ci qu'ils menagent si peu, que leur Attention, si elle ne fait pas leur richesse, est du moins le moien d'en amasser ? Celui qui leur diroit de ces sortes de choses, seroit, sans doute, le Diseur de rien selon eux, ou du moins le Philosophe, l'Homme qui ne mérite pas leur Attention. Il faut donc en riant les laisser faire, & se contenter de les avertir, que ce n'est pas même en Philosophe qu'on leur dit du mal du Rien, mais en Homme seulement, & par consideration pour l'Humanité, qui aprés tout est assés noble pour avoir des Jeux qui le soient aussi, plûtôt que des Jeux de nulle valeur. Parmi les riens, parmi les choses où il ne faut pas s'ar-

rêter,

rêter, comptons la Reputation d'un Auteur que l'on voudroit faire valoir pour nous imposer, & nous donner ses riens pour quelque chose, & ne recevons non plus une Piece d'Esprit d'un Homme, sur ce qu'il a un Nom dans le Monde, sans voir si elle contient quelque Verité qui nous regarde, que nous recevrions de l'Or ou de l'Argent d'un Homme qui passeroit pour être riche, sans voir si c'est bien de l'Or ou de l'Argent qu'il vous donne. Mais sur-tout ne soions pas nous-mêmes des Diseurs de rien, lors que quelque cas extraordinaire nous expose à ce danger. Ou, si c'est un peu le sort de l'Homme, devenu presque un Rien lui même, de debiter du Rien, tachons du moins d'avoir le Vrai, le Reel en vuë, & que ce ne soit

que

que le manque de ſuccés pour y arriver, qui faſſe nos riens, nos riens entremêlés à ce qui a de la réalité. Conſolons nous en ce cas là, & les mauvais Succés auſſi comptons les pour des riens. Ce ſera mon apologie par raport à la critique que vous venés de lire, ſi vous trouvés qu'elle ne conclut pas aſſés contre les Productions frivoles, contre ce qui n'a point de but & qu'un Auteur qui a de la Reputation pourroit autoriſer. Adieu, Monſieur, je compte de ſuivre de prés ma Lettre, & d'avoir dans peu de jours le plaiſir de vous embraſſer.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] la [illegible]
[illegible] mauvais
Succès [illegible] pour
[illegible]
[illegible]gie par la mort à la critique
que vous [illegible]
[illegible]
[illegible] contre les [illegible]
[illegible]oles, [illegible] ce qui [illegible]
[illegible]
[illegible]
A [illegible]
[illegible]

